

# Les douze nouvelles nouvelles

Arsene Houssaye

Project Gutenberg's Les douze nouvelles nouvelles, by Arsene Houssaye

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

Title: Les douze nouvelles nouvelles

Author: Arsene Houssaye

Release Date: April 7, 2004 [EBook #11928]

Language: French

Character set encoding: ASCII

**\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES \*\*\***

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

[Illustration: 000.png]

ARSENE HOUSSAYE

LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES

[Illustration: 001.png]

|

MADEMOISELLE SALOME.

|

Ils valsaient avec emportement, mais avec abandon, ce qui est la grace supreme de la valse. Il y avait un peu de l'epervier qui enleve une colombe. On lui en voulait presque, a lui, de sa rapidite vertigineuse, mais on voyait bien que la jeune fille se livrait sans peur, enivree par le tourbillon.

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Et quand ce fut fini, elle lui dit, tout en se dégageant

--Avec qui, monsieur, ai-je eu le plaisir de valser dans cette réunion  
\_selected\_?

--Oh! mon Dieu, mademoiselle, un nom ridicule; je ne descends ni des croisés ni de l'Oeil-de-Boeuf. Je m'appelle tout bêtement M. Arthur Dupont. Maintenant, si vous êtes curieuse de savoir ma profession, je suis auditeur au Conseil d'Etat, profession tout aussi ridicule que l'est mon nom.

Un physionomiste qui eut étudié la figure de la jeune fille aurait bien vu passer un nuage sur l'enjouement passionné de la valseuse. Elle retombait sur la terre du haut de son envolé amoureux.

Arthur Dupont! porter dans le monde un nom qui n'est pas mondain, n'est-ce pas y paraître dans un habit mal fait, avec une cravate mal mise?

La jeune fille reprit son fauteuil avec un sourire impertinent, se disant tout bas: "Auditeur au Conseil d'Etat! En effet, il a de grandes oreilles."

Parti pris, car Arthur Dupont avait de jolies oreilles. C'était d'ailleurs ce qu'on peut appeler un joli valseur, qui ne déparait ni le monde où l'on s'amuse ni le monde où l'on s'ennuie; profil à peu près correct, front lumineux, yeux vifs, bouche spirituelle.

Sa valseuse était sévère; on peut bien s'appeler Arthur Dupont sans encourir les foudres de la mode.. C'est que cette valseuse avait été élevée par sa mère à jouer les Célimènes, celles qui n'aiment que leurs robes, leur éventail et leur beauté,--même quand elles ne sont pas belles. Il est vrai que celle-ci était bien jolie: figure parisienne à donner le vertige à ceux qui n'ont pas couru les filles du demi-monde. Ce qui surtout couronnait son air impertinent, c'est qu'elle portait un grand nom, que je masquerai ici par celui de Laure de Montaignac.

Une de ses amies la félicita d'avoir si bien valsé avec un si bon valseur.

--Je ne m'en souviens pas, dit-elle d'un air distrait.

Vint une autre valse. Elle prit un mauvais valseur; elle en faillit briser son éventail. Aussi Arthur Dupont fut-il le bienvenu quand il se présenta pour la troisième valse. Elle s'avoua alors que le nom ne faisait pas l'homme. Ce fut un si joli spectacle de les voir, elle et lui, valser en tourbillonnant, que tout le monde applaudit comme si on eût entendu chanter la Patti et jouer Sarah Bernhardt. Laure s'indigna.

--Me prend-on pour une comédienne? Je valse pour moi et non pour la galerie.

Ceci se passait à l'ambassade d'Espagne. Le lendemain, autre fête chez Mme Mackay; nouvelles vales; les oreilles parurent moins grandes, le nom moins vulgaire, tandis que le valseur parut plus entraînant.

Cela continua toute la semaine, si bien que le bruit se répandit dans le monde que M. Arthur Dupont épousait Mlle Laure de Montaignac.

--Pourquoi pas? dit Arthur à Laure.

Mais Laure répondit à Arthur:

--Comment voulez-vous que je change mon nom contre le votre? Ah! si vous étiez tout à coup, par un miracle, un homme d'Etat, un ambassadeur, un

grand poete, un grand peintre....

--Je ne suis, hélas! rien de tout cela, dit le valseur avec amertume.

Il aimait follement Laure, il ne se croyait pas a une si grande distance de l'ideal de la jeune fille.

--Encore, lui dit-elle avec un soupir, si vous aviez une ecurie et un \_four in hands\_!

--Qu'a cela ne tienne, s'ecria Arthur en lui saisissant la main. Vous savez que j'ai quelque fortune; des demain j'aurai une ecurie, coute que coute. Ou la voulez-vous!

--A Chantilly, pour le plus beau \_rally-papers\_ d'outre-Manche.

Il

Ce qui fut dit fut fait.

Autrefois, les jeunes filles revaient un chateau gothique au bord d'un lac ou d'un etang, un hotel aux Champs-Elysees, un palais d'ete a Deauville; aujourd'hui, grace au progres des lumieres, leur reve est une ecurie.

Les hommes sont bien quelque chose pour elles, mais les chevaux! Elles n'ont pourtant pas lu M. de Buffon; mais leur journal officiel n'est-il pas le \_Sport\_ ou le \_Jockey\_?

Arthur fit merveille, avec la rapidite d'une locomotive a toute vapeur. Le lendemain, il avait achete au plus celebre sportsman les plus illustres chevaux. La moitie de sa fortune y passa, mais il pouvait dire, non pas comme le sultan: "J'ai dans mon serail Fatma, Java, Lama, Diva, Diana: toutes les sultanes en \_a\_", mais: J'ai dans mon ecurie Labrador, Spectator, Gladiator, Chancellor: tous les chevaux en \_or\_."

Huit jours apres, \_Spectator\_ gagnait un prix aux courses du printemps; le nom d'Arthur Dupont etait desormais un nom historique dans l'empire des turfistes et des hautes mondaines. Seulement, c'était toujours Arthur Dupont! Laure, tout en le felicitant, lui dit avec une pointe de raillerie qui le perca au coeur:

--Pourquoi n'etes-vous pas comte, comme M. de Lagrange? \_To be or not to be!\_

--Qu'a cela ne tienne, murmura le triomphateur des courses, je vais demander cela au pape; c'est une petite affaire de cent mille; mes chevaux payeront mon titre.

Arthur ne s'etait pas trompe de chiffre. Il fut, de par la cour de Rome, comte romain, ce qui est tout aussi bon que d'etre comte francais, quand on n'a rien fait pour cela.

Ce jour-la, Arthur demanda solennellement la main de tres haute et tres puissante damoiselle Laure de Montaignac.

Il se croyait deja a la tete de la plus jolie femme de Paris. Ah bien oui! la veille, il y avait eu des courses; un autre sportsman triomphait; celui-la etait marquis, celui-la descendait de l'Oeil-de-Boeuf....

Si bien que, le dimanche suivant, le cure de Sainte-Clotilde annonca au prone qu'il y avait promesse de mariage entre M. le marquis de N'importe-quoi et Mlle Laure de Montaignac.

### III

Un coup d'éventail avait ruiné Arthur.

Dans l'enivrement de son cœur, il avait tout sacrifié à cette belle impertinente. Il ne put se consoler dans cette écurie qui devait être leur chaumière et leur palais.

Le jeudi, il y eut encore des courses; Arthur fut battu.

Il voyait tomber à la fois ses illusions d'amoureux et de sportsman. Il avait rêvé la grande vie: il lui fallait donc tomber dans la vie des décaies? Sa noblesse de cœur se rebella. À quoi lui servirait son brevet de comte romain, à lui qui ne pourrait plus faire figure dans le monde?

Déjà on lui avait dit: "C'est un brevet d'invention."

Quand il fut rentré dans son écurie, un peu abandonné de ses amis, parieurs désabusés, et maudit par les bookmakers qui avaient eu foi en lui, il s'arma d'un revolver pour casser la tête au cheval qui l'avait trahi.

Mais le cheval penchait vers lui sa noble tête, comme pour appeler ses caresses....

Il l'embrassa; et, retournant vers lui le revolver déjà braqué sur la bête, il se cassa la tête à lui-même.

Il survécut quelques instants, tout juste assez pour dire à un de ses amis:

--Si tu m'aimes bien, coupe ma tête et porte-la sur un plat d'argent à cette Célimène d'écurie, à cette Salomé, plus cruelle que la fille d'Herodiade.

### IV

Il expira sur ces mots. Ce fut un vrai chagrin parmi ses amis, car c'était un des plus braves cœurs de la nouvelle génération: toujours gai, spirituel avant son malheur, c'est-à-dire avant sa passion,--avant son écurie.

L'ami d'Arthur connaissait Mlle de Montaignac; il était si indigne du jeu qu'elle avait joué, il était si désolé de ce tragique dénouement, qu'il n'hésita pas à aller chez la grande coquette des sportsmen, non pas avec la tête de son ami sur un plat d'argent; mais avec toutes les colères comprimées d'un galant homme. On fit quelques façons pour le recevoir.

Enfin, malgré les préparatifs de la noce, il pénétra dans le petit salon, presque dans le cabinet de toilette de Mlle de Montaignac. Aux premières paroles, elle se laissa tomber sur un fauteuil comme une femme qui s'évanouit; mais elle se remit, bientôt.

--Votre ami, dit-elle en le prenant de haut, était un fou que j'ai voulu sauver de son néant. Il voulait jouer à la haute vie et n'y entendait rien du tout.

--Pardon, mademoiselle, qu'est-ce que la haute vie?

--Vous le savez bien: c'est la mienne, c'est la votre. \_C'est le High

life\_.

--Ah! oui, je comprends, c'est celle qui commence sur un break, qui se continue au pesage, qui s'épanouit au départ et a l'arrivée, qui enfin fait un tour de valse éperdue pour bien finir sa journée. J'oubliais: il y a aussi l'Opera et le sermon comme hors-d'oeuvre. Eh bien! mademoiselle, je suis revenu de cette vie-la, et ce n'est pas ma faute si mon pauvre ami s'y est jeté la tête la première, parce qu'il vous aimait.

--Il m'aimait! Voilà un mot hors de saison. Il m'aimait! mais tout le monde m'aime; je ne peux pas épouser tout le monde. D'ailleurs, vous savez bien qu'on n'aime plus.

--Ah! oui, vous voulez dire que c'était bon au temps de l'âge d'or; mais aujourd'hui que nous sommes sous l'âge de l'or....

Mlle de Montaignac eut un mouvement de dépit, car elle épousait des millions.

--Enfin, monsieur, votre ami a fait une bêtise! S'il lui faut une larme, je la lui donnerai; mais, de grâce, brisons la.

Elle s'était levée; l'ami d'Arthur se leva.

--Je comprends, mademoiselle, il y a des courses aujourd'hui. Seulement, je dois vous dire encore un mot: mon ami m'a nommé son exécuteur testamentaire; voici le premier article de son testament:

"Tu porteras ma tête sur un plat d'argent à Mlle Salomé de Montaignac."

Laure fit semblant d'éclater de rire.

--Voilà qui est original et inattendu. Et que ferez-vous, monsieur?

La voix de l'ambassadeur siffla comme un serpent.

--Je remplirai mon rôle d'exécuteur testamentaire.

Il sortit et salua avec des larmes et des lames dans les yeux.

V

Naturellement, la jolie valseuse d'Arthur ne retarda pas son mariage d'un jour.

Le surlendemain, Sainte-Clotilde retentit de tous les chants d'allégresse.

Les vingt duchesses étaient là pour s'amuser du spectacle: les reporters contèrent le menu et effeuillèrent, pour la curiosité des curieux toutes les fleurs d'innocence de la mariée. Mais ce qu'ils ne dirent pas, je vais le dire:

Pendant la messe, une duchesse demanda à son sigisbee pourquoi Laure était si pâle et si émue, elle qui n'avait peur de rien. C'est que Mlle de Montaignac, jetant un rapide regard sur tous ceux qui étaient de la fête, avait reconnu Arthur Dupont, quoiqu'on l'eût enterré la veille.

C'était bien lui: cravate blanche, redingote noire, lorgnon dans l'oeil, sourire sur les lèvres.

--C'est singulier, dit-elle, quand on a une image dans la tête, on l'a dans les yeux. Mais, un moment après, comme son fiancé lui présentait

l'anneau nuptial, elle poussa un cri, car elle reconnut dans son fiancé Arthur Dupont.

C'était lui, toujours lui. Elle se détourna et laissa tomber l'anneau nuptial qu'il lui avait mis au doigt.--Vision! dit-elle en dominant son émotion.

En effet, la figure du mort avait disparu sous celle du vivant.

Laure eut une demi-heure de calme; mais, dans la sacristie, quand, tout le monde vint la féliciter, elle vit passer dans le premier groupe de ses amis Arthur Dupont, plus enjoué que jamais.--Ah! dit-elle, c'est une obsession!

Après la messe, un lunch, avant que les époux prissent le train de Venise.

Comment se fit-il qu'au milieu des violettes et des roses-the, sur un surtout sculpté et ciselé par un maître anonyme, elle vit la tête d'Arthur Dupont?

Elle détourna les yeux; une seconde fois elle vit ce visage exsangue, les yeux ouverts. Il semblait qu'il la regardât avec une désolation railleuse.

Elle ne put s'empêcher de dire à son mari:

--Voyez donc!

Mais elle ne vit plus que des roses-the et des violettes.

Le soir, on coucha à Fontainebleau, où déjà les attendaient le valet de chambre et la femme de chambre.

On avait fait un grand feu dans une chambre à coucher, qui portait le nom de chambre nuptiale, parce qu'elle a abrité je ne sais combien de jeunes épouses. Ah! les horribles chambres nuptiales que ces salles d'auberge que choisissent aujourd'hui les mariées de haut parage, ceux-là qui ont des hôtels et des châteaux!

Mlle de Montaignac se résigna à la mode, tout en regrettant son adorable cabinet de toilette, qui eut empêché Eve d'écouter le serpent. Elle se déshabilla lentement, comme une jeune fille qui fait tomber à ses pieds, une à une, deux par deux, toutes ses illusions.

Laure avait oublié les visions funèbres quand, tout à coup, elle entendit marcher derrière elle. La chambre était dans le demi-jour; elle se retourna.

--Ah! s'écria-t-elle avec terreur.

C'était Arthur, toujours Arthur; il venait, souriant, une fleur d'oranger à sa boutonnière.

Laure s'était jetée de côté, plus morte que vive; mais le mort souriait toujours.

Il remua les lèvres, mais il ne parla point.

La mariée, dans l'épouvante, avait mis ses mains sur ses yeux. Quand elle les rouvrit, elle reconnut que ce n'était plus Arthur. Son mari lui prit doucement la main et l'appuya sur son cœur. "Ah! j'ai peur, j'ai peur, dit-elle."

Les bougies s'éteignirent. La femme de chambre, l'oreille à la porte,

entendit, par intermittences, ces paroles de terreur passionnée: "O mon ami, aimez-moi toujours, reprenez-moi dans vos bras!"

Mlle de Montaignac ne voulut pas s'appeler Mme Dupont, mais celle de ses amies qui m'a conté l'histoire m'a dit en riant: "Arthur lui apparaît si souvent la nuit que son premier enfant sera un Dupont!"

[Illustration: 016.png]

JANINA

[Illustration: 019.png]

II

JANINA.

I

La scène se passe au beau milieu du tout-Paris, boulevard Malesherbes, dans un somptueux appartement.

Madame s'ennuie dans sa chambre à coucher et s'impatiente en voyant la pendule, qui lui semble marcher à rebours. Elle caresse son beau levrier et regarde par la fenêtre. Mais il ne vient pas!

Heureusement elle entend resonner le timbre. "Oh! qui que tu sois, j'attends!"

Et, pour commencer, qu'est-ce que Madame? C'est une jolie jeune femme qui soupire sur trois années de mariage. Son mari est charmant, quand il est là,--mais il n'est jamais là!--Pourquoi? puisque sa femme est charmante. Une douce pâleur, légèrement bistre sous les yeux; des lèvres rouges qui ne sont pas peintes et qui ont faim; la passion les agite, comme les ailes du nez, qui est d'un millimètre trop court, mais qui est bien dessiné. Les lèvres, qui ne se touchent pas tout à fait, permettent de voir, comme dans un écrin, des dents qui voudraient mordre. Le menton s'accuse un peu trop; mais quelle adorable volupté dans les ondulations du cou, sous les vagues rebelles des cheveux noirs!

Si nous étions au bal, nous en verrions bien d'autres; je pourrais peindre tout à loisir--puisque je le verrais--le sein provocant de Janina, c'est le nom de la jeune mariée;--je pourrais peindre les épaules et les bras dans toute la volupté de leur frémissement, brûlés par les flammes vives de la valse. Mais, Janina étant chez elle et non chez les autres, je ne veux pas être indiscret.

Cependant, le valet de chambre annonce Mme Hamilton, une Américaine francisée qui court le monde parisien à toute vapeur.

Elle n'a pas une seconde à elle, tant elle est à ses bonnes œuvres. Elle se jetterait au feu pour faire le bien, si elle avait le temps. Ses bonnes œuvres sont de plus d'une sorte. Curieuse comme Eve, elle veut être de tout; prenant sa part des chagrins comme sa part des joies, elle brouille les amoureux, sauf à les raccommoder. Elle ne permet pas qu'on fasse rien sans elle. Celle-là n'est pas jolie; voilà pourquoi sa vie est si occupée--pour les autres.

Elle entre chez Janina comme une petite bourrasque.



--Ah! ma chere amie, tu ne sais pas ce qui m'arrive?... Mais que vois-je?... tu as pleure!... Es-tu folle de ne pas prendre gaiement la vie, dans une si jolie chambre a coucher!

Cette chambre a coucher etait tendue de peluche bleue, piquee de broderies Louis XIII. L'ameublement contrastait, puisque c'etait du pur Louis XVI, en bois laque blanc, filets rose tendre ou bleu de ciel, dans le ton du plafond legerement azure et seme de nuages touches par l'aurore.

Mme Hamilton embrassa Janina.

--Comment, mamour, tu t'ennuies ici? Ah! si j'avais comme toi ce beau lit estrade a baldaquin, cette armoire a trois battants ou tu peux te voir trois fois dans ses glaces biseautees. Et ce secretaire pour ecrire de ton style a la Sevigne. Et ce chiffonnier pour cacher tes lettres. Heureuse femme!

Janina soupira.

--Ah! oui, c'est un paradis. Mais, dans ce beau lit, il manque un homme. Si je me mire dans ces trois glaces, c'est pour voir mon chagrin. Ce secretaire ne me sert qu'a ecrire a moi-meme des pages folles que je cache bien vite dans ce chiffonnier. Mais je n'ai peur de rien, j'ai pleure toutes mes larmes et je me vengerai....

--Voyons, voyons, ma Janina.... Un million de dot! une figure d'ange! Et ton mari te trompe; mais n'es-tu pas vengee en pensant qu'il te trompe avec une drolesse sans orthographe, celle qu'on appelle \_la Famineuse\_.

--Helas! a quoi me sert-il de savoir la grammaire, si ce n'est a conjuguer le verbe \_je souffre\_ a tous les temps.

--Ne te desole pas, nous arrangerons cela.

Un silence.

--Que veux-tu que je fasse? J'ai tout tente pour reconquerir Fernand. Il est affole par cette fille. Ah! quel est donc son secret pour l'enchaîner ainsi?

--L'amour n'a pas de secret; c'est l'amour, voila tout.

--Et quand on pense qu'on a supprime les lettres de cachet! Ah! si j'etais roi, comme j'enverrais toutes ces coquines a Saint-Lazare.

--Il est vrai qu'il n'y a plus de place!

Encore un silence!

Tout d'un coup, Mme Hamilton bondit sur son fauteuil comme la pythonisse sur son trepied.

--\_Eureka\_! pour dire un mot grec en latin.

--Tu as trouve?

--Oui. Dans les naufrages, il faut tout risquer. Puisque c'est ici le naufrage de ton bonheur, mets les chaloupes a la mer.

--Pourquoi ces metaphores hors de propos?

--C'est que je lis des romans. Ecoute bien. Tu vas aller de ce pas a l'hotel du Louvre, ou il n'y a jamais de Parisiens, car ce n'est pas

comme au Grand-Hotel. Tu écriras à la Faramineuse,--on dit qu'elle s'appelle Caroline Berlin.--Tu la prieras de venir te trouver pour une affaire qui l'intéresse. N'oublie pas de signer ta lettre: princesse Pacinska, ou Pacinskoff.

--Eh bien! quand j'aurai cette fille sous la main?

--Je sais bien que tu auras envie de la mettre en pièces. Mais il faudra que tu aies le courage de lui sourire...

A cet instant, le valet de chambre annonça la comtesse d'Oriac, une femme austère, qui ne riait plus, peut-être parce qu'elle avait trop ri. Sur quoi, Mme Hamilton salua et s'éloigna en toute hâte.

--Pardonnez-moi, madame, dit Janina à la nouvelle venue, je cours après cette folle, car j'ai un mot à lui dire.

La jeune mariée rejoignit Mme Hamilton, qui lui dit en quelques mots ce qu'elle devait faire à l'hôtel du Louvre.

--Tu es toquée, dit Janina en éclatant de rire pour cacher ses larmes.

II

Ce qui n'empêcha pas Janina d'aller à l'hôtel du Louvre.

C'est là que se passe la seconde scène, dans une de ces chambres bien numérotées qui font la joie d'une étrangère et qui feraient le désespoir d'une Parisienne.

Elle avait écrit à la Faramineuse, par la main de Mme Hamilton.

Il n'y avait pas une heure qu'elle attendait, quand Caroline Bertin, qui ce jour-là n'avait rien à faire, vint en personne pour répondre à la lettre d'appel, inquiétée d'ailleurs par ce singulier autographe.

Des que la jeune femme entendit frapper, elle noua un double voile. Elle ouvrit et se mit à contre-jour pour parler à Caroline Bertin.

--Mademoiselle, j'arrive de Russie. Je sais que vous êtes à la mode et je ne m'en étonne point en vous voyant. Vous faites la pluie et le beau temps dans les régions de la galanterie. Voulez-vous que je vous donne dix mille francs pour...

--Donnez toujours, princesse, nous verrons après. C'est que le mari de Janina n'était pas si généreux. Il fallait lui arracher les billets de cinq cents francs. La jeune mariée déploya dix billets de mille francs comme si elle eut déployé son éventail. La Faramineuse les saisit avec ivresse.

--Tout ce qu'il vous plaira, madame.

Caroline Bertin s'attendait à recevoir une déclaration à bout pourtant.

--Mademoiselle, je sais votre vie intime. Vous avez pour amant le vicomte de\*\*\*, qui a été le mien. Je veux le voir sans l'avertir. Faites-moi le sacrifice de m'ouvrir pour cette nuit votre chambre à coucher, ou vous ne serez pas.

--De tout mon cœur, princesse.

--À quelle heure rentre votre amant?

--Il vient toujours à minuit et demi.

--Eh bien! je serai la avant minuit.

Disposez tout pour que la comédie soit bien jouée; je donnerai cinq cents francs à votre femme de chambre. Naturellement, il n'y aura pas une bougie allumée; il n'y aura pas même une bougie dans la chambre à coucher, car je ne veux pas être reconnue.

Caroline Bertin était silencieuse. Elle ne voulait pas rendre les dix mille francs, mais elle ne voulait pas perdre le vicomte. Enfin, une idée folle lui passant par l'esprit, elle parut se résigner.

--Soyez tranquille, princesse. J'ai une petite gueuse de femme de chambre qui est trop futee pour faire une bêtise... Donnez-moi toujours les cinq cents francs... Ça lui donnera du cœur à l'ouvrage.

Naturellement, elle trouvait que ce serait de la folie de donner plus de cinq louis à une femme de chambre.

Janina, qui déjà n'avait pas une haute estime pour la Faramineuse, lui donne cinq cents francs sous un regard de pitié.

--Donc, à minuit, dit-elle.

Caroline Bertin tendit la main à Janina, qui ne daigna pas comprendre; la jeune femme voulait bien qu'on lui tendit la main pour recevoir de l'argent, mais non pour serrer la sienne.

En descendant le grand escalier de l'hôtel du Louvre, la courtisane rencontra le prince Rio.

--D'où viens-tu, Caroline?

La Faramineuse prit un air mystérieux pour conter l'histoire au prince.

--Voilà un mari heureux! s'écria-t-il en riant.

--Prince, vous avez votre coupe, mettez-moi à ma porte pour causer un peu.

Que se dirent-ils?

Cependant la pseudo-princesse éclatait en sanglots.

Est-il possible que je vais jouer cette comédie? Oh! non, je ne la jouerai pas.

Elle s'offensa de toute sa dignité.

--Et pourtant, comme je serais heureuse de dire demain à mon mari: "Comment avez-vous passé la nuit?"

Affolée par sa passion, la téméraire jeune femme était capable de tout, hormis de trahir Fernand. Elle se disait que peut-être Mme Hamilton avait raison et qu'il fallait tout risquer pour ne pas tout perdre. Qui sait s'il ne voudrait pas recommencer toujours cette nuit-là?

III

Jusqu'à onze heures, Janina, comme un roseau au vent, s'inclinait tour à tour sous la volonté et l'indécision, se disant: "Je n'irai pas," quand elle était décidée à tenter l'aventure; se disant: "J'irai," quand elle avait renoncé à tout.

Ce qui la decida, coute que coute, vaille que vaille, c'est que son mari ne rentra pas pour diner. Il lui ecrivit un mot qui la glaça.

Comme il aspirait a un secretariat d'ambassade, il lui parlait du ministre.

--Encore un mensonge! dit-elle en jetant la lettre au feu. Le ministre, c'est sa maitresse; eh bien! je serai son ministre, moi!

La Faramineuse demeurait rue Royale, dans un petit appartement qui etait une premiere station vers les splendeurs de la vie de courtisane. Jusque-la elle avait eu plus de dettes que de rentes sur l'Etat. Son capital se composait de cinquante mille francs de diamants, d'un mobilier de toutes les paroisses et d'un temperament de soupeuse. Pas une obole de plus!

Janina fut presque surprise de trouver cet interieur quelque peu melancolique.

--Comment, murmura-t-elle en entrant, il se plait mieux sur ce fumier que dans mon nid de dentelles!

Elle jeta ses yeux partout, avec la curiosite d'une grande dame chez une courtisane. Elle commença par déchirer une photographie de son mari, a la glace de la cheminee. Presque aussitot, en feuilletant un roman de cuisiniere, elle trouva comme signet une autre photographie. On pourrait croire que c'était celle de M. Alphonse, placee a la bonne page. Pas du tout. C'était le portrait d'un prince Rio, qui aime toutes les compagnies--meme les mauvaises.

La Faramineuse se servait de cette photographie en guise de coupe-papier.

Janina reconnut le prince. Elle le rencontrait dans le monde. Elle constata une fois de plus qu'il ressemblait a son mari.

Cependant, l'heure allait sonner. La jeune femme, de plus en plus pale, entendait battre son coeur. Il lui semblait qu'elle allait mourir. Elle tomba agenouillee et demanda pardon a Dieu.

Quand elle se releva, le hasard la mit en presence d'une bouteille de fine champagne. Pour se donner du courage, elle fit comme ces comediennes qui ont peur a leur entree en scene: elle but a pleine volee.

Je ne sais si le courage lui vint plus tard, mais la fine champagne ne l'empecha pas de s'ecrier:

--Quoi! c'est moi, moi Janina de R., qui vais me mettre dans ce lit!

Elle avait reconnu, d'ailleurs, que la Faramineuse lui avait donne luxe du beau linge. Caroline Bertin, en la quittant, avait achete au Louvre une magnifique paire de draps brodes au plumetis avec une couronne de princesse.

Ce n'etait pas une vaine depense: cela lui servirait pour les grands jours. Mais au moins la princesse en aurait la virginite!

A peine deshabillee, Janina s'ecria: "Jamais!" Un peu plus, elle remettait sa robe.

Mais elle entendit du bruit. Il fallait franchir le Rubicon.

Elle eteignit les deux bougies du candelabre, elle les jeta dans la cheminee et se nicha dans le lit, ou elle fit semblant de dormir.

La Faramineuse lui avait dit que son amant la surprenait toujours endormie.

La porte s'ouvrit.

--Lui! murmura Janina. O mon Dieu, faites-nous mourir tous les deux.

A ce moment, la femme de chambre repetait encore au nouveau venu sa leçon--bien apprise.

IV

Ici, les documents font absolument défaut à l'historien. Ce qu'il sait bien, c'est ceci:

Le lendemain, bien avant l'aurore. Janina s'envola comme un oiseau qui ne bat que d'une aile; ou plutôt, pour parler en prose, elle s'habilla en toute hâte vers quatre heures du matin, l'heure où elle savait que son mari s'échappait des bras de la Faramineuse. Sa longue pelisse cachait sa tête comme son corps, mais elle ne se trouvait pas encore assez cachée pour sortir de chez une fille et pour rentrer chez une honnête femme!

Rentra-t-elle chez une honnête femme?

Fut-elle vraiment bien surprise quand sa fille de chambre lui dit, tout ébahie de la voir rentrer si tard sans être en toilette de bal:

--Madame sait-elle que Monsieur est revenu de très bonne heure avec une fièvre de cheval?\_

Fut-ce pour Janina le \_Mane, Thecel, Phares\_ venant la surprendre dans l'enivrement de son triomphe,--ou de sa défaite? Savait-elle, à ce moment, que le beau prince entrevu en photographie dans le vulgaire roman que lisait la Faramineuse avait pris--nouveau Jupiter--les plumes et le nid d'Amphitryon?

Je ne sais par quelle indiscretion l'histoire courut vaguement, sans toutefois qu'on arrachât les masques. Ce qui est certain, c'est qu'une amie de la Faramineuse lui dit un jour: "On prétend que tu as touché dix mille francs pour rapatrier une femme avec son mari.

--Ma chère amie, j'ai touché quinze mille francs: dix mille francs de la dame, et cinq mille francs du prince.

--C'était donc un prince?" La Faramineuse se mordit les lèvres.

Ste Therese a dit: "Nous avons dans le cœur la source des larmes qui lavent nos péchés." Janina qui avait tant pleuré, pleura encore.

Son mari ne retourna pas chez la Faramineuse.--Ni elle non plus.

LE

HUITIÈME PÊCHE CAPITAL

[Illustration: 037.png]

III

## LE HUITIEME PECHE CAPITAL

I

C'était la plus invraisemblable des extravagantes heraldiques.

Il l'aimait jusqu'au ciel: Il l'aimait jusqu'aux abîmes. C'était l'âme de son âme, la chair de sa chair, la vie de sa vie.

Des qu'elle n'était plus sous sa main ou sous ses yeux, tout s'arrêtait en lui, le mouvement de l'idée et le battement du cœur. Il se croyait dans un Sahara sans oasis, il ne respirait plus que du feu. Et pourquoi l'aimait-il?

Elle n'était ni belle ni jolie; pas même la beauté du diable; mais elle avait du diable—je ne sais quoi de la perversité des filles d'Eve qui donne le vertige à ceux que l'amour affole. Et puis elle avait des yeux! Ces yeux pers, profonds comme la mer, entraînants comme la vague, éclatants comme la tempête. Et puis, elle avait des lèvres rouges, des framboises parfumées qui riaient sur ses dents aiguës. Et puis, elle avait un sein provocant, qui donnait à sa desinvolture je ne sais quoi de batailleur et de va-de-l'avant.

Quand il voyait ce sein, il tombait agenouillé et demandait à Angèle la grâce d'y cueillir des fraises, expression que j'abandonne aux lettres de l'avenir.

Si toutes celles qui ne sont ni belles ni jolies n'étaient pas aimées, ce serait un désastre sur la terre, qui ne vit que par l'amour.

Mais de qui parlons-nous?

J'oubliais. Nous parlons de monsieur et de madame Falbert, deux jeunes mariés qui filent les derniers jours de leur lune de miel.

Je ne dresserai pas l'arbre généalogique des Falbert, non plus que celui des Aymar, quoique tout le monde descende d'Adam et Eve, c'est-à-dire que les hommes sont toujours plus ou moins trompés par les femmes. Voilà la vraie noblesse héréditaire, puisque c'est la noblesse des passions.

Leonce Falbert, licencié en droit, s'était marié à la veille de plaider sa première cause. S'il s'était marié, ce n'était pas dans la préoccupation d'avoir beaucoup d'enfants, mais parce qu'il avait rencontré dans une petite fête mondaine Mlle d'Aymar, qui prenait tous les coeurs au cotillon. Il n'y fit pas trop le chevalier de la triste figure. Il soupa à côté d'elle, il la cajola par toutes les caresses de la causerie et des oeillades, si bien que Mme Agnès dit à sa fille, quelques jours après:

--Sais-tu pourquoi tu es distraite? C'est parce que tu penses à M. Leonce Falbert.

--Pas du tout, maman.

--Alors, s'il demandait ta main, tu lui dirais de repasser?

--Non, je lui dirais oui;

--Et pourquoi épouserais-tu plutôt qu'un autre M. Leonce Falbert?

--Par curiosité.

--Ah! je te reconnais bien là; tout ce que tu fais et tout ce que tu

feras, curiosite, curiosite, curiosite!

--Mais, maman, un roman que j'ai lu malgre toi m'a dit l'autre jour qu'il fallait lire toutes les pages du livre de la vie.

--Ce roman, ma chere Angele, ne parle pas comme un livre, mais comme un roman; car il est dit aussi que, si la vie n'etait pas un mauvais livre, on ne s'y amuserait pas. J'espere que tu ne prends pas au serieux toutes ces betises-la?

Mlle Angele ne repondit pas, mais elle pensa que, si sa mere pensait ainsi, c'est qu'elle etait revenue de ces "betises-la".

Si Mme d'Aymar avait parle a sa fille de Leonce Falbert, c'est que le matin meme une amie etait venue lui confier les esperances du futur avocat.

--Futur avocat! s'ecrie la mere; ma fille reve de tous les palais, excepte du Palais de Justice.

--Rassurez-vous, ma chere amie, M. Leonce Falbert n'est pas si bete que de se planter devant un mur mitoyen; il sera avocat stagiaire, mais ce sera le stage de la politique. Son pere, qui est membre du conseil general de son pays, le fera passer depute aux prochaines elections legislatives.

--Quelle est son opinion?

--Il n'en a pas.

--Alors, je lui donne ma fille.

Vraie mere de famille! Elle comprenait qu'un homme politique qui n'a pas d'opinion doit arriver a tout, quel que soit le gouvernement. Outre que M. Leonce Falbert n'avait pas d'opinion, son pere lui donnait vingt-cinq mille livres de rente. Mme d'Aymar en donnait a peu pres autant a sa fille, si bien que les jeunes maries pourraient faire bonne figure dans le monde du palais et de la politique.

Le mariage se fit a trois semaines de la. On se demanda comment Leonce, avec une si belle tete, avait pu s'amouracher d'un petit chafouin comme Angele; car elle eut beau balayer arrogamment l'eglise d'une belle traine de dentelle, nul ne dit au passage: La mariee est jolie. Seuls, les charnels, les lascifs, les libertins louerent la coupe de son sein. "Cette belle coupe renversee," disent les poetes. Les poetes disent encore: "Un sein abondant." La, il eut fallu dire surabondant. Aussi les meres des filles anemiques disaient-elles tout haut: "C'est scandaleux; je ne permettrai pas a ma fille de pareilles avant-scenes."

II

Pendant le mariage entra la mariee, pour la nuit des noces, dans une villa de son departement, qui avait recu les plus beaux decors pour cette premiere representation.

Angele n'eut pas besoin que les matrones vinssent a la rescousse pour la decider a franchir le seuil de la chambre nuptiale. Tout est entrainant pour une curieuse.

Par malheur pour Leonce, ce n'etait pas l'amour qui la prenait par la main. Aussi, ce fut avec un eclat de rire et non avec des larmes qu'elle passa le Rubicon.

Elle le repassa, toujours rieuse, se demandant ingenument pourquoi

Leonce ne riait pas comme elle.

Mais il etait si amoureux qu'elle lui pardonnait d'etre un peu trop sacerdotal dans sa passion.

Le jeune licencié ne songeait pas à plaider d'autre cause que celle de son bonheur. Comme on avait manqué les derniers bals de juin et la fête du Grand Prix, Angele voulut bien s'attarder dans sa villa, car on lui avait donné le nom de la Villa Angele. Elle s'amusa à y jeter tout l'alliage du Louis XVI et du japonisme, ce qui émerveilla les voisins de campagne—par oui-dire—puisque l'on vivait dans une maison fermée, avec quelques journaux, un peu de musique et beaucoup de primeurs. Tous les matins, Paris apportait des nouvelles, des fraises, des crevettes, des dentelles, des cerises et des chiffons.

Angele était gourmande et coquette. Les femmes qui ne sont pas belles ont la fureur de se faire belles. Ce n'était pas pour son mari que la jeune femme travaillait sa figure, c'était pour elle-même.

Peu à peu la villa égaya ses portes, surtout quand il fut décidé qu'on y passerait la belle saison, grâce à quelques petites fêtes panachées de Parisiennes et de provinciales; Angele trouvait amusant, je cite sa phrase, de faire une omelette aux fines herbes et aux petits oignons des femmes des Champs-Élysées et des femmes champenoises.

Mais, les jours de solitude, que faire dans une villa après les premières joies du nouveau et du renouveau? Angele se mit à écrire un roman, mais au centième feuillet elle brula tout.

Cette dévorante toujours affamée de curiosité, avait perçé son mari à jour; elle trouvait qu'il commençait à rabâcher ses sentiments. Elle avait d'abord voulu l'aimer en français, en latin et en grec, mais il était à bout de science. Dans son culte pour Angele, il faillit apprendre l'hébreu, après lui avoir conté toutes les passions de Paris, de Rome et d'Athènes. N'allez pas croire que ce fut un pervers. C'était un idéaliste parcourant toute la gamme de l'adoration.

Autrefois, les grandes passions duraient toujours; témoin Philemon et Baucis, pour ne donner qu'un exemple. Aujourd'hui, la vapeur emporte tout. Leonce eut peur, par les airs distraits de sa femme, de la voir bientôt s'ennuyer dans le tête-à-tête ou de devenir bas-bleu. Il fut le premier à lui conseiller de voir quelques voisins de campagne.

--Mais, mon cher Leonce, qui voir dans ce pays perdu?

--M. le cure.

--Oui, s'il veut que je le confesse.

--Le notaire.

--Peut-être, j'ai songé à faire mon testament.

--Le percepteur des contributions.

--Oui, je l'ai vu l'autre jour à la messe avec son jeune frère, le sous-lieutenant de chasseurs, qu'il faut inviter aussi.

--Nous l'inviterons.

--Vous choisissez bien votre monde, vous allez être jaloux, n'est-ce pas, monsieur mon mari, du notaire, du percepteur et du cure?

--Jaloux! s'écria le mari. Grâce à Dieu, vous êtes de celles qui commandent le respect.



--Vous croyez?

Il faudrait une grande actrice pour bien dire ce mot comme le dit la jeune femme; mais le mari ne comprit pas.

III

Quelques jours apres, Mme Leonce Falbert recevait a diner, dans son incomparable salle a manger des champs, le cure, le notaire, le percepteur et le sous-lieutenant.

Elle s'etonna d'abord de trouver que ces gens-la n'etaient pas beaucoup plus betes que les Parisiens. Il est vrai que le cure avait etudie au seminaire de Saint-Sulpice, le notaire dans une etude de Paris et le percepteur--c'etait bien mieux--etait ne rue Richelieu et avait fait son stage au ministere des finances. Je ne parle pas du sous-lieutenant, qui portait bien sa tete et son sabre.

On dina donc gaiement. Angele trouva que le notaire n'etait pas trop timbre et que le percepteur nouait galamment sa cravate blanche. Le cure n'avait pas trop preche, parce qu'il buvait doctement. Le sous-lieutenant se grisa.

Quant tout le monde fut parti:

--Eh bien! Angele, je suis enchante de tous les quatre; recommencerons-nous?

--Toutes les semaines.

Ce fut avec le cure que le notaire fit la visite "de bonne digestion". Le percepteur vint tout seul.

Tout justement Leonce venait de partir pour Paris. Aussi Angele retint-elle le visiteur pendant toute une heure. Etait-ce pour lui ou pour son frere?

Ce magistrat de la cote personnelle etait un gamin de Paris qui cassait les vitres sans savoir s'il les payerait. Il ne doutait de rien et s'aventurait en tout. La jeune femme, deja ennuyee, eprouva un vif plaisir a ce jbotage a la diable.

Le percepteur avait vu tout de suite qu'on pouvait se risquer a "la blague" avec cette gentille diablesse. Il fut eblouissant contre toute attente, non pas qu'il ne repandit beaucoup de similor dans la causerie, mais, loin de Paris, c'etait encore de la vraie monnaie.

Quand il s'en alla, Angele sentit le froid tomber autour d'elle.

Mais, par bonheur, le sous-lieutenant parut a son tour et commença le siege de cette jeune vertu. Angele lui fit comprendre qu'il ne la prendrait pas d'assaut. Mais elle lui avoua qu'elle aimait a voir les travaux du siege.

Revint Leonce, plus passionne que jamais. Tout un jour sans voir sa femme! Il la trouva plus distraite que la veille.

--Angele, tu ne m'aimes pas?

Il se jeta a ses pieds et lui montra deux larmes.

Mais ce n'etaient que deux larmes de mari.

C'est la pour elle le malheur de ceux qui ne sont pas aimés de s'acharner à leur proie et de vouloir vaincre la nature rebelle. Leonce s'acharna à cette œuvre maudite, parce qu'il souffrait horriblement.

--Je veux la vie ou la mort! disait-il, se trainant toujours aux pieds d'Angele, dans la paleur d'un condamné qui attend son recours en grâce.

Obsédée de tant de caresses qui ne portaient pas, de tant de paroles qui ne parlaient pas au cœur, Angele dit à Leonce:

--Eh bien! non, je ne t'aime pas!

#### IV

Ce fut comme un coup de couteau. Il sembla à Leonce qu'une lame froide lui perçait le cœur.

Il foudroya sa femme d'un regard et courut éperdument à travers le parc, déchiré par toutes les bêtes féroces du désespoir.

Il maudissait cette femme adorée, mais en même temps il s'avouait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle.

L'amour est lâche. Leonce retourna dans le petit salon, où Angele feuilletait un roman, calme et souriante comme toujours.

--Angele, je t'aime! Dis-moi, tu n'as pas voulu me tuer par tes odieuses paroles?

--Mon cher, vous êtes fou! Ne faudrait-il pas toujours chanter la même chanson? Pour Dieu! laissez-moi respirer.

Il lui arracha le livre des mains.

--Le roman n'est pas là, lui dit-il.

Mais elle se leva furieuse et ressaisit les pages à moitié déchirées.

Il n'y avait plus rien à dire. Leonce alla pleurer tout seul dans son cabinet de travail, se demandant si c'en était fait de son rêve et de lui-même.

Il ne revit sa femme qu'au dîner, où il hasarda ces mots:

--Si vous vous ennuyez ici, Angele....

--Pas du tout. Si vous vous ennuyez vous-même, vous pouvez retourner à Paris pour vos affaires....

--Mes affaires! je n'en ai qu'une, celle de vivre pour vous et avec vous.

--Eh! mon Dieu, nous ne faisons pas autre chose depuis trois mois. Je sens que les feuilles me poussent aux mains et les racines aux pieds.

On ne dit pas un mot de plus.

Dans les grandes phases de la vie, il faut toujours un confident. Leonce n'avait la qui ce fut à qui ouvrir son cœur! Le lendemain, il repartit pour Paris, ne sachant d'ailleurs pas bien pour quoi faire, mais fuyant la solitude, cette implacable ennemie de ceux qui souffrent par le cœur. À Paris, il trouva un ami.

--Pourquoi cette paleur, Leonce?

--Ah! si tu savais comme je suis malheureux. Et le jeune marie conta, une a une, toutes ses tortures.

Il ne montra sa blessure ni a sa soeur ni a sa mere.

--Tu es toujours bien heureux, Leonce.

--Oh! oui, bien heureux, ma mere.

V

Il revint le soir.

Il etait onze heures; il passa par la petite porte du parc, pour ne pas reveiller les gens; il fut tres surpris de voir de la lumiere a la fenetre du petit salon.

Angele, qui etait une dormeuse, n'etait donc pas encore couchee?

Il ne fallut a Leonce que quelques secondes pour etre devant la fenetre.

Que vit-il? La derniere page de son-bonheur!

Angele enveloppait dans sa chevelure denouee la figure du jeune sous-lieutenant.

Leonce jugea qu'il n'avait qu'une chose a faire: c'etait de laisser cet homme et cette femme a leur folie. Il prit le train de minuit, jurant de ne plus jamais revoir ce pays, deux fois cher jusque-la:

VI

Ce fut Angele qui courut a Paris le lendemain.

Comme son jeu etait joue avec le sous-lieutenant, elle apparut toute charmante a la porte du petit appartement de Leonce.

Elle fut effrayee de sa paleur et de sa desolation.

Aussi prit-elle sa voix feline:

--Eh bien! je m'ennuyais, me voila.

Qui le croira? Vous le croirez. Le mari laissa tomber aux pieds de la femme toutes ses jalousies et toutes ses douleurs.

--Je sais tout, lui dit-il; vous etes infame, je devrais vous tuer, mais je vous aime: nous partirons ce soir pour l'Italie.

--Oh! l'Italie! c'est mon reve! Elle embrassa dix fois son mari.

--Si tu savais comment je t'aime!

Il fut terrible:

--Ne denouez pas vos cheveux, lui dit-il d'une voix qui sifflait.

Et, apres un soupir et un silence glacial:

--J'ai une question a vous faire, Angele, vous y repondrez en toute liberte de conscience.

--Oui, mon Leonce.

--Pourquoi m'avez-vous trahi?

Angele ne repondit pas.

--C'est par amour naturellement.

--Non.

--Eh bien! pourquoi m'avez-vous trahi?

En toute liberte de conscience, Angele repondit:

--Par curiosite!

VII

J'avais dit: La femme est la quatrieme vertu theologale, mais c'est le huitieme peche capital.

Le huitieme peche capital, c'est LA CURIOSITE.

[Illustration: 054.png]

LE STOICISME D'UNE PARISIENNE  
OU COMMENT IL FAUT LIRE UN ROMAN

[Illustration: 057.png]

IV

LE STOICISME D'UNE PARISIENNE  
OU COMMENT IL FAUT LIRE UN ROMAN

I

Je ne lis pas de romans parce que j'en fais. Ou plutot je lis sans cesse le roman toujours ouvert qui s'appelle Paris. Voila le roman des romans, mais encore faut-il savoir le lire. Quelques romanciers en chambre se torturent l'esprit pour inventer des chapitres vraisemblables. Plus d'un depense beaucoup de talent a faire verser des larmes aux personnages de son imagination, sans se douter qu'en regardant par la fenetre il verrait des scenes bien plus emouvantes.

Le tout-Paris deborde au Cafe des Ambassadeurs par les beaux jours, avec le meme entrain qu'a la foire de Neuilly. Quand je dis le \_tout-Paris\_, pour me servir d'un mot consacre, je devrais dire aussi le tout-Pontoise, car il y a la, comme ailleurs, les acteurs et les spectateurs, ceux qui aiment a entrer en scene et ceux qui aiment a regarder la comedie sans y rien comprendre, ce qui rappelle le mot d'une provinciale au Conservatoire, en pleine symphonie: "Quand ca commencera-t-il?"

La comedie, il n'est pas de jour qu'on ne la donne au Cafe des Ambassadeurs: comedie imprevue, comedie bouffonne, mais aussi tragi-comedie. Quand on entre la, on n'est pas bien sur de n'y trouver

une aventure ou un duel.

J'y dine ca et la en gaie et docte compagnie: avec Alberic Second, Carolus Duran, Camille Rogier, Monjoyeux, Coupvent des Bois, Du Sommerard, Du Boisgobey--et quelques princesses egarees.--Il m'arrive d'y diner tout seul, presque toujours dans le jardin sous les grands ormes plantés par le duc d'Antin, devant le parterre de fleurs en vue de la fontaine jaillissante. Ce sont la des apéritifs inappréciables.

C'est surtout quand je dine seul, étudiant mes voisins et mes voisines, que je lis le roman parisien. Chaque petite table pourrait fournir un chapitre.

## II

Un soir que j'étais arrivé tard, j'eus toutes les peines du monde à trouver un coin presque en dehors des limites, si bien que les promeneurs des Champs-Élysées m'effleuraient en passant.

Un de mes amis, beau pourfendeur de moulins à vent, Parisien de Madrid, car il y a là des Parisiens de tous les pays, m'avait offert une place à sa table, mais il était en trop bonne fortune et je le remerciai en saluant sa Dulcinée. C'était la première fois que je voyais cette dame. Je m'aperçus bientôt qu'on la regardait beaucoup, parce que c'était une nouvelle venue, aussi ne se sentait-elle pas bien chez elle à cette table pourtant hospitalière, égayée par une bouteille de vin de Champagne dans un seau tout perlé de glace, ce qui n'empêchait pas une bouteille de Château-Lafitte, datée de 1865, de faire bonne figure, sans parler des crevettes et des radis, qui sont comme le sourire rose d'un bon dîner.

La dineuse était fort jolie, beauté expressive et parlante sous son chapeau-ombrelle, cette féerique création de la mode pour le minois parisien.

À première vue, cette jeune femme paraissait s'amuser à cette petite fête plus ou moins intime; mais pour quiconque la regardait bien, l'inquiétude prenait son cœur.

Elle semblait enchantée d'être là, comme tant d'autres qui s'y déploient en queue de paon, mais elle aurait bien voulu être ailleurs. Elle semblait craindre les oeillades qui la devisageaient, ce qui lui donnait plus de charme encore.

--Eugénie, vous ne m'écoutez pas! lui cria l'Espagnol.

Elle était distraite et n'appréciait pas tout l'esprit de son compagnon d'aventure. C'était bien dommage.

## III

Le dîner touchait à sa fin. Je fumais ma dernière cigarette, la dame buvait sa dernière coupe de vin de Champagne, l'Espagnol jetait dans le vide son dernier mot, quand je vis passer tout près de moi un homme et un enfant:

Cet homme, jeune encore, figure sévère, chapeau d'une autre saison, redingote râpée, paraissait appartenir à l'honorable corporation des travailleurs à la plume d'un ministère ou d'une banque.

Il y en a comme cela cent mille dans Paris, des héros du devoir quotidien, qui traînent la misère sans jamais lui jeter sur le dos la robe d'or de la fortune. Ils assistent à toutes les fêtes sans en être,

vrais comparses a qui on ne sert que des festins illusoires.

Celui-ci promenait une petite fille de sept a huit ans, toute pale, quelque peu attristee, mais qui prenait un vif plaisir a voir au passage tous les tableaux de la vie aux Champs-Elysees.

Elle s'etait arretee devant les chevaux de bois, en demandant a son pere de la mettre a califourchon sur le plus joli; mais le pere avait repondu de sa voix grave: "Pas aujourd'hui!" Deja il avait dit le meme mot devant le petit carrosse des chevres. Pareille reponse devant le cirque. Tout ce qu'il pouvait faire, c'etait de payer les plaisirs qui ne coutent rien. La petite fille, d'ailleurs, n'insistait pas: elle savait que son pere etait pauvre et qu'il lui fallait souvent se refuser le tramway, meme les jours de pluie.

Elle sembla s'amuser a voir tant de gourmands et de gourmandes attables a toutes ces petites tables si bien servies.

--Vois, papa, il y a aussi des enfants. Le pere soupira.

--Oui, dit-il en embrassant sa fille, mais ce n'est pas la notre cuisine.

Et comme l'enfant voulait s'attarder:

--Allons-nous-en, reprit-il, tu sais qu'il y a loin d'ici a l'ile Saint-Louis.

Une soudaine emotion avait pali la figure du pere.

S'il voulait entrainer l'enfant, ce n'etait pas parce qu'il y avait loin des Champs-Elysees a l'ile Saint-Louis, c'est qu'il venait de voir la jeune femme qui dinait avec l'Espagnol.

On ne saurait peindre les sentiments qui passerent dans ses yeux et sur ses levres. C'etait la colere, l'indignation, l'amour trahi, la jalousie resignee.

Il ferma les yeux comme s'il revait. Deux larmes sillonnerent ses joues. Ce fut a cet instant qu'un mot inattendu s'echappa des levres de la petite fille.

--Maman!

L'homme prit l'enfant dans ses bras pour etouffer ses sanglots. Que voulez-vous, ce n'etait pas un stoicien. C'etait un pauvre mari qui venait de retrouver sa femme et qui n'avait pas le courage de comprimer son coeur.

Sa femme avait quitte la maison, son homme et son enfant depuis six mois. On ne s'etait pas revu; on avait beaucoup pleure a la maison; peut-etre avait-on pleure hors la maison.

Mille fois la petite fille avait demande a son pere si sa mere reviendrait le lendemain. Elle ne savait pas pourquoi elle etait partie; mais, quoiqu'elle fut jeune encore, elle ne questionna pas son pere quand elle vit sa mere attablee en face de l'Espagnol: les enfants comprennent tout.

IV

Le pere s'etait donc eloigne; mais a l'instant ou la petite fille disait "maman!", la dineuse ressentait un coup au coeur.

--Lui!

Ce n'était qu'une demi pervertie; elle se leva, cette mère, et courut à sa fille, sans s'inquiéter de l'Espagnol, qui se demandait si elle était folle. Le père n'était pas à dix pas de moi quand la mère lui voulut prendre l'enfant dans les bras.

--Marguerite, dit-elle toute égarée.

Mais le père gardait bien sa fille. Vainement Marguerite voulut se jeter dans les bras de sa mère, l'homme tenait l'enfant à distance.

--Madame, votre diner refroidit, vous savez bien que votre fille n'est plus votre fille: je vous défends de la toucher. Vivez de votre luxe, comme nous vivrons de notre misère. Nous serons encore plus riches que vous, grâce à Dieu.

Et, parlant à Marguerite:

--Tu vois bien, mon enfant, que cette femme n'est pas ta mère, puisqu'elle a des diamants aux oreilles et que tu n'as pas de souliers à tes pieds.

L'homme, par sa colère comme par sa dignité et sa tristesse, avait frappé la femme d'immobilité. Elle baissait la tête, et ne savait que faire; d'un côté son cœur, de l'autre côté son orgueil.

Le mari disparut, emportant Marguerite.

L'Espagnol survint.

--Vous êtes folle, ma belle amie, de nous donner ainsi en spectacle. Qui est-ce donc que cet homme?

La femme dit tout haut, de l'air du monde le plus dégagé:

--C'est mon frère. J'ai voulu embrasser ma nièce qui est ma filleule.

Et l'Espagnol, entraînant la dame:

--Toutes ces scènes de famille me font pitié. Prenez-vous une glace avant le café?

Naturellement j'avais tout vu sans avoir l'air de ne rien voir. Pour mes voisins, je n'avais suivi des yeux que la fumée de ma cigarette. Aussi l'Espagnol me dit-il, comme si rien ne s'était passé.

--Vous ne me refuserez pas de prendre le café avec nous.

--Oui, répondis-je, dans ma curiosité de mieux connaître cette femme.

J'allai donc m'asseoir à la table de l'Espagnol qui, pour me faire honneur, demanda au petit Japonais, car il y a là un Japonais, comme partout, de la fine champagne vraiment fine: quatre francs le petit verre. Et Dieu sait si le verre est petit!

On causa de ceci et de cela, sans rappeler le moins du monde la scène de famille.

Mais l'Espagnol s'étant éloigné de quelques tables, appelé par Angel de Miranda, qui regalaît deux femmes du monde, je dis sans préambule à la jeune mère.

--Vous avez bien envie de pleurer, n'est-ce pas?

Elle me regarda et montra deux larmes. Je lui pris la main.

--A la bonne heure, voila le coeur qui parle.

--En doutiez-vous?

--Eh bien, alors, que diable faites-vous ici?

--Ah! c'est toute une histoire, l'histoire d'une fille bien elevee, mariee a un brave homme qui meurt a la peine. Si vous saviez ce que c'est que la vie a Paris avec dix-huit cents francs par an!

--Oui, c'est la misere noire, parce que c'est la misere qui ne rit jamais.

--Que voulez-vous qu'on fasse dans un interieur ou il n'y a ni de quoi vivre ni de quoi s'habiller. Je me suis extenuée a faire de la tapisserie et du coloriage, ne me couchant jamais qu'apres minuit. J'avais fait le sacrifice de moi-meme, mais ma fille etait si gentille! Comment n'avoir pas de quoi la faire belle, la pauvre petite? Mon mari! Je n'avais plus le courage de sortir avec lui, si mal habilles, lui comme moi. Et la cuisine! Je ne suis pas gourmande, mais a la fin l'estomac se revolte.

--Et vous aimez mieux cette cuisine des Ambassadeurs?

--Ma foi, oui; je ne me fais pas meilleure que je ne suis; mais quand j'ai vu ma fille, qui peut-etre n'avait pas dine, j'aurais voulu etre a cent pieds sous terre.

--Croyez-moi, lui dis-je, puisque Dieu vous a donne une fille, soyez sa mere.

--Et que voulez-vous que je fasse?

Je ne suis pas un apotre, mais je crois que je pris la parole evangelique.

--C'est bien simple, madame, vous allez sauter dans un fiacre qui arrivera plus vite que votre mari et votre fille dans l'ile Saint-Louis; vous monterez quatre a quatre, apres avoir defendu a la portiere de rien dire; un quart d'heure apres vous, le pere et l'enfant ouvriront la porte. Vous les recevrez a genoux, et tout le monde sera content.

La jeune femme me regarda pour voir si je ne me moquais pas d'elle.

--Pourquoi me dites-vous ca.

--Je vous dis ca, parce que j'ai vu votre enfant pleurer.

Mais j'eus beau dire, la mere coupable ne se laissa pas gagner a sa cause. Elle fit la superbe; elle declara qu'elle s'etait fanee dans cette vie absurde. Elle "engueula" son mari--le pauvre homme!--parce qu'il n'avait pas eu le genie, comme tant d'autres, de lui donner sa place au soleil. Quand il revenait vers elle, il ne lui apportait que sa tristesse. Elle parla de son heroisme a elle pour lutter contre la cuisine des pauvres gens. Elle en etait devenue anémique. Elle se promettait de faire sa fille riche pour l'affranchir de toutes les peines de sa mere.

Comme elle etait en train de se donner raison, l'Espagnol vint reprendre sa place. Je desesperais de rendre a la mere l'enfant. Mais voila qu'a propos d'un mot malsonnant, ils se disputent tous les deux, comme on se dispute quand on ne s'aime pas, car ils en etaient, comme a dit Chamfort, au contact de deux epidermes.



Naturellement, j'attisai la dispute en donnant raison a tous les deux; si bien que tout a coup elle s'emporte, elle se leve, elle brise sa coupe, elle s'enfuit comme une bourrasque.

L'Espagnol, qui latinisait un peu, eclata de rire en disant: \_Fugit ad salices\_.

Eh bien! qui le croirait? elle retourna chez son mari, dont tous les torts etaient effaces par les torts de l'amant. Dans sa gourmandise des joies de ce monde, elle avait deja mange trop de fruit defendu. Le foyer la reprit a l'enfer.

V

Le lendemain, je recus un petit billet renfermant ces lignes:

"Monsieur, vous avez raison. Dieu peut me faire subir toutes les miseres sans pour cela effacer le bonheur que j'ai eu de me retrouver mere sous le pardon de mon mari. Il m'a dit: J'ai tout oublie. Mais moi, je me souviens. Ma fille dans mes bras, tous les sacrifices me seront doux. C'est egal, puisque vous aimez les enfants, faites-moi vendre des éventails, c'est tout ce que je sais faire.

EUGENIE."

Plaignons les femmes pauvres qui veulent vivre de leur travail. En voila une qui peint des éventails, tout juste au moment ou les Japonais nous en envoient de tres jolis a vingt-quatre sous la douzaine.

Heureusement que le mari a fait un pas en avant dans son petit emploi au ministere des finances, sur la recommandation d'un de mes amis. La pauvre petite Marguerite aura une robe de plus a chaque saison.

VI

Le 14 juillet,--un jour de fete, pour ceux qui travaillent, un jour de travail pour ceux qui ne font rien--je dinais encore dans le jardin du Cafe des Ambassadeurs.

Ce ne fut pas sans emotion que je vis tout a coup passer le mari, la femme et l'enfant.

Le mari donnait le bras a sa femme et tenait sa fille par la main. Il etait grave et pensif, mais presque souriant; on pouvait juger que les blessures du coeur etaient fermees.

La femme, toute reveuse, me parut, hélas! bien moins jolie. Elle detourna la tete en passant, en proie peut-etre aux souvenirs et regrets!

--Maman, lui dit Marguerite en lui montrant les tables pavoisees de dineuses, maman, te souviens-tu?

Sans regarder, la mere repondit a mots rapides:

--Je ne me souviens pas.

La famille rapatriee allait ecouter les chanteuses de l'Alcazar, mais \_extra muros\_, promeneurs du dehors qui ne payent pas leur place. Le

mari dit a sa femme:

--Nous en sommes pour longtemps encore aux plaisirs qui ne coutent rien, mais n'y a-t-il pas les plaisirs qui coutent trop cher!

VII

N'avais-je pas vu en action un roman a la Diderot sur un fond de Florian. Cela me reposait de tant d'histoires a haut ragout qui finissent mal.

Mais je n'en etais pas au dernier mot.

Hier, a l'Opera, j'ai vu la femme au bras de l'Espagnol.

Et plus belle que jamais!

Elle vint a moi d'un air degage: "Je vois bien ce que vous me dites par vos regards? Tant pis! C'etait au-dessus de mes forces."

Elle conta comment elle avait ete stoique--pendant six semaines!--en reprenant le collier de misere. Elle avait encore une fois ruine ses mains a laver ses nippes et celles de sa fille. C'etait le travail de Penelope. Elle ne pouvait plus s'accoutumer a la vertu, peignant des éventails devant le pot-au-feu. Son mari, un saint a encadrer, avait beau lui promettre a vingt ans de la une chaumine en Normandie avec une vache, des cochons et des poules, ces joies-la etaient trop lointaines: elle aimait mieux un hotel a Paris, la coquine!

--Voyez-vous, lui dis-je, vous feriez mieux de continuer a peindre des éventails que de jouer de l'éventail.

--Pour se donner raison, elle me dit:

--Je ferai une dot a ma fille.

A quoi je repondis:

--Et votre mari, lui ferez-vous une dot?

[Illustration: 074.png]

TROIS PAGES DE LA VIE DE VALLIA

[Illustration: 077.png]

V

TROIS PAGES DE LA VIE DE VALLIA

I

Qu'est devenue Mme la comtesse de la Chatre, qui, dans son joli nid des Champs-Elysees, appelait tous les oiseaux chanteurs de son temps? On n'a jamais ete plus charmante ni plus hospitaliere. La Gueronniere tronait melancoliquement sur la branche; aussi disait-on: "Ah! le bon billet de la Chatre a La Gueronniere!" Ces oiseaux bleus s'enivraient de

platonisme et roucoulaient les dernières phrases de l'amour aérien sur les airs connus de Lamartine. Ce que c'est qu'une bonne école. Aujourd'hui, l'école est fermée; on ne roucoule plus, on s'engueule à belles dents et l'on casse la branche aux chansons. M. Thiers n'a-t-il pas été le chef des naturalistes quand il disait d'une femme ou à une femme: "Belle chair. Je voudrais y mordre?"

La comtesse de la Chatre est sans doute allée ou vont les roses d'antan. Le coup de foudre de 1870 l'a emportée dans l'oubli. Ses salons ne se sont pas rouverts, ce qui est bien dommage, car on n'y rencontrait que des gens d'esprit et des charmeuses.

Et puis, c'était le dernier salon où l'on jouait de la harpe, ce qui faisait la joie d'Henry de Pène, de Saint-Victor, de Guy de Charnace, d'Émile de Girardin et d'Henri Delaage, ce familier de la maison, qui avait prédit toutes les catastrophes du second empire--et la chute de Vallia.

Un soir, après-dîner, Mme de la Chatre nous avait promis une joueuse de harpe incomparable.

Quand cette merveille apparut, ce fut comme une vision, tant elle était blanche, mince, svelte, diaphane. Avec cela, la grâce brisée des stances romantiques. Elle semblait descendre d'une des fresques d'Ange de Fiesole.

Il me parut impossible que ces doigts légers eussent raison de la harpe dorée qu'on apporta devant elle; mais, dès qu'elle se mit à l'œuvre, tout le monde fut émerveillé de sa force comme de son jeu. La victoire est toujours aux femmes minces. Toutefois, après la première mélodie, la jeune fille abandonna la harpe pour tomber, toute pâle, sur le fauteuil le plus proche. On courut à elle, comme pour la secourir. "Ce n'est rien," dit-elle. Mais ses deux jolis seins, enfermés dans son corsage à la Pompadour, semblaient battre des ailes comme des colombes dans une cage trop petite.

Mme de la Chatre la souleva et me pria de la conduire avec elle dans sa chambre, dont les fenêtres étaient ouvertes. Je l'emportai dans mes bras. La joueuse de harpe se pencha sur la balustrade d'une des fenêtres pour respirer l'air vif.

Il y a trop de monde, me dit-elle. Comme je demeure à deux pas d'ici, je suis venue bien vite, bien vite, j'ai monté l'escalier en toute hâte. À peine entrée, on m'a traînée sans pitié devant la harpe; vous comprenez pourquoi je me suis presque évanouie.

Les maîtresses de maison sont cruelles, comme les directeurs de théâtre; elles sacrifient tout à leur monde. Elles brûleraient la maison pour donner un feu d'artifice.

La joueuse de harpe, qui était revenue à elle, me demanda si l'on pouvait, sans rentrer dans les salons, passer par l'antichambre pour partir.

--Où, mais vous allez faire un vrai chagrin à tous ceux qui vous ont entendue, s'ils ne vous revoient pas.

--Qu'est-ce que ça me fait?

--Et à moi donc?

--Je ne sais pas pourquoi je suis venue ici, puisque je ne connais même pas la maîtresse de la maison. On m'a dit que c'était pour me donner de la célébrité, parce qu'il n'y a ici que des gens célèbres. Mais je la connais cette monnaie-là! Tout cet hiver j'ai joué dans de pareilles

maisons; je n'en suis pas plus connue ni plus riche.

--Ce n'est donc pas pour vous amuser que vous jouez de la harpe?

--Pas le moins du monde. Je joue de la harpe et du violon comme d'autres font de la peinture sur porcelaine ou trepignent sur une machine à coudre.

--Comment, avec une figure de duchesse et une desinvolture de marquise, vous n'avez pas cent mille livres de rente?

--Cent mille livres de rente! Si vous voulez m'envoyer un de ces beaux messieurs ou une de ces belles dames pour payer mes dettes, vous me ferez bien plaisir. Mais, de grace, conduisez-moi dans l'antichambre.

La comtesse de la Chatre, qui était retournée donner des nouvelles de la harpiste, reparut alors.

--Mademoiselle, vous avez fait tant de plaisir que vos admirateurs sont tout oreilles.

--Madame la comtesse, je suis à bout de forces; je reviendrai à votre prochaine fête, mais donnez-moi la liberté.

Sur ces mots, la harpiste prit mon bras et m'entraîna vers une petite porte entr'ouverte. La comtesse comprit qu'elle ne devait pas insister.

--Eh bien! me dit-elle en serrant la main de la jeune fille, conduisez-la chez elle; c'est à deux pas d'ici.

Me voilà jetant une pelisse sur la harpiste, ouvrant la porte, descendant l'escalier et la conduisant chez elle.

--Êtes-vous attendue? lui demandai-je en arrivant à sa porte.

--Attendue? Je suis seule au monde, comme dans la chanson.

--Seule au monde! Si vous retombez en syncope, qui donc vous fera respirer des sels?

Elle me regarda avec un sourire railleur.

--Oui, oui, je vous vois venir, vous voudriez bien que je retombe en syncope, tête-à-tête avec vous.

--Ma foi, non. La preuve, c'est que, si vous voulez, nous irons comme deux amis souper ensemble? Mais vous avez l'air de vivre de l'air du temps.

--Vous figurez-vous que, jouant de la harpe avec des cachets de célébrité, je puisse souper tous les jours au Café Anglais?

--Si vous vouliez!

--Oui, mais je ne veux pas.

--Les femmes ont tort de s'imaginer qu'elles ne rencontreront jamais parmi les hommes un bon diable qui ne demandera pas la monnaie de sa pièce.

La harpiste me regarda à brûle-regard.

--Eh bien! moi, je n'ai jamais rencontré ce diable-là. Chaque fois qu'un homme m'a dit un mot, depuis l'âge de quinze ans, c'était un mot d'amour. Aussi j'ai pris en horreur les hommes et l'amour.

Et, tournant le dos a sa porte, Mlle Vallia reprit:

--Allons souper, car je n'ai pas dine, ce qui m'arrive trop souvent.

Je la mis en voiture et je la conduisis au Cafe Anglais, me promettant un vif plaisir a la voir souper pour tout de bon. La pauvre musicienne mourait de faim, car elle mangeait chez elle beaucoup plus de doubles croches que de perdreaux truffes.

Je passe toute une histoire de famille que j'abandonne aux romanciers en chambre: Un pere libertin qui mange la fortune de sa femme, laquelle meurt a la peine avec quatre enfants sur les bras. Vallia avait alors seize ans, avec une annee de Conservatoire et la protection du maestro Auber, qui protegeait beaucoup trop de musiciennes. Son frere, sous-lieutenant d'artillerie, ne pouvait la secourir. Elle avait vecu avec une de ses soeurs, qui vivait a la diable, cachant la courtisane sur la fille du monde. Quand Vallia vit trop d'amoureux chez sa soeur, elle eut peur de l'abime et prit pied dans un petit rez-de-chaussee des Champs-Elysees, ou elle esperait vivre honnetement en donnant des lecons de solfège, de violon et de harpe. En effet, elle avait vecu, mais a la condition de mourir de faim.

Au Cafe Anglais, comme je n'avais aucune arriere-pensee de faire le beau, je ne demandai pas un cabinet particulier. J'entrai dans le salon, avec le seul dessein de faire bien souper Vallia.

On nous apporta un perdreau truffe et une bouteille de vin de la Tour-Blanche. Le garcon proposait de decouper l'oiseau, mais Vallia lui dit:

--Halte-la! je vous connais; vous allez garder pour vous la carcasse, c'est-a-dire ce qu'il y a de meilleur.

Et de sa main delicate, mais ferme, elle decoupa lestement le perdreau. Sa figure s'etait illuminee comme celle d'un gourmand.

Nous en etions a la premiere bouchee, quand une femme qui tentait de souper au voisinage survint et me dit a mi voix:

--En bonne fortune?

--Jamais de la vie, lui repondis-je tout haut. Si j'etais en bonne fortune, je ne serais pas ici; le bonheur se cache.

La survenante etait une musicienne de mauvaise vie, surnommee Double-Croche. Pourquoi Double-Croche? Quand je vous aurai dit qu'elle avait passe par le Conservatoire, je ne vous aurai encore rien dit....

Je n'aime pas les periphrases. Double-Croche, parce qu'elle trainait toujours un homme et une femme. Pour quoi faire?

C'est qu'elle avait pour la musique une passion desordonnee, jouant du violon avec celui-ci et du piano a quatre mains avec celle-la. Elle ne savait pas ce qu'elle aimait le plus; aussi elle devisageait Vallia d'un regard etrange.

Tout a coup elle s'ecria:

--Vallia! Je ne te reconnais pas; et toi, me reconnais-tu?

Vallia, qui l'avait a peine regardee, leva les yeux et murmura:

--Heloise!

Toutes les deux avaient ete de la meme classe au Conservatoire.

--Tu joues toujours la harpe?

--Oui. Et toi, tu joues toujours du violon?

--Oh! mais j'ai renvoye ces jours-ci mon violon a Stradivarius, car je n'ai pas le temps d'en jouer.

--De quoi joues-tu?

--Je joue de mon reste.

On n'est pas plus eloquente.

Il n'y avait a Paris qu'une femme plus pale que Vallia: c'etait Heloise; mais Vallia avait la paleur chaste de celles qui pleurent, tandis que Double-Croche avait la paleur diabolique de celles qui s'amusent.

--Voulez-vous que je soupe avec vous?

--Pas du tout, repondis-je, croyant etre agreable a Vallia.

Mais la harpiste dit d'un air engageant

--Pourquoi pas?

Et elle demanda un second perdreau.

Jusque-la Double-Croche n'avait rien demande, sous pretexte qu'elle attendait quelqu'un, ce quelqu'un que le dieu Hasard envoie aux femmes qui attendent.

Il ne me fallut pas longtemps pour m'apercevoir qu'entre les deux eleves du Conservatoire il y avait d'etranges affinites. Double-Croche magnetisait Vallia par la douceur penetrante de ses yeux comme par les caresses de sa voix.

--Ah! tu verras, lui dit-elle, quels jolis duos nous jouerons!

Il faut tout etudier quand on passe en philosophe dans la vie parisienne.

Double-Croche dit ensuite a Vallia qu'elle l'avait toujours bien aimee; puisqu'elle la retrouvait, elle ne serait pas si bete que de la reperdre. Et Vallia, qui n'avait pas d'amie, tomba dans l'abime avec abandon.

Je n'etais plus la qu'un confident de comedie; je tentai de ramener la harpiste aux joies serieuses de la harpe, tout en conseillant a Double-Croche de retourner dans les tenebres; mais le coup etait porte; le mal est plus fort que le bien.

--Adieu, dis-je a Vallia. Vous ne voulez pas que je vous reconduise?

--Non! non! se hata de repondre Double-Croche; je la reconduirai--et nous ferons de la musique!

A la porte du Cafe Anglais, je rencontrais l'apocalyptique Henri Delaage, qui revenait a pied de la petite fete de la comtesse de la Chatre.

--Qu'est-ce que c'est que Vallia? lui demandai-je.

--Une melodie.

--Et Mlle Double-Croche?

--Une marche funebre.

--Eh bien! entrez la, et separez-les pour le bonheur de Vallia.

--Non, ce qui est ecrit est ecrit!

II

Quelques jours apres, un de mes amis--un dilettante,--qui avait rencontre Vallia et Double-Croche chez une femme du monde, m'ecrivait ces lignes,--ou je n'ai rien compris:

"Ces trois symphonies n'ont jamais ete plus adorables que ce soir-la; elles chantaient tous les trios qui eussent ravi Auber et Rossini, ces libertins en SOL, LA, SI.

"Oh! la musique! quelle force sur les ames! Leurs yeux flambaient, leurs bouches ardentes et inapaisees couraient du sourire a l'eclat de rire; l'eclat de rire se mouillait de larmes; et puis elles tombaient brisees avec un voluptueux abandon.

"Elles passaient de la marche triomphale aux melodies plus intimes, et plus caressantes; on quittait les feux d'artifice de Liszt pour les douceurs de Schubert; puis tout a coup ces trois musiciennes partaient pour l'horizon radieux a la decouverte des mondes nouveaux. J'etais sous le charme de leurs inspirations. Je vois avec plaisir que les femmes du monde--et du beau monde--deviennent de grandes musiciennes."

III

Un an apres, la comtesse de la Chatre, me rencontrant un matin au coin de la rue Balzac, me dit en me tendant la main:

--Vous ne savez pas ou je vais?

--Vous n'allez pas au sermon?

--Mieux que cela; je vais voir une mourante.

--Qui donc?

--Vous rappelez-vous cette jolie joueuse de harpe que vous avez vue chez moi l'autre hiver?

--Mlle Vallia? Elle se meurt!

Je ressentis un coup au coeur, car j'avais garde comme une douce image le souvenir de la jeune musicienne.

--Oui, mon ami, Mlle Vallia va mourir a vingt ans et jolie comme un ange.

--Et de quoi meurt-elle?

--D'une maladie de coeur. Je lui ai envoye mon medecin, qui me conseille d'aller la voir si je veux la revoir. Voulez-vous venir avec moi?

La comtesse prit mon bras; il n'y avait qu'un pas a faire, car Vallia restait toujours a son petit rez-de-chaussee, presque en face, dans la maison qui porte le numero 121 ou 123 de l'avenue des Champs-Elysees. La clef etait sur la porte; la comtesse ne fit pas de facons pour ouvrir

sans sonner.

Je la suivis; nous assistames au spectacle le plus touchant.

Vallia, toute blanche, agenouillee sur son lit, recevait l'extreme onction, avec la ferveur d'une fille de Dieu.

Aussi ne nous regarda-t-elle pas quand nous entrames.

La comtesse s'agenouilla et pria, je m'effacai discrettement contre le rideau d'une des fenestres.

Naturellement, Henri Delaage etait la. Il me dit par un regard:

--C'etait fatal.

Quand le pretre eut console par l'esperance celle qui avait la foi, la comtesse prit Vallia dans ses bras et l'embrassa doucement sur le front.

--C'est bien, dit-elle, de vouloir revivre en Dieu.

--Ah! je suis bien heureuse, murmura Vallia. Je sens que je suis sauvee.

La comtesse, se meprenant sur ces paroles, lui dit:

--On ne meurt pas a vingt ans.

--Vous ne comprenez pas, dit Vallia, je suis sauvee, parce que je meurs, parce que Dieu me pardonne mes peches et que je ne pecherai plus.

#### IV

Il y avait la une femme qui pleurait et qui eclata en sanglots: c'etait la soeur de Vallia, celle-la qui vivait du peche et qui ne voulait pas vivre du repentir.

On sonna.

--N'ouvrez pas! dit Vallia.

Parlait-elle par pressentiment, ou bien ne songeait-elle qu'a respirer plus longtemps dans la meme atmosphere de prieres et d'encens?

Sa soeur, qui etaitallee ouvrir, fit quelque bruit a la porte pour empecher une nouvelle venue de depasser l'antichambre. Elle reparut en disant a Vallia:

--C'est Heloise.

--Jamais! jamais! dit Vallia.

Une lueur etrange passa sur son visage; la lumiere du mal, brulant la lumiere du bien, faillit rejeter l'orage en cette jeune fille transfiguree.

Alors seulement elle m'apercut. Elle me fit signe, et j'allai lui prendre la main.

--Ah! vous aviez raison, me dit-elle, de vouloir m'arracher a cette fille, car elle m'a tuee.

Vallia laissa tomber sa main et ferma les yeux. On eut dit qu'elle venait de mourir. Sa soeur lui mit un flacon sur les levres.



Mme de la Chatre me ramena a la fenetre.

--J'ai peur de voir une morte, dit-elle toute pale.

J'avais souleve le rideau. Je vis alors Double-Croche qui s'en allait toute fretillante vers son coupe, precedee de son groom,--un objet d'art.--Ses deux chevaux, de magnifiques chevaux anglais, piaffaient de jeunesse et d'impatience.

--Comment! me dit la comtesse, cette coquine de musicienne a des chevaux?

--Oui! et on dit que ses chevaux lui viennent d'une femme du monde. Voyez-vous, ma chere comtesse, on ne saura jamais si Sapho est jetea du haut du rocher de Leucade pour Phaon ou pour Erinne.

V

Cette blanche Vallia qui charmait tout le monde par les deux bleuets de ses yeux, cette ame d'elite qui rayonnait sur ce corps ideal, elle mourut comme une sainte, heureuse d'avoir retrouve Dieu, heureuse aussi de savoir que la comtesse de la Chatre irait a son enterrement et payerait ses funerailles. L'argent de sa soeur la revoltait.

La jeune morte avait quitte cette soeur tombee, qu'elle jugeait indigne, pour vivre dans les regions bleues des creatures bien douees; mais la colombe est-elle jamais a l'abri de l'epervier! Cette horrible Double-Croche avait tournoye autour d'elle, l'enveloppant dans les passions qui donnent la mort.

VI

--Ce n'est pas l'homme qui perd la femme, c'est la femme disait Mlle Sainte-Heloise aux dernieres courses de Deauville.

--A propos, Double-Croche, qu'as tu fait de Vallia lui demanda son amant?

--Je ne me souviens plus.

--Celle qui pincait si bien de la harpe?

La drolesse repondit par ces mots horribles pour epater ses amies Minette et Mina:

--J'en ai fait une horizontale pour l'eternite!

[Illustration: 096.png]

LE VIOLON VOILE

[Illustration: 099.png]

VI

LE VIOLON VOILE

I

Pourquoi s'appelait-elle Paquerette? Parce qu'elle s'appelait Marguerite. Marguerite au theatre, Paquerette dans les coulisses. Marguerite etait le seul nom du calendrier comme le seul nom de famille qu'on lui eut donne a son bapteme. Elle n'avait pas d'etat civil, nee d'un pere et d'une mere qui s'etaient derobes apres lui avoir donne une nourrice. Brune comme les abimes, yeux doux et mordants, nez impertinent, trente-deux dents aigues dans un ecrin de pourpre toujours entr'ouvert; trois fossettes, une au menton, deux sur les joues, "sans compter toutes les autres", disait-elle; cheveux en manteau de roi; bras et jambes en fuseaux; mais pourtour et avant-scenes: voila Paquerette, avec des seductions sans nombre, un eclat de rire a faire lever le soleil, de l'esprit a la diable, des heures de sentimentalisme apres des heures de raillerie, la larme pres des cils, le coeur dans la main.

C'est en vain que j'essaye de peindre Paquerette; il fallait la voir a l'oeuvre, sur la scene, dans la coulisse, chez elle ou ailleurs, pour la comprendre un peu, cette etrange et cette capiteuse.

Elle vint me voir un jour, quand elle jouait la comedie au theatre Beaumarchais. Je ne la connaissais ni des levres ni des dents, pour parler comme elle. Elle voulait une lettre de recommandation pour jouer la comedie au Theatre-Francais, sous pretexte qu'elle etait aussi maigre que Rachel et Sarah. Je lui dis "Va donc, petite Cigale! ne joue pas ainsi a l'Iphigenie, ne te fais pas sacrifier sur cet autel antique, cours les theatres d'occasion, tu y trouveras des aventures et tu y deviendras peut-etre une Granier ou une Judic.

Elle s'etait mise au piano pour jouer une valse de Metra, sur laquelle elle avait ajuste des paroles de toquee, mais tres valsantes.

Le hasard, qui fait bien les choses, avait amene ce matin-la chez moi un tout jeune musicien avec qui je jouais du violon en duo, pour me rappeler mes vingt ans. Il se nommait Wilfrid Bouquet; il avait passe quelques mois par le Conservatoire, tombant de l'orchestre du theatre dans l'orchestre du cafe-concert; il jouait a merveille Glueck et Gounod dans ses entr'actes, il aimait tour a tour Herold et Massenet, ne trouvant pas que l'un fut trop demode et l'autre trop a la mode.

Voyant Paquerette en ses ondulations forcenees sur le piano, il courut décrocher mon violon pour accompagner cette folle qui s'enivrait de musique comme de vin de Champagne. Elle trouva cela bien naturel et le remercia par quelques-unes de ces oeillades terribles qui inquietaient les coeurs.

Quand elle fut au bout de sa fantaisie, elle demanda a Bouquet s'il etait musicien:

--Comme tout le monde. Mieux que tout le monde!

Un peu plus, ils allaient passer la matinee a ce jeu, mais j'y mis bon ordre.

--Mes enfants, allons-nous-en chacun a notre gagne-pain.

Paquerette vint a moi et me dit tout bas:

--Il est bien gentil, votre ami.

--N'est-ce pas? N'allez pas mettre la main sur lui, car il serait perdu. C'est une ame tendre et candide; vous ne feriez qu'une bouchee de son coeur, petite malheureuse que vous etes.

--Allons donc! je suis un agneau. Si je n'avais une vertu a tout casser, je me laisserais egorger tous les soirs pendant et apres la

representation.

--C'est egal, je ne veux pas vous le confier. Elle se retourna vers Bouquet.

--Monsieur, lui dit-elle, puisqu'on nous met a la porte, voulez-vous m'offrir votre bras?

Je voulais les separer, mais il etait trop tard, ils se seraient retrouves au coin de la rue.

Le ciel menacait d'une averse.

--Comme ca se trouve, dit-elle; le petit violon a un parapluie.

--Oh! dit-il en souriant, j'ai encore de quoi vous offrir un fiacre.

Parapluie ou fiacre, ce fut leur premier voyage de fiancailles. Que Dieu les conduise! dis-je en allumant une cigarette.

II

Quelques jours apres cette rencontre inattendue, j'allai au theatre Beaumarchais, ou l'on representait un drame a fracas d'un autre de mes amis.

Je ne fus pas trop surpris de reconnaitre Bouquet sous l'habit d'un seigneur de la cour de Charles VII, amoureux de Paquerette, qui jouait le role d'Agnes Sorel.

--Comment, vous voila comedien?

--Il le fallait bien. Agnes Sorel a toujours besoin de mon parapluie, et il pleut tous les jours.

Le bonheur rayonnait sur son front comme sur celui de Paquerette, qui s'approcha de nous.

--A la bonne heure, dis-je; j'aime a croire que vous avez fait publier vos bans?

Les amoureux prirent un air de gravite.

--Nous n'y pensions pas d'abord, dit Bouquet, mais nous nous aimons tant, que nous sommes decides a nous marier.

--Apres les noces?

--Vous etes trop curieux, dit Paquerette; mais vous saurez que je suis arrivee a lui digne de porter la couronne d'oranger.

--C'est incroyable, mais je vous crois.

On allait entrer en scene.

--Mon ami, dis-je a Bouquet, tout cela est fort beau; mais puisque vous etes si heureux, ne vous mariez pas.

--Oh! je l'aime tant, que je veux lui sacrifier ma vie!

--Pendant six mois, c'est bien; mais apres? Rappelez-vous les mariages de theatre.

--Oh! vous ne connaissez pas Paquerette!

--Oui, c'est un ange; mais les anges ne se marient pas, meme dans le ciel.

Je ne sais pas pourquoi on donne encore des conseils: le lendemain, les fiances vinrent chez moi pour m'annoncer le jour de leur mariage et me prier d'etre un de leurs temoins.

--Jamais! m'ecriai-je; je ne veux pas etre temoin de ces choses-la; d'ailleurs, je porte malheur; j'ai ete temoin de Roger de Beauvoir, d'Hector de Callias et d'Olivier Metra. Vous savez l'histoire de ces hymenees.

--Eh bien! si vous ne voulez pas etre un de nos temoins, vous serez au moins un de nos convives?

Je ne pouvais pas refuser; j'allai meme a la messe pour voir cette mariee de theatre, qui me parut un peu trop noire meme sous son voile blanc; le soir, au diner, elle fut charmante, gentille a croquer pour son mari, pleine de charme et d'agrement avec tout le monde.

--Apres-tout, me dis-je, en les quittant, il n'est pas impossible qu'ils ne soient heureux.

Cependant j'avais beau chercher dans mes souvenirs l'histoire des mariages de theatre, je ne pouvais rebatir la chaumiere de Philemon et Baucis.

### III

Trois ou quatre mois apres, a la mi-juillet, j'allais au Havre prendre les bains de mer. Apres la mer, la vraie distraction, c'est encore le theatre. J'aime les cabotins de province; il y a toujours parmi eux des originalites, des talents en germe, des figures imprevuees. A la table d'hote de Frascati, on parla d'une representation extraordinaire ou devait debuter Mme Marguerite Bouquet, "des theatres de Paris".

--Il parait qu'elle est fort jolie, dit l'un.

--Oui, dit l'autre; mais il ne faut pas s'y risquer, car son mari est chef d'orchestre et il a toujours son archet suspendu sur les amoureux de sa femme. On dit d'ailleurs que c'est une vertu.

--Voila qui est invraisemblable, dit celui-ci.

--Pourquoi pas, dit celui-la, le theatre etant l'ecole des moeurs.

Je ne me fis pas prier pour aller le soir a la representation extraordinaire. On donnait deux actes des Contes de la Reine de Navarre. Marguerite joua le role de Madeleine Brohan avec beaucoup de grace et de brio; mais, par malheur, elle etait condamnee a chanter ensuite je ne sais plus quel role, dans une operette,--et elle avait perdu sa voix dans la prose de M. Scribe;--aussi l'on n'entendit que des notes depareillees. Heureusement que son mari etait chef d'orchestre; elle lui cria sans cesse:

--Fais donc chanter les violons pour couvrir ma voix.

Le pauvre chef d'orchestre se demenait comme un diable dans un benitier. Tout a coup, Paquerette m'apercut; c'etait vers la fin, elle me fit signe d'aller dans sa loge. J'y allai de bien bon coeur; je lui fis mes compliments d'etre une si belle reine de Navarre.

--Oui, dit-elle, je crois que je suis Basque, et je comprends bien

Marguerite; mais je suis furieuse d'etre obligee de chanter avec une voix brisee.

--Qu'est-ce que cela fait? Bouquet y a pourvu.

Le mari survint, tout joyeux, portant un dernier bouquet jete a sa femme, sans lui dire que celui-la il l'avait achete.

--Voyez-vous, me dit-il, cette femme est insatiable de bouquets.

--C'est a cause de ton nom, monsieur mon mari; mais tu es encore mon plus beau bouquet.

Il me fallut souper avec eux au cabaret; je constatai avec plaisir que c'etaient toujours des amoureux. A chaque instant, Paquerette allait s'asseoir sur les genoux de Wilfrid en disant: "Mon petit violon! mon petit coeur! mon petit amour!" Elle n'etait pas plus grande que lui, mais a son bras elle avait l'air d'une amazone, par sa desinvolture altiere.

Nous nous promimes de nous revoir. Un jour que, tout en cherchant des curiosites, je passai dans leur rue, je frappai a leur porte. La reine de Navarre fut quelque peu confuse: elle etait en train, tout en repassant son role, de repasser sa chemise, de recoudre des perles a sa robe et a sa couronne de reine. Aux quatre chaises etaient suspendus des gants qu'elle venait de passer a l'esprit-de-vin, et une colerette qu'elle avaitensee au bleu. Elle etait tout a la fois sa couturiere, sa blanchisseuse et sa femme de chambre.

Qui donc faisait la cuisine dans cet interieur du Roman comique? Bouquet. Je le surpris veillant au pot-au-feu, qui melait son fumet savoureux aux parfums de l'esprit-de-vin et du savon de Marseille. Ce n'est pas tout. Bouquet n'etait pas seulement cuisinier, il etait aussi couturiere, car il recousait une robe de ville coupee dans une robe de theatre, pour que sa femme put aller sur la plage avec lui, ce qui ne l'empechait pas de jouer ca et la un air de violon.

--Voila qui est parfait, dis-je, si vous n'etes pas heureux la-dedans, vous etes difficiles a vivre.

--Que voulez-vous, murmura Paquerette, au theatre, quand on aime son mari et qu'on ne veut pas sauter le pas, il faut vivre de peu.

--Ma belle enfant, ce peu c'est tout.

--Voyez-vous que vous pouviez bien etre un de nos temoins!

--Je suis mieux que cela, je suis votre admirateur!

C'etait l'heure du diner; un peu plus, on me forcait a me mettre a table pour ce repas homerique. Je me derobai, non sans peine, accompagne de Bouquet, qui allait chez le mastroquet acheter un litre de petit bleu a seize. Ce ne fut pas sans peine que je le decidai a accepter pour sa femme un panier de vin fait avec du raisin.

Ah! comme il etait content de penser que les belles levres amoureuses de Paquerette trempaient dans le beau rouge du Chateau-Laffitte!

Il etait si heureux d'etre heureux!

IV

Le soir, Paquerette, ne jouant pas, fit un tour dans les salons de Frascati.

--Comment, lui dis-je, sans votre Bouquet?

--Oui, me repondit-elle en mettant la main sur le coeur, il me manque quelque chose la.

J'avais au bras un de mes amis qui prenait la mauvaise habitude de braconner sur le mariage. Il offrit a Paquerette de valser avec lui. Elle refusa net, en lui disant qu'elle ne valsait qu'avec son mari; mais elle n'en joua pas moins de l'eventail, enchantee qu'on la trouvat jolie femme et bonne comedienne. Mon ami voulut remplir le role du serpent, malgre mes railleries. Il avait rencontre Paquerette courant le soir, a pied, les vilaines rues du Havre par un temps de chien; il s'etonnait qu'elle n'eut pas un coupe a deux chevaux pour la conduire au theatre et pour la ramener chez elle.

--Deux chevaux! s'ecria-t-elle, j'y ai pense; je n'ai pas seulement de quoi m'acheter des robes. Voyez plutot, je porte une robe de theatre refaite pour la ville.

--Et encore, dis-je, son mari, qui est bien gentil, y a mis la main.

Le braconnier s'indigna. Quelques jeunes gens survinrent; ce fut un quatuor de madrigaux. C'etait a qui offrirait les deux chevaux a Paquerette. Mais elle repondit:

--J'aime bien mieux aller a pied.

Pourtant je fus inquiet quand je la vis questionner ces gens-la sur le style des equipages, sur les races des chevaux.

Heureusement, son mari apparut; il lui avait promis de venir la prendre apres avoir ete faire sa partie dans un concert.

--Vous arrivez a propos, lui dis-je; on allait enlever votre femme dans un coupe a deux chevaux.

--Je n'ai pas peur, dit-il en regardant Paquerette avec la confiance d'un amour sans nuage.

Il croyait qu'il ferait encore des reprises aux robes de sa femme, mais il etait convaincu que ces messieurs n'y feraient pas d'accrocs.

A un an de la, j'etais seul; on m'annonca M. Wilfrid Bouquet; je croyais voir entrer la femme la premiere, mais il etait seul, tout seul. Il vint a moi, triste et pale, tout en noir, comme s'il portait le deuil de Paquerette.

Je n'eus pas le temps de l'interroger; il se jeta dans mes bras et eclata en sanglots.

--Ah! si vous saviez! tout est fini.

--Elle est morte!

--Oui, morte pour moi!

Je compris.

--Quoi, cette gentille Paquerette qui vous aimait tant?

--Oui, elle m'a trahi pour un amoureux qui jouait les Berton, un cancre de theatre, un cabotin de province.

Ce coup m'avait frappe, mais je voulus donner du coeur a l'ame de ce

pauvre garçon.

--Eh bien! il n'y faut plus penser.

--N'y plus penser! mais c'est ma vie, je meurs de ne plus la voir.

--Voyons, soyez un homme. Quand on est un brave coeur comme vous, quand on a un talent comme le votre, quand on a vingt-quatre ans, il faut avoir le courage de braver un amour malheureux. Si je jouais du violon comme vous, je voudrais enchaîner toutes les femmes.

--Ah! mon violon, dit Bouquet en baissant la tête, je lui ai mis pour longtemps un voile noir.

--Allons, allons, dans tout artiste il y a l'homme de coeur et l'homme de talent; il faut que l'homme de talent sauve l'homme de coeur.

Mon violon n'était pas loin; j'allai le chercher et je le lui mis dans les mains.

Il soupira et faillit le laisser tomber; mais tout à coup, comme si Bouquet avait été pris par le démon de la musique, il joua le grand air d'\_Orphée\_: "J'ai perdu mon Eurydice." Ce fut sublime; j'étais tout ému. Ses lamentations m'arrachèrent une larme.

Je le regardai avec un sentiment douloureux pour l'homme et un sentiment d'admiration pour l'artiste. Je croyais voir Orphée lui-même mis en lambeaux par les bacchantes, tant je voyais ce pauvre cœur déchiré par les furies de la jalousie.

Je lui serrai la main.

--Ah! mon ami; comme vous aimiez cette femme!

Bouquet sembla un peu desenfievre.

--J'aurai du coeur, me dit-il d'un air décidé; je cours de ce pas demander ma séparation de corps.

--Mon pauvre enfant, vous avez fait une bêtise en vous mariant; vous allez faire une autre bêtise en vous demariant. A quoi cela vous servira-t-il?

--A quoi cela me servira? A tout briser entre elle et moi.

--Puisque tout est brisé.

--Oui, mais j'ai toujours peur, un jour de lâcheté, de courir à elle et de la rapatrier dans mes bras.

--Oui, sa vraie patrie, c'était vous; mais il est trop tard.

Je ne pus convaincre Bouquet; il voulait que la séparation de corps apprit à tout le monde qu'il ne courait plus après Paquerette.

En effet, on ne fut pas longtemps sans que la \_Gazette des Tribunaux\_, à propos de cette séparation, révélât, d'après les journaux du Havre, comment la comédienne Marguerite avait planté la son mari qui l'adorait, pour un chenapan qui la battait; car, le jour du flagrant délit, le talon rouge de province lui avait arraché une poignée de ses beaux cheveux.

Pour le pauvre mari, la vengeance avait commencé le jour de la trahison.

## V

Paquerette n'était pas venue me voir; je lui en savais gre. Cet hiver, comme je conduisais à l'Eden une princesse étrangère plus ou moins accréditée, une curieuse ardente à toutes les curiosités, Paquerette nous croisa dans le promenoir; je ne la saluai point, mais elle se retourna et me dit: "Plus que ça de princesse!"

--Qu'est-ce que cette demoiselle? me demanda la dame que j'avais au bras.

--Un monstre.

--Parlez-lui donc, cela m'amusera.

--Tout justement, Paquerette semblait attendre un mot de moi.

--Paquerette, je disais à la princesse que vous êtes un monstre.

--Je le sais bien.

--Comment avez-vous pu trahir un si galant homme?

Paquerette ne fut pas touchée du tout; elle se mit à rire et me répondit:

--Autre temps, autre chanson. Ça m'ennuyait de chanter toujours la même chose. Et lui donc, quelle symphonie sempiternelle! Voyez-vous, il y avait là-dedans trop de pot-au-feu.

--C'est cela, petite misérable; il vous a fallu de la soupe à la bisque; mais je suis sûr qu'au fond vous regrettez votre violon.

--Pas pour deux sous! D'ailleurs, il m'embête toujours; plus nous sommes séparés, plus il court après moi.

--Encore!

--Tenez, je viens de le voir à deux pas, qui se cache derrière un pilier.

La-dessus, Paquerette s'envola. La princesse comprit tout de suite le chagrin du mari.

--Parlez-lui donc, me dit-elle.

Nous nous avançâmes vers lui. Il était pâle comme la mort, son œil cave jetait des éclairs, l'orage grondait dans son cœur.

--Que faites-vous ici? lui dis-je, comme pour lui reprocher sa lâcheté.

Il me répondit tout bas, pour n'être pas entendu de la princesse: "Je me torture."

Et il m'échappa, comme un homme qui se cache de tout le monde.

## VI

Je prenais une glace au Café Napolitain, en compagnie d'Alberic Second et d'Aurelien Scholl, qui éclataient en saillies. Mais, tout d'un coup, ils firent silence. Paquerette était venue s'asseoir à côté de nous. "Une comédienne de province!" leur dis-je, sans vouloir lui parler.

Mais elle ne fit pas de cérémonies pour nous demander de la faire entrer



au Vaudeville, en m'affirmant qu'elle jouait comme un ange tous les grands roles du theatre.

--Vous faire entrer au Vaudeville, lui dis-je; mais, si j'avais aujourd'hui quelque credit, je ferais retablir pour vous le Fort l'Eveque.

Mes deux amis me trouverent brutal envers une si jolie fille. Mais, tout a propos, le malheureux Bouquet passait sur le boulevard, car Paquerette attirait toujours cette ame en peine.

La voyant si pres de moi, il vint droit a elle. Il croyait que je le protegerais aupres de cette femme qui etait toujours sa vie, de loin comme de pres. "Paquerette!" dit-il en palissant.

Il ne put dire un mot de plus et tomba assis sur une chaise.

Je lui serrai la main pour le reconforter; mais, au meme instant, Paquerette lui dit d'un air degage, avec la voix la plus glaciale:

--Monsieur, je ne vous connais pas!

A peu pres comme elle eut dit a un pauvre: "Passez votre chemin!"

Bouquet passa son chemin. Il leva la tete avec quelque dignite, il me dit adieu et disparut.

"Monsieur, je ne vous connais pas," etait le mot de la mort pour son coeur.

Il demeurait alors rue Mazarine; il voulut retourner chez lui pour ecrire a sa mere qui l'attendait a Nevers. Il n'ecrivit pas a sa mere!

En passant sur le pont des Saints-Peres, il se promena quelques minutes, en proie a tous les desespoirs. Il regardait le ciel, puis la Seine, puis les femmes qui passaient, comme s'il devait revoir la figure de Paquerette.

Tout a coup, il se pencha un peu plus et finit par tomber dans ce tombeau mouvant.

Il en etait a ses dernieres ressources. Sa mere ne recueillit que son violon, couvert d'un voile noir!

Paquerette porta le deuil en rose.

[Illustration: 120.png]

L'HOSPITALITE ECOSSAISE

[Illustration: 123.png]

VII

L'HOSPITALITE ECOSSAISE

I

Le colonel Dieu entra dans le compartiment 341 comme un chien dans un jeu de quilles. Un chien qui traverse un jeu de quilles ne met en fureur

que des joueurs en gaiete, tandis que le colonel mit en fureur un mari outrage. Une jeune femme venait de donner un soufflet a sir James Edwards. Il parait que c'etait son mari; il le croyait, mais elle ne le croyait pas.

Ils avaient, en effet, passe par un mariage de raison; mais, la premiere nuit des noces, la jeune femme, qui etait une romanesque et une idealiste, avait soufflete son mari pour l'envoyer coucher ailleurs.

Or, M. James Edwards, qui aurait du prendre ce soufflet de femme pour ce qu'il valait, l'avait pris au serieux, non seulement la nuit des noces, mais encore dans le compartiment 341.

Si bien que M. Dieu assista a cette scene imprevue: Un mari qui veut riposter au soufflet de sa femme par un coup de revolver!

En effet, comme il allait saluer, selon l'habitude des gens bien eleves qui entrent quelque part, meme dans une eglise, dirait un athee, le colonel vit que M. James Edwards, la barbe herissee, yeux flamboyants, bouche orageuse, menacait Daniella d'un joli petit bijou a mettre dans une etagere, un revolver travaille par une main de fee, mais donnant la mort tout comme un autre.

Daniella poussa un cri. Le colonel, moitie souriant, moitie serieux, dit au mari: "Monsieur, voulez-vous bien me montrer ce joli revolver?--No, no," repondit l'Anglais.

Car c'en etait un. Bien mieux, c'etait un Anglais double d'un Indien.

Mais le colonel insista d'un ton de maitre.

--Je vous dis de me donner ce revolver.

--No, never! repeta l'Anglais.

Le colonel s'approcha tout pres de lui, comme un homme decide a etre obei. Mais James Edwards Esq. desarma son bijou et le mit dans sa poche.

--Alors, c'est bien, dit M. Dieu, mais, sacre nom de Dieu,--c'est mon nom, monsieur,--si vous vous avisez de sortir le revolver de votre poche, vous aurez affaire moi.

--Go to Hong-Kong.

L'Anglais, dans un baragouin de francais panache de termes britanniques, reprocha au Francais d'etre entre chez lui sans etre attendu. Le colonel se mit a rire et lui demanda pardon de ne pas avoir pris un ambassadeur pour se faire annoncer dans le compartiment 341. Apres quoi, il voulut bien lui donner ses etats de services: douze campagnes et douze blessures.

--Mais pas defigure, dit-il en regardant la jeune femme qui, tout emue dans son coin, le regardait lui-meme avec des yeux adorables.

C'etait une Ecossoise: quand les Ecossoises se melent d'etre belles, elles le sont merveilleusement, comme Daniella.

M. Dieu fut quelque peu surpris de la voir tout a coup caresser un pigeon et le lancer par la portiere. Apres quoi, elle reprit sa belle serenite.

Le colonel regretta alors de n'etre pas un colonel du Gymnase. Il aurait voulu jouer ce jour-la les Volnys et les Bressant. Mais, grace a Dieu, s'il n'etait pas un beau soldat a l'aquarelle, il etait un homme tres agreable, jeune encore, figure sympathique, caractere et moustache en

croc, desinvolture tout a la fois heraldique et cassante. En un mot un galant homme difficile a vivre avec ses pareils, mais n'envoyant jamais les femmes a la salle de police.

Plus M. Dieu regardait Daniella, plus M. Edwards lui paraissait horrible, un bouledogue reussi, barbe gris fer, yeux de lapin blanc, nez en trognon de pomme, six grains de beaute sur le front et sur les joues. Cet homme etait si laid qu'il etait beau. Balzac en eut fait un heros de roman. Il daigna lui-meme donner ses etats de service. Je traduis sa prose franco-anglaise: soldat aux Indes pendant six ans, pas une campagne, pas une blessure; ce qui n'etait pas mal repondre aux douze campagnes, aux douze blessures du colonel; aussi M. Dieu trouva-t-il ce monstre spirituel. Il esperait, par un peu de gaiete, detourner le mari de ses coleres tragiques. Il raconta qu'en France un soufflet de femme etait une caresse comme une autre. Il cita ses auteurs, je crois meme qu'il alla chercher des exemples dans l'antiquite: Venus ne conquiert-elle pas Mars en lui donnant un soufflet?

--Voyez-vous, monsieur, dit-il en terminant, il faut aller un jour a une seance de l'Academie des inscriptions et belles-lettres: vous en apprendrez bien d'autres.

Mais le mari, outrage dit qu'il voyageait pour son plaisir.

--Ca se voit bien, dit le colonel en brulant Daniella du regard

--Monsieur, lui dit-elle alors d'une voix qui lui alla au coeur, est-ce que nous n'allons pas traverser un tunnel?

--Tiens! pensa le colonel, en voila une qui parle en francais: C'est toujours ca.

A l'inverse des Anglaises, Daniella avait un accent gazouilleur qui charmait l'oreille. M. Dieu repondant a la dame, lui dit qu'ils allaient traverser le tunnel d'Anisy-le-Chateau.

--Singulier tunnel, dit le colonel; c'est le seul ou l'on n'allume pas les chandelles.

La jeune femme palit.

--On me l'avait dit, murmura-t-elle en cachant mal son effarement.

M. James Edwards parut se recueillir.

--N'ayez peur, dit le colonel, on remplacera les chandelles par des allumettes-bougies.

Quelques minutes apres, on entrait dans le tunnel. Comme le mari n'avait pas change de figure et que le colonel ne voulait pas d'une scene tragique, il fit jaillir la lumiere et brula la premiere allumette-bougie.

A peine etait-elle eteinte que le bruit d'un soufflet retentit. C'etait le troisieme.

Mais ce qui retentit mieux, ce fut le coup de revolver que venait de tirer le mari exaspere.

Etait-ce, seulement pour faire peur a sa femme? Elle poussa un cri decirant. Le colonel se precipita et desarma M. James Edwards, au risque de recevoir lui-meme le second coup.

Ce second coup partit, mais sans l'atteindre.

--Rassurez-vous, madame, dit-il avec calme, je vais vous delivrer de ce fou furieux.

Le mari rugit. M. Dieu n'etait pas sans inquietude, mais, la lumiere reparaissant, il vit qu'il y avait eu plus de peur que de mal. Daniella etait presque evanouie dans son coin, mais aucune trace de sang n'accusait M. James Edwards.

--Dites-moi, monsieur, lui cria le colonel, est-ce que c'est la votre maniere de faire plaisir a votre femme? En France, on vous jetterait dans une maison de fous. Quand on n'est pas content de sa femme, on s'en va: quand on est pas content de la vie, on s'en va; mais on fait ca en galant homme, sans embeter les autres, nom de Dieu!

--Ah! ah! dit le mari, moi avoir embete vo. \_I am glad of it\_.

--Et moi aussi j'en suis bien aise, car moi embeterai vo, bull-dog; vous voyez que je sais un mot d'anglais.

Le bull-dog tourna sa colere contre sa femme, qui rouvrait ses beaux yeux pour regarder le colonel. Son mari lui montrait le poing; elle se leva et vint, comme une colombe effarouchee, se nicher dans les bras de M. Dieu, qui ne fit pas de facons pour la recevoir. Elle le grisa du premier coup, par la senteur de ses beaux cheveux, couleur de ble mur, et la douceur de ses beaux yeux, deux pervenches ombragees.

M. Dieu n'avait jamais ete a pareille fete, non pas seulement parce qu'il n'etait pas marie, mais parce que les femmes qui lui avaient passe par les mains etaient des filles d'occasion, des coureuses d'officiers plus ou moins en campagne, qui ne dedaignaient pas de tomber dans le fosse pour le soldat.

Le colonel valait mieux que cela, car il avait une belle tete, fiere et cordiale? mais enfin l'amour poetique n'avait pas encore frappe a sa porte. Jusque-la, il mettait les femmes au second rang, plus preoccupe des lauriers que des myrtes, comme disait M. de Jouy. Il fut donc touche au coeur par les battements de coeur de Daniella. Jamais il ne s'etait senti si heureux.

II

Naturellement, M. James Edwards n'etait pas homme a se contenter de cette accolade. Il rugissait, mais il se recueillait. Allait-il fondre comme un vautour sur sa femme et entamer un duel a la boxe avec le colonel? Sans doute, mais un coup de sifflet retentit; le train s'arreta; on cria: Margival!

--A la bonne heure, dit le colonel en regardant le bull-dog, je vais vous faire empoigner pour qu'on vous mette dans une niche.

M. James Edwards repondit qu'il voudrait bien voir ca.

Il y a toujours, a chaque arret de train, un bon gendarme qui ne dit rien, qui ne voit rien, mais qui prouve par sa seule presence que la societe est sauvegardee. Le gendarme est le soldat de la civilisation, dirait M. Prud'homme, troisieme du nom, s'il disait quelque chose. Le colonel descendit du compartiment, portant la jeune femme comme il eut porte un enfant; tout aussitot il ferma la portiere et dit au gendarme.

--Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

--Non, mon colonel.

Le gendarme tremblait.

--Eh bien! mon brave, vous allez monter dans ce compartiment; vous y maintiendrez un fou qui a voulu tuer sa femme, voyez plutôt le revolver. Arrive à Soissons, je le ferai appréhender au corps. S'il est bien gentil, on le renverra outre-Manche; mais, s'il veut faire le malin, nom de Dieu! on le f...ichera en prison, même si John Bull n'est pas content.

Le gendarme obéit, mais d'un air inquiet.

--Si mon camarade montait avec moi?

Quoique ce ne fut pas l'heure de rire, le colonel dit au gendarme:

--Vous avez été soldat?

--Non, mon colonel.

--Singulier pays, où l'on prend maintenant des gendarmes dans le civil. Je comprends qu'il en faille deux pour avoir raison d'un homme.

Il appela l'autre gendarme. Ce fut une vraie comédie, car ils s'installèrent héroïquement dans le compartiment, quoique M. James Edwards fut descendu de l'autre côté.

Mais le mari ne retrouva pas sa femme avant que le train fut reparti. Il eut beau tendre les bras, piétiner et crier, on fut sourd autour de lui, parce que son histoire était déjà connue du chef de gare et de son personnel.

De Margival à Soissons ce ne fut qu'un roucoulement du colonel, qui se faisait la voix, car il n'était pas habitué à cela. L'Écossaise ne s'effarouchait pas de la chanson; elle trouvait doux d'être adorée après avoir été malmenée si brutalement.

--Que diable, ma chère, faites-vous avec un pareil bouledogue?

--Que voulez-vous? on m'a mariée malgré moi. Mais rassurez-vous; la première nuit de mes noces, quand mon mari est venu en chemise, une chandelle à la main, vers le lit où je tremblais comme une feuille, je n'ai jamais voulu lui permettre de se coucher. Il a voulu m'embrasser, mais je l'ai souffletée ferme, de cette petite main-là.

--À la bonne heure; mais le lendemain?

--Le lendemain, je m'enfuis chez mon cousin O'Connell.

--Vous êtes d'une bonne famille!

--Oui, mais famille pauvre, tandis que mon mari est fort riche.

Le cousin avait fait passer un nuage sur le front du colonel.

--Dites-moi, madame, avez-vous donné un soufflet à votre cousin?

--Oui, car il s'est oublié et il a voulu être mon mari.

--Voyez-vous ça? Et après le soufflet?

--Helas! mon mari est survenu avec mon père; il m'a bien fallu les suivre; voilà pourquoi vous me voyez voyageant sans bien savoir où je vais, car mon mari m'emmenait d'abord en Suisse; mais il s'est ravise une fois à Cologne; il m'a parlé de Paris pour m'appivoiser.

--Et maintenant, où irez-vous?

--Partout ou n'ira pas mon mari.

Le colonel regarda doucement Daniella.

--Je vous conduirais bien chez moi, si j'allais chez moi; mais je ne vais jamais chez moi, si ce n'est au regiment.

La jeune femme fixa son compagnon de voyage d'un air desespere.

--Voyez-vous, madame--ou mademoiselle,--je suis venu chasser dans ce pays-ci, la-bas, sur les terres d'un de mes amis qui m'attend ce soir a diner; je pourrais bien lui mener un chasseur, mais une chasseresse....

--Mais je chasse.

--En verite? Apres tout, il est la sans sa femme; venez chasser avec nous. Nous allons prendre un joli fusil a Soissons.

--Oh! que je suis heureuse! On s'aimait deja a toute vapeur.

--Tonnerre de Dieu! se dit le colonel, voila une femme qui est bien facile a vivre, excepte avec son mari. Mais si ce n'etait pas son mari! si c'etait une coureuse d'aventures.

Il fut rassure par deux beaux yeux, deux fenetres ouvertes sur une ame candide.

--Vous etes gentille a croquer, madame--ou mademoiselle.

--Dites, mademoiselle.

Quand le train s'arreta a Soissons, l'ami du colonel vint au-devant de lui et lui indiqua une jolie victoria attelée de deux chevaux anglais.

Daniella alla flatter les chevaux, tout en regardant si son mari ne la suivait pas.

--C'est ta femme, dit le colonel a M. Dieu.

--Non.

--C'est ta maitresse?

--Non.

--Quelle est cette dame?

--Je n'en sais rien.

--Est-ce qu'elle vient avec nous?

--Si tu veux. Mais il n'y a que deux places dans ta victoria.

--Il y a quatre places; puisque je conduis, je monte sur le siege.

--Eh bien! en route.

Pas un mot de plus.

Daniella ne fit aucune ceremonie pour prendre la place d'honneur.

--Je suis bien contente! dit-elle en serrant la main du colonel.

--Il n'y a pas de quoi! Vous seriez encore plus contente si votre cousin

etait a ma place.

M. Dieu etait jaloux.

--Diable! diable! dit-il, voila que j'aime cette femme, je le sens bien, puisque la jalousie m'empoigne!

Et le mari? Le colonel, descendant du train, l'avait recommande au chef de gare de Soissons, un vieux loup de mer qu'il connaissait bien. Il faut dire, a la louange des deux gendames, qu'ils avaient mis la main sur M. Edwards, quand il etait remonte dans le compartiment 341, a cause de son sac de nuit, renfermant la moitie de sa fortune. Il lui fallut parler a Soissons, pendant que sa femme courait les champs.

En moins d'une demi-heure, on fut au chateau, au milieu d'un beau parc, dans un pays charmant, non loin du chateau de l'evêche, qui est aujourd'hui a une grande cocotte passee au bleu des anges.

Gai diner ou les deux amis riaient des naivetes charmantes de Daniella. La mariee s'epanouissait avec delices, comme une rose jusque-la comprimée par les jours de froid. Elle s'etonnait de rire.

--J'etais si triste! disait-elle souvent.

--Pourquoi etiez-vous si triste?

--C'est que la-bas, en Ecosse, il neigeait sur moi.

On lui donna le plus beau lit du chateau, apres celui de la chatelaine.

--Dormez en paix, lui dit le colonel au seuil de la chambre. Je suis trop bien eleve pour recevoir un soufflet a mon tour.

Il dormit mal.

--Qui sait? se disait-il, elle ne se facherait peut-etre pas si j'allais lui tenir compagnie!

Mais cet homme, qui n'avait pas peur du feu, qui s'etait battu comme un heros a Mars-la-Tour et a Orleans, n'osa point faire un pas de plus.

III

Le lendemain, on chassa dans le parc, pas plus loin, par egard pour les petits pieds de Daniella. Elle tua sans sourciller trois faisans et un cygne qui n'etaient pas de la fete.

--Voila, dit le colonel, la femme de mes rêves: la femme qui fait le coup de feu.

Le soir venu, il fallut que l'ami retourne a Paris.

--Pourquoi ne restez-vous pas avec nous? dit Daniella, comme si elle eut ete chez elle.

--Parce que, si je ne retournais pas ce soir, ma femme serait ici demain matin.

--Eh bien! adieu, dit Daniella; offrez-lui un de mes lievres et un de mes faisans.

Le colonel paraissait inquiet.

--Voila qui est bien, dit-il; mais, s'il faut qu'il retourne a Paris, il

faut aussi que je retourne a mon regiment.

--Ne le croyez pas, dit l'ami, qui voulait etre hospitalier, meme quand il n'etait pas la; un colonel se donne a lui-meme des conges.

--Enfin, dit M. Dieu, nous en parlerons demain.

Les voila donc, lui et elle, tout seuls au chateau. C'etait par un de ces soirs de septembre qui presagent l'hiver. La pluie tombait fine d'un ciel gris; aussi, en attendant le diner, on alla s'asseoir devant la grande cheminee de la salle a manger.

--Oh! qu'on est bien ici, dit Daniella!

M. Dieu etait pensif.

--A quoi pensez-vous, mon colonel?

--Je pense que je voudrais avoir dans mon regiment un joli petit chasseur comme vous.

--Oui, engagez-moi dans votre regiment; la, je n'aurai plus peur de'mbn mari.

Il semblait que le souvenir de son mari la glacat, car elle se rapprocha du feu.

--Non, lui dit M. Dieu, ouvrant ses bras; faites comme dans le compartiment: nichez-vous la.

Sans begueulerie, le plus naturellement du monde, elle vint s'asseoir sur les genoux du colonel et se pelotonna dans toutes les effusions du flirtage.

Le feu flambait dans les coeurs comme dans l'atre. Le colonel et Daniella auraient voulu rester ainsi tout un siecle.

Ils ne se disaient rien, tant ils se parlaient des yeux. Le colonel finit par reprendre la parole.

--Et quand on pense, dit-il, que vous allez retourner a votre cousin ou a votre mari?

--Non, \_I love you!\_ repondit-elle, en embrassant M. Dieu.

--Voyons, soyez franche: je sais que ce matin vous avez envoye une depeche a votre cousin, qui vous a suivie jusqu'a Bruxelles.

--Oui, je lui disais de venir me prendre a Soissons; mais ce matin je n'avais pas encore chasse avec vous.

Le colonel regarda doucement Daniella.

--Tais-toi, petite engeoleuse: Tu me ferais croire que je t'aime.

--Je ne sais pas si vous m'aimez, mais moi je vous aime.

M. Dieu soupira.

--Allons donc, vous m'aimeriez avec mes douze blessures--mes quarante annees, bien ecrites sur a figure,--et les annees de campagne comptent double.

Daniella s'etait detachee du colonel et renouait ses beaux, cheveux en rebellion.



--Allons, dit-il, voila que l'oiseau s'est en vole.

Il flottait entre sa raison et son reve.

--Dites-moi, Daniella, savez-vous jouer aux cartes?

--Non, contez-moi plutot une histoire.

--Je n'en sais pas.

--Contez-moi la votre.

Le valet de chambre dit alors tout haut:

"Madame est servie!"

#### IV

On dina, on fut tour a tour gai et sentimental. Le vin de Champagne mit sa pointe et sa lumiere dans l'esprit des amoureux. On continua a se charmer. Ils etaient en face l'un de l'autre. Daniella vint se mettre a cote du colonel. On finit par boire dans le meme verre.

--Cela se fait en Ecosse dit-elle en francais.

--Tout est bien dans votre pays, dit M. Dieu; mais, quand vous etes en France, accordez-vous l'hospitalite ecossaise de votre chambre a coucher?

La mariee sans mari rougit et dit que non.

--Alors je n'ai plus rien a faire ici, puisque, apres vous avoir, adree, je ne puis pas vous aimer.--J'oubliais! dit le colonel. Pourquoi diable avez-vous lache un pigeon entre Anisy et Soissons. C'etait une maniere d'ecrire a votre cousin.

--Vous devinez tout.

--Quoi encore.

--Vous devinez que je vous-aime.

--Je ne comprends pas bien le francais, mais vous me l'apprendrez, mon colonel.

On se remit au coin du feu, on prit le cafe, on conta des histoires; de temps en temps, Daniella allait retrouver son nid dans les bras du colonel.

C'etait charmant, par la grace naive de l'Ecoissaise et par la douceur, enjouee de l'homme de guerre.

#### V

On arriva ainsi a onze heures du soir. Tout a coup le valet de chambre vint avertir qu'un etranger, qui venait de Soissons a bride abattue, demandait a parler--a Madame.

--Sacre nom de Dieu, dit le colonel, je vais lui parler, moi.

--O ciel! c'est mon mari! s'ecria Daniella.

Le colonel sortit de la salle a manger. La jeune femme se cacha sous un rideau.

--Quand ce serait le diable!

--Non, dit en rentrant le colonel, ce n'est pas votre mari, c'est votre cousin. Que vais-je lui dire?

M. Dieu etait pale comme s'il eut reçu un coup au coeur.

--Eh bien! dit Daniella en penchant la tete sur le sein du colonel, dites-lui....

--Quoi? parlez!

--Dites-lui qu'il aille rejoindre mon mari.

Le colonel obeit. Quand il parlait, il n'y avait pas de replique: Le cousin, tout en s'indignant, reprit la route de Soissons.

Daniella, effrayee d'avoir ete trop douce a M. Dieu, lui dit un bonsoir presque glacial et s'envola vers sa chambre a coucher, une vraie chambre nuptiale, toute blanche, par les tentures et par le lit.

Cette fois, le colonel alla frapper a la porte.

--C'est moi, Daniella, n'ayez pas peur.

--J'ai peur... parce que c'est vous....

--Je viens vous demander l'hospitalite ecossaise.

Daniella ouvrit-elle la porte?

VI

Le lendemain elle chassa avec le colonel sans regarder du cote de l'Ecosse.

[Illustration: 146.png]

LA SIXIEME LUNE DE MIEL

[Illustration: 149.png]

VIII

LA SIXIEME LUNE DE MIEL

I

Quand on donna chez la duchesse cette jolie mascarade du Directoire ou Blanche representait Mme Recamier, tout le monde cria au miracle de sa grace et de sa beaute.

--Et elle est si heureuse!

--Et il est si heureux!

Ils étaient heureux, mais dans la période du bonheur qui s'endort. Le soleil avait dépassé son zénith pour descendre à l'horizon; les nuages ne le cachaient point encore, mais ils montaient déjà vers lui.

Donc, c'était le bonheur à son déclin. M. de Chavannes trouvait que sa femme était la plus adorable des créatures, jolie, spirituelle, taquine, le cœur et l'esprit toujours en éveil. Mais enfin il commençait à connaître son répertoire. Elle lui semblait moins imprévue; il devinait le mot qu'elle allait dire; il avait dénoué tous les masques; il la percevait à jour. Or, pour certains hommes, l'amour est comme la mode qui vit de nouveauté; heureusement que pour certains autres l'amour est un égoïsme à deux qui rebatit toujours sa chaumière en ruines de Philemon et Baucis.

Par bonheur, Blanche s'aperçut elle-même qu'elle se répétait souvent; c'est là le défaut des femmes babillardes: elles en abattent-elles en abattent jusqu'au jour où il n'y a plus à fagoter dans la forêt.

Les femmes silencieuses sont bien plus près de la sagesse; leur esprit est un puits dont on ne connaît jamais le volume d'eau; la vérité se montre quelquefois sur la margelle, mais le plus souvent elle se cache dans les ténèbres, tandis que les babillardes vous éblouissent d'abord par les diamants d'une source vive qui s'épuise bientôt en roulant sur le sable.

--Maurice, dit un jour Blanche à son mari, tu n'écoutes plus les jolies choses que je te dis.

--C'est peut-être vrai, répondit-il, mais je suis comme un homme ébloui par le soleil, je finis par aimer l'ombre.

--Tu te moques de moi, je ne dirai plus rien.

--Je ne suis pas inquiet. C'est là le privilège de l'esprit, d'être toujours prodigue.

Pendant quelques jours Blanche joua la silencieuse. Maurice avait beau lui jeter des points d'interrogation, elle se taisait. Cela le reposait, mais cela la fatiguait de ne plus parler. Il ne faut jamais chasser le naturel; aussi, le soir, dans le monde, elle s'en donnait à cœur joie: ne s'étant pas dépensée dans la journée, elle était plus éblouissante que jamais. Mais tout en babillant dans un cercle de vagues adorateurs et de femmes qui n'avaient rien à dire, elle suivait de l'œil son mari et remarquait avec chagrin qu'il n'avait plus sa figure rayonnante des premiers jours heureux.

Que faire, pour ramener Maurice aux blanches clartés de la lune de miel? Si jamais il allait s'amuser ailleurs, pour ne pas s'ennuyer chez lui? Blanche n'était pas femme à jeter les cartes, après avoir gagné la première partie. Mais comment conjurer le dieu Hasard, qui retourne la dame quand il faudrait retourner le roi.

II

Dans un dîner chez la comtesse de Corneilles, Blanche s'aperçut que Maurice, placé en face d'elle, était fort occupé de sa voisine. Il paraissait ne pas s'ennuyer du tout en l'écoutant parler:

--Ce que c'est que de n'avoir pas d'esprit, dit Blanche avec fureur, en voilà une qui a toujours parlé, et qui n'a jamais rien dit. Eh bien! Maurice ouvre la bouche pour boire ses paroles, comme si elle lui versait une coupe de perles et de diamants.

Tout justement le voisin de Blanche lui dit alors, dans le pur langage

du faubourg Saint-Germain:

--Il paraît que votre mari ne s'embête pas en face de nous avec la belle vicomtesse.

--Oui, dit en riant la jeune mariée, celle que nous appelions au Sacre-Coeur: Elisa\_beth\_ et la belle.

--Je sais, et vous ne manquez pas de souligner la dernière syllabe d'Elisa\_beth\_. Que voulez-vous, c'est déjà beaucoup d'être belle.

--Je crois bien, la beauté est le premier trait d'esprit d'une femme.

--Et le second, c'est son cœur.

--Monsieur mon voisin, vous parlez comme un livre.

--Madame, la différence entre nous deux, c'est que je parle comme un livre qu'on a lu et que vous parlez comme un livre qu'on n'a pas encore lu.

Après le dîner, Mme de Corneilles prit très amoureusement le bras de Maurice, s'appuyant et s'abandonnant avec une grâce affectée: un peu plus elle s'enroulait autour de lui.

--Voyez-vous ce serpent, murmura Blanche, que la jalousie mordait au cœur.

Elle ne joua pas la même comédie avec son voisin de table, elle alla se cacher dans un des petits salons, où il n'y avait personne, pour voir si son mari la chercherait.

Il ne la chercha pas.

Et pourtant elle était adorable ce soir-là; robe en indou blanc et en surah merveilleux avec flocons de dentelles; le corsage était un rêve, quoiqu'il ne renfermât pas deux chimères; ruban sur l'épaule pour mieux accentuer le nu du bras. On n'avait jamais si bien déshabillé une femme du monde. Sous les cheveux relevés à la Diane, quelques touffes rebelles caressaient un cou qui appelait toutes les lèvres.

--Ce n'est pas la peine d'être belle, dit-elle, en se mirant dans une attitude exquise tout à la fois coquette et abandonnée.

Comme Mme de Chavannes ne savait pas renfermer ses émotions, elle avisa une de ses amies qui lui avait dit la veille: "Es-tu assez "heureuse!"

--Comprends-tu, ma chère Emma, que mon mari puisse s'amuser aux propos éloquentes que lui débite Elisa\_beth\_!

--C'est un comble, dit l'amie; mais, c'est égal, veille sur ton mari, car toutes les femmes le trouvent trop beau.

--Je ne puis pourtant pas le mettre sous clef.

--Non, mais ne lui donne pas la clef des champs!--et ne la prends pas toi-même.

La vérité, c'est que M. de Chavannes était trop beau pour un homme seul: il n'avait pas à se mettre en quatre pour que les chercheuses d'aventures lui fissent tourner la tête de leur côté. Il y a toujours à Paris, dans les hautes régions mondaines, trois ou quatre hommes qui sont maîtres du champ de bataille, parce que les femmes sont toutes des brebis de Panurge. Elles vont aveuglement ou va la première. Don Juan aura éternellement raison: prendre une femme haut la main, c'est les

prendre toutes,--je parle de celles qui se laissent prendre.--Et plus les femmes sont malheureuses avec lui, plus le flot monte et le submerge. Le poete espagnol n'a-t-il pas dit que Don Juan pouvait prendre un bain dans les larmes de ses victimes?

Maurice allait-il en arriver la? On lui promettait de le proposer pour le prix Montyon. Les femmes sont ainsi faites, qu'elles n'aiment pas le bonheur--des autres.

III

Une de ces railleuses dit un jour a Maurice:

--Voyons, il est temps de commencer votre cinquieme ou sixieme lune de miel avec une autre amoureuse, pour voir si c'est toujours la meme chose.

Or, voici ce qui arriva. Maurice etait d'un cercle, comme presque tous les mondains. Quoiqu'il fut absolument le mari--et l'amant--de sa femme, il n'avait pas brise avec toutes les demi-mondaines. Quelques-unes lui ecrivaient encore pour ceci ou pour cela,--question d'argent;--car il etait couche sur le grand-livre de la dette publique de ces dames.

Naturellement toutes ces lettres lui arrivaient au cercle.

Un matin, il regarda a deux fois avant de briser le cachet d'une enveloppe japonaise. Ce cachet a la cire representait une couronne de princesse, une couronne fermee sur un ecusson serieux. Il respira le parfum de la cire et de l'enveloppe.

--D'ou diable cela vient-il? C'est un parfum tout nouveau pour moi: violette et lys.

En ouvrant le billet, il trouva que l'ecriture etait d'une haute distinction; aussi prit-il un vif plaisir a lire ces quelques mots:

Je vous aime! Je voudrais vous dire cela avec un masque. J'ai vingt-trois ans, pas un mois de nourrice en plus. Voyez mon portrait, pour savoir si je suis belle. Voulez-vous perdre une heure a causer, avec moi? Oui, n'est-ce pas? Passez ce soir avenue Montaigne, a dix heures, mais non pas dans votre coupe; prenez la premiere voiture venue, si elle est fermee. Je descendrai de l'hotel d'une de mes amies. Nous ferons un tour au Bois; mais jurez-moi vos grands dieux que vous ne soulevez pas mon triple voile. Le bonheur se cache; moi je veux cacher ma figure, comme mon bonheur. Il me semblera que mon crime sera a moitie pardonne.

"CELLE QUI NE DIT PAS SON NOM."

Tout en lisant, Maurice avait regarde la petite photographie que renfermait l'enveloppe. C'etait une tres jolie figure, animee par les plus beaux yeux du monde; la bouche etait cruellement voluptueuse dans son sourire felin, les levres s'entr'ouvraient charmeuses et gourmandes. Maurice etait ravi; mais il regretta de voir le cou, les epaules et le sein tout encharibotes de fourrures.

--Diable! dit-il, s'il y a trois voiles avec tout cela, je ne vois pas bien ce qu'il y aura a mettre sous les dents!

Tout homme a son confident: Maurice ne put s'empêcher de montrer cette lettre à un ami du Club.

--Que ferais-tu à ma place?

--La belle question! j'irais au rendez-vous.

--Et si les trois voiles cachaient une vieille folle?

--Non; je respire la jeunesse dans ce billet doux.

--Et bien! vas-y; moi je ne suis pas familier à ces plaisirs-là.

--Je comprends: tu as le bonheur chez toi; tandis que moi je suis obligé de courir après.

Un silence.

--Mais, mon cher Maurice, je ne puis pas jouer ce jeu-là. Dès que la dame verra que ce n'est pas toi, elle se jettera hors de la voiture. Elle n'y montera même pas.

--Tu es bête! elle cherche une aventure: un homme en vaut un autre.

--Tu ne sais pas ce que tu dis; Je te rends ton billet. C'est à toi de continuer le roman.

#### IV

Maurice resta indécis toute la journée; peut-être ne fut-il pas allé au rendez-vous, s'il n'eût trouvé dinant chez lui la sœur de sa femme; tout un contraste: pas jolie et pas spirituelle.

À neuf heures, il dit qu'il lui fallait aller à une réception ministérielle.

--Va où tu voudras, puisque ma sœur est avec moi; j'irai peut-être la conduire chez ma mère.

Maurice, qui demeurait près de l'Arc-de-Triomphe, descendit l'avenue des Champs-Élysées, tout en fumant un cigare inspirateur. Comme il remontait au rond-point, il vit que l'horloge des fiacres marquait dix heures moins dix minutes: c'était l'heure et le moment.

Il monta tout simplement dans une citadine qu'il conduisit presque au bout de l'avenue Montaigne, vis-à-vis le château gothique du comte de Quinsonas.

Il n'attendit pas longtemps; une femme tout en noir, qui lui parut grande et qui ne montrait pas ses talons, vint droit à la voiture. Il se précipita pour lui offrir la main. Elle monta d'un pied léger. Comme elle l'avait dit, elle était masquée d'un triple voile.

La voiture était déjà en route, car M. de Chavannes avait donné ses ordres au cocher.

--Princesse, dit-il en lui serrant la main, vous êtes dans une armature de fer: déshabillez au moins votre main.

--Oh! pas maintenant; demain, peut-être. Ne trouvez-vous donc pas que c'est déjà se toucher de bien près quand on se parle en tête à tête. Les paroles sont presque des actions.

Ce seul mot prouva à Maurice qu'il n'était pas en mauvaise compagnie. Il

ne perdit pas son temps en phrases meteorologiques, ne s'inquietant pas du temps qu'il faisait.

A l'Arc-de-Triomphe; M. de Chavannes avait obtenu que la dame deboutonnât à moitié son gant.

--Pas un bouton de plus! dit-elle d'un air determine.

Il fallut bien que Maurice se contentât d'embrasser un petit coin du bras. Mais quel bras! mais quelle chair! mais quelle senteur amoureuse! Il était aux anges et aux diables.

Sa femme était bien loin!

Quand on fut aux premiers arbres du Bois, la dame voulut qu'on rebroussât chemin. Maurice eut beau supplier et se jeter à genoux,--ce qui est une des poses de Don Juan, parce que Don Juan sait se relever,--la dame fut heroïque. Maurice eut peur de tout gater.

--Voyez-vous, lui dit la dame, figurez-vous que c'est un roman-feuilleton, je vous ai donné une part de moi-meme: mon coeur et mon bras, sans parler d'un baiser que vous m'avez volé sur le cou. La suite à demain.

On n'est pas plus engageante. Maurice fut ensorcelé. Il reconduisit la dame avenue Montaigne, et s'en alla au cercle, convaincu qu'il triompherait de cette vertu de princesse à couronne fermée. Il n'était pas plus fat qu'un autre; mais l'idée qu'il enjolait une princesse chatouillait agréablement sa vanité.

V

Ah! par exemple, le second jour, il ne se laissa plus prendre. Déjà, à la première rencontre, il avait presque reconnu sa femme à certaines manières de la princesse. Mais quelle idée aurait eue Mme de Chavannes de jouer ce jeu? D'ailleurs, la princesse lui paraissait plus grande et plus desinvolte. Ce jour-là, il ne douta plus de la comédie, ce qui l'amusa beaucoup. Et comme il voulait amuser sa femme, il tenta de brusquer l'aventure; mais Mme de Chavannes fut encore imprenable. Et pour se défendre mieux, elle lui parla de sa femme. Ici, le mari joua bien son jeu.

--Ah! que me dites-vous là, princesse? Pourquoi me rappeler si mal à propos une femme que j'adore? Vous seule pouvez un instant me la faire oublier.

La fausse princesse devint plus caressante.

--Il est passé, dit-elle, le temps des amours éternelles. Quand on se marie, on marie deux fortunes et non deux coeurs.

--Vous vous trompez, princesse: je me suis marié corps et ame.

Mme de Chavannes était ravie: un peu plus elle se jetait dans les bras de son mari; mais elle voulait jouer son rôle jusqu'au bout.

--J'en suis fâché, monsieur, vous m'avez pris le coeur, et je n'aurai pas la grandeur d'ame de vous renvoyer à votre femme. N'a-t-elle pas eu déjà quatre ou cinq lunes de miel?

Sur ce mot, elle embrassa voluptueusement M. de Chavannes sans pourtant lever son triple voile.

--À demain! lui dit-elle.

Maurice trouvait un vif plaisir a continuer cette aventure. N'etait-ce pas etudier sa femme de plus pres? Etait-il sans inquietude pour l'avenir avec une si parfaite comedienne, qui avait pu deguiser sa voix, son esprit, ses attitudes?

Il rencontra son ami du Club qui lui parla de l'aventure:

--Eh bien! es-tu heureux?

--Je crois bien! Tu as manque la une rude bonne fortune.

--Voyons, dis-moi le nom de la dame?

--Je ne te le dirai jamais.

--Ce Maurice! profond comme la mer et muet comme la tombe!

Nous voici au troisieme rendez-vous.

La voiture avait suivi le meme chemin que la veille; mais une fois au bout du lac, les chevaux s'etaient egares dans les chemins perdus de la cascade. On s'en revint par l'allee des Acacias; l'amoureuse appuyait doucement sa tete sur l'epaule de Maurice; elle lui avait permis de l'embrasser sous son triple voile. Et quels savoureux embrassements!

--A minuit, lui dit-elle doucement, vous me verrez chez la duchesse de C...; si vous m'aimez, vous me reconnaitrez sans m'avoir vue, et vous me reconduirez chez moi. Ce sera le dernier mot.

--Le mot de la fin, dit Maurice en pressant Blanche sur son coeur.

## VI

Il etait minuit et demi quand Maurice entra au bal; naturellement il eut hate, de traverser les quatre salons comme pour retrouver sa princesse. Il semblait devorer toutes, les femmes du regard. Il passa tout un demi-quart d'heure a cette jolie course au clocher.

A la fin, comme il se trouvait tout pres de sa femme, elle lui fit signe et lui montra un fauteuil:

--Monsieur mon mari, dites-moi, d'ou vous vient cet air victorieux et inquiet?

--Je cherche.

--Vous trouverez; mais en attendant contez-moi ce que vous avez fait ce soir.

--Rien du tout.

Disant ces mots, Maurice regarda sa femme qu'il n'avait pas bien regardee depuis huit jours.

--Comme vous etes belle, aujourd'hui.

--Je suis comme vous, j'ai l'air victorieux et inquiet. A propos, on m'a dit que vous etiez amoureux d'une belle princesse?

--Moi, pas pour deux sous.

--On m'a dit que ce soir on vous avait reconnu dans l'allee des Acacias, en tete a tete avec une femme tout en noir. Vous savez qu'on en parle



autour de nous; mais je n'y crois pas, et vous?

--Moi non plus.

--J' imagine que vous n'avez pas baissé les stores. Il est vrai qu'il n'y a pas de lune. Maurice regardait bien sa femme, tout émerveillé de la voir si bonne comédienne.

--Monsieur mon mari, on vous accuse même d'avoir volé le mouchoir de la dame pour pouvoir la reconnaître. Mais pas si bête, l'amoureuse! car c'était un mouchoir sans couronne et sans chiffre.... Maintenant vous pouvez retourner à la duchesse; moi je vais demander ma séparation de corps, puisque je tiens toutes les preuves.

Maurice, riant sous cape, dit à sa femme:

--Chut! ne parlez pas si haut.

--Si, monsieur, je parlerai haut; je dirai que ce soir, à onze heures, on a surpris Monsieur et Madame de Chavannes dans l'allée des Acacias, recommençant leur sixième lune de miel.

--C'était toi! s'écria Maurice le plus naturellement du monde.

--C'était moi, sous la figure d'une autre: voilà pourquoi je t'ai retrouvé comme au premier jour.

--Blanche, tu es une femme de génie: tu serais capable de me faire voir la centième lune de miel!

--N'en doute pas, puisque je t'aime.

--Oh! je ne m'y fie pas! Une femme qui a ses débuts joue si bien les travestis est capable de se risquer dans une seconde aventure pour voir s'il n'y a pas d'autres lunes de miel que celles du mariage.

[Illustration: 168.png]

## LES VISIONS DE LUCIA

[Illustration: 171.png]

### IX

## LES VISIONS DE LUCIA

I

Adieu! Lucia. N'oublie pas la légende du bien et du mal.

C'était la vicomtesse d'Harcours qui parlait ainsi à sa fille.

Lucia, toute éplorée, les cheveux épars, étouffant ses sanglots, soulevait la mourante dans ses bras. "Ma mère, ma mère, je ne veux pas que tu meures." Mais la mort était là qui prit la mère et toucha l'enfant.

Lucia avait quinze ans. On l'avait appelée du couvent sur l'ordre de la comtesse qui ne voulait pas mourir sans revoir une dernière fois cette adorable figure de vierge, détachée des fresques de l'Ange de Fiesole.

Elles n'étaient plus que deux au monde, la mère et la fille. La mère retourna à Dieu, la fille retourna au couvent. Le château d'Harcours, cette belle ruine solitaire de l'Orléanais, ne fut plus hanté que par les chouettes.

Pourquoi la mère mourait-elle si jeune et pourquoi parlait-elle de la légende du bien et du mal? On disait là-bas que son mari s'était tué à ses pieds par jalousie et qu'il se vengeait au-delà du tombeau. On disait aussi que sa vengeance frapperait Lucia qui portait son nom, mais qui n'était pas sa fille.

Jusqu'à dix-sept ans, Lucia, toute en Dieu, ne pensa qu'à revêtir la sombre robe des carmelites; mais, tout d'un coup, il y eut un réveil dans cette jeune fille. C'est que ce jour-là elle se vit belle dans son miroir. Il lui sembla qu'elle était appelée, elle aussi, aux joies de la vie.

Elle avait une tante à Paris, une mondaine prodigue, qui comptait déjà sur la fortune de la carmelite pour doter ses filles; aussi ne fut-elle pas peu surprise d'apprendre que sa nièce était retournée au château d'Harcours.

Elle lui écrivit et lui représenta qu'elle était bien jeune pour habiter une pareille solitude. Mais la jeune Lucia répondit que cette solitude lui était douce pour vivre dans le souvenir de son père tué à la bataille d'Orléans, et de sa mère morte en pleurant son père; ces deux souvenirs seraient sa sauvegarde.

C'était au temps des vacances, la tante emmena ses filles au château pour revoir de près cette jeune folle qui voulait vivre de la vie et non s'enterrer vivante. Lucia fut charmante pour sa tante et ses cousines.

--Vous n'y perdrez rien, leur dit-elle gentiment, j'avais dit que ma dot serait partagée par mes deux cousines. Nous ferons trois parts, au lieu d'en faire deux, et d'ailleurs, qui sait si je me marierai jamais, car je me sens bien sauvage.

En effet, Lucia aimait les bois, les ravins, les chutes d'eau. Il ne se passait pas de jour qu'elle ne songeât à retourner au couvent; la gaieté babillarde de sa tante et de ses cousines l'irritait jusqu'aux larmes, quoiqu'elle les aimât toutes les trois. Elle aspirait au temps où elle se retrouverait seule. En attendant, la mode avait ses grandes entrées au château; Lucia était métamorphosée en Parisienne, tandis que tout un ameublement Louis XVI panaché de japonisme transformait les salons, la salle à manger et les chambres habitables. On pouvait se permettre quelques folies sur l'inspiration de la tante, car la fortune de Lucia lui donnait cent cinquante mille livres de rente.

Après un mois de séjour au château, où on ne recevait que trois ou quatre familles provinciales, oubliées et embeguïnées, la tante et les cousines reprirent la route de Paris à toute vapeur, quelque peu surprises de voir que la châtelaine ne voulait pas être du voyage. Que ferait-elle là, seule pendant tout un hiver, avec une gouvernante reveche et des serviteurs qui semblaient des fantômes, tant Lucia leur avait imprimé par sa digne et silencieuse le caractère de la solitude?

--Enfin nous respectons ta volonté, lui dit la tante, en l'embrassant, tu vas mourir d'ennui, tu es bien heureuse que je t'aie abonnée à \_la Vie parisienne\_, et à \_l'Art de la Mode\_.

--Oh! ma tante, je ne lirai pas de journaux.

Lucia savoura pendant quelques jours le plaisir d'être seule; elle alla plus souvent au cimetière, elle ne manqua pas la messe un seul jour.

Elle poursuivait ses reveries dans les sentiers perdus du parc, s'egarrant jusque dans les bois voisins. Le soir, elle lisait beaucoup; ses romans, c'était la vie des Saintes; elle regrettait de ne pouvoir, à son tour, marquer une légende dans l'histoire chrétienne.

Elle avait pourtant des aspirations mondaines. Le matin, devant sa psyché, elle ne pouvait s'empêcher de sourire à sa beauté, comme on sourit au ciel, aux lys et aux roses, comme on sourit à la chanson et à la mélodie. Ce n'était pas la beauté rayonnante des filles d'Eve: ce n'était que la vision de la beauté. Je ne sais quoi d'idéal et de divin; mais comme l'âme illuminait la figure, les grands yeux bleus sous les cils noirs avaient une éloquence extrahumaine.

La gouvernante eut peur un jour de la voir suivre bientôt sa mère; sans lui rien dire, elle la mit à un régime tonique; comme elle était en pleine sève, elle reprit plus fortement racine; ses paleurs se colorèrent gaiement; la grâce succéda à la délicatesse; ses bras en fuseaux s'arrondirent; ses seins effacés soulevèrent sa robe. Ce fut une demi-metamorphose, grâce aux gelées de gibier et au vin de Château-Yquem, sans que Lucia s'aperçut de cette autre manière de vivre.

Un matin d'hiver, après avoir pendant quelques jours admiré les blancheurs de la neige, Lucia partit pour Paris, où elle surprit sa tante et ses cousines par sa beauté plus vivante.

"Helas! dit la plus jeune des cousines, qui n'était pas jolie, si j'avais la figure de Lucia, je me passerais bien de dot."

Lucia, sans se faire trop prier, voulut bien aller dans le monde; mais comme elle était inconnue partout, elle supplia sa tante de ne jamais dire qu'elle fut riche, de la représenter au contraire comme une orpheline pauvre, bien plus près du couvent que du mariage.

## II

En ses derniers jours, Mme d'Harcours avait dit à sa fille: "Si tu dois te marier, je veux que tu épouses Henry."

Henry, c'était le fils d'un ami de M. d'Harcours, tué comme lui à la bataille d'Orléans. Le fils était alors lieutenant au 2<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique. Il connaissait le vœu de la mourante; mais, ayant appris qu'elle se voulait faire carmélite, il s'était retourné vers la première des deux cousines que devait doter Mlle d'Harcours.

Voilà pourquoi Lucia, le second jour de son arrivée à Paris, avait rencontré M. Henry Malville chez sa tante. Il était en congé pour les derniers mois de l'hiver. Il ne lui plut pas à première vue, aussi fut-elle contente quand elle s'aperçut qu'il était en conversation très familière avec une de ses cousines.

--Jeanne, lui dit-elle, je veux que tu épouses M. Henry Malville; s'il ne faut pour te décider qu'un collier de perles, je te donnerai le mien.

Quelle est donc la jeune fille qui refuserait un collier de perles et un mari?--et un mari dans le galant uniforme des chasseurs d'Afrique, bronze par le soleil, yeux fiers, moustache retroussée? Jeanne accepta d'abord le collier de perles.

Si Lucia avait parlé ainsi, c'était dans la peur d'aimer Henry Malville.

## III

A quelques jours de la, les deux cousines jouerent chez la duchesse de \*\*\* une comédie de paravent faite tout exprès pour elles. Elles la jouerent à merveille, avec un jeune premier, sans théâtre, quoi qu'il fut charmant et que Delaunay l'eût stylé dans la tradition des talons rouges.

Lucia fut ravie de la comédie, des comédiennes—et du comédien.

--Moi aussi, dit-elle, je voudrais bien jouer la comédie; ce doit être si amusant de n'être plus soi et de jouer un autre rôle dans la vie.

Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Un ami des cousines, Henry Meilhac, qui aime la beauté dans toutes ses expressions, dit à Mlle d'Harcours qu'il lui ferait une comédie.

--Oui, dit-elle, comme emportée à son insu. Une comédie. Mais faites-moi un rôle de sacrifiée, car j'aime les larmes.

--J'ai trouvé, dit Meilhac, qui ne cherche pas longtemps. Il me faut trois femmes et deux hommes, vos deux cousines et vous. La pièce s'appellera \_les Trois cousines\_. Nous avons déjà un amoureux. Nous en trouverons un autre.

Henry Meilhac aurait bien voulu jouer l'autre amoureux, il se contenta d'indiquer Berton.

J'oubliais de dire que l'autre amoureux, un nom bien connu dans la magistrature, avait pris le pseudonyme de La Grange, l'amoureux idéal de la troupe de Molière.

La comédie fut bientôt apprise et bientôt jouée. Bientôt apprise je me trompe, on passa trois semaines à répéter tous les jours dans le salon de la tante. Lucia y trouvait un plaisir inouï. Elle avait tout oublié: le couvent, le château, les sentiers perdus, la vie des Saintes, les blancheurs de la neige.

Est-ce parce que le lieutenant de chasseurs venait aux répétitions? Pas le moins du monde. Quoiqu'il fut charmant avec elle, Lucia l'abandonnait à sa cousine. Plus d'une fois, le soir, quand elle se retrouvait seule, elle ressentait les terreurs du vertige comme si un abîme s'ouvrait sous ses pieds, mais c'était l'abîme rose, l'abîme parisien, l'abîme qui chante. Un philosophe a dit que plus la femme était près du ciel, plus elle était près de sa chute. L'eau des fontaines se trouble plus vite que l'eau des torrents. Le voyageur qui touche aux sommets touche aux précipices.

Est-ce que cette adorable Lucia, qui n'a hanté que les anges, qui n'a jamais touché de son joli pied les fumiers de la terre, ne s'ensevelira pas un jour toute blanche dans sa vertu?

L'amour l'a prise et lui a donné toutes les ivresses, elle a voulu jouer un autre rôle dans la vie, elle joue le rôle d'amoureuse, elle le joue avec passion dans tous les nuages orageux qui cachent le ciel.

À la répétition, quand M. de La Grange lui dit qu'il l'aime à en mourir, elle pense qu'elle en mourra. Elle n'ose descendre dans son cœur, elle n'ose s'avouer les charmeries de ce comédien qui met tant d'art dans sa passion, ou plutôt tant de passion dans son art. Pour elle, c'est l'idéal des hommes. Grâce à lui, elle a perdu son point d'appui sur la terre, c'est-à-dire sa foi en Dieu: elle était toute âme, elle est tout cœur. Quand elle revient à la raison, elle s'effraye; mais tel est l'empire de cet homme, qu'elle se rejette vers lui avec affolement.

Enfin on joua la comédie; son émotion la servit, tout le monde fut touché et ravi. On déclara que jamais on n'avait aussi bien joué la

comedie dans le monde. C'est qu'il y avait moins de jeu que de naturel, c'est que c'était l'amour lui-meme qui parlait par cette bouche de dix-huit ans qu'un baiser voluptueux n'avait jamais profanee.

#### IV

On arrivait a la semaine sainte. Bien qu'on parlat d'une autre comedie et que la duchesse de C\*\*\* pria Lucia de donner une seconde representation des *Trois cousines*, Lucia se retourna vers Dieu et s'enfuit au chateau d'Harcours.

Pourquoi? Elle ne le savait, ou plutot elle le savait bien: elle avait peur de sa joie amoureuse. Elle ne voulait plus voir M. de La Grange, elle jurait de ne plus quitter la solitude.

En passant a Orleans, sa gouvemante s'etait attardee dans sa famille. Au chateau, Lucia trouva tout le monde en joie et liesse, le jardinier mariait sa fille; le soir, on lui demanda la permission d'aller danser au village voisin: dans son desir d'etre seule, elle donna conge a tout le monde. On lui avait allume un grand feu, elle feuilleta des livres, elle se prepara du the. Elle s'abandonna a ses souvenirs, plus effrayee par son amour que par le vent qui pleurait sur les arbres du parc et hurlait dans la cour du chateau.

Cependant, vers onze heures, Lucia commença a se dire que la solitude est terrible la nuit dans un manoir en ruine, perdu dans les bois; mais, comme toutes celles qui ont de la vaillance, elle éprouvait quelque plaisir a braver la nuit devant tous ces portraits de famille qui la regardaient.

Vers onze heures et demie, le feu s'eteignit presque, le feu, cet ami qui lui parlait et qui ne lui disait plus rien. Elle avait deja pris deux tasses de the, elle rapprocha la bouilloire des dernieres braises en se demandant si elle rallumerait le feu, ou si elle irait se coucher. Elle se promena, mais toujours les portraits la regardaient d'un oeil fixe.

Lucia s'arreta devant la figure de son aieule, surnommee la visionnaire.

A force de la regarder, elle la retrouva vivante. C'etait un portrait parlant, un chef d'oeuvre de Robert Lefevre, ce maitre portraitiste.

--Grand'maman, je t'en prie, ne me regarde pas comme cela. Je t'aime bien, mais tu me fais peur.

Lucia retourna a la cheminee, une grande cheminee renaissance, qui encadrait une glace a biseaux. Un manteau de plomb lui tomba sur les epaules. Elle se sentit des pieds de marbre qui ne pouvaient plus marcher.

Et le vent pleurait et hurlait toujours. "Si seulement j'avais un chien avec moi," dit Lucia. Mais les chiens dormaient au chenil.

#### V

--J'ai peur, dit Lucia, et pourtant je ne suis pas une visionnaire.

Un livre ferme sur la table frappa son regard; elle l'ouvrit et lut cette page:

"Quand Dieu eut cree dans l'esprit du bien les mondes innombrables qui gravitent sous sa main, il crea l'esprit du mal, ne voulant pas que l'homme put arriver a lui sans avoir combattu.

Au commencement du monde, le bien était représenté par un ange, le mal par un démon, mais peu à peu Dieu retoucha son œuvre. Les âmes en peine qui ne sont ni du paradis ni de l'enfer, parce qu'elles ne sont pas encore détachées ni du bien ni du mal, ont été condamnées à représenter l'esprit de Dieu et l'esprit de Satan dans les âmes de la terre.

Voilà pourquoi tout homme, toute femme qui vient au monde est le jouet des âmes en peine.

Tout en s'agitant dans le libre arbitre, on s'imagine que l'on vit en liberté et qu'on fait ce qu'on veut. Mais on obéit sans le savoir à cette âme en peine, qui veille sur notre berceau et qui nous conduira jusqu'à la tombe.

C'est une seconde âme qui s'amuse de nos passions, qui nous égare tour à tour dans le bon ou mauvais chemin. Cette seconde âme, c'est la conscience, c'est le repentir, c'est la divination; elle nous apparaît ça et là sous diverses métamorphoses. C'est elle qui s'appelle la vision, le pressentiment, le fantôme, le miracle.

Celui ou celle qui prie et qui pleure, voit apparaître sa conscience; tous les pécheurs qui se repentent, la verront dans la solitude sous les heures nocturnes, s'ils se regardent dans une glace; saint Augustin et sainte Thérèse ne l'ont-ils pas vue apparaître à minuit dans le délire des ivresses amoureuses."

Ici finissait la page. Déjà plus d'une fois on avait parlé à Lucia de cette image invisible qui nous conduit partout, une ombre de nous-même, notre double, comme dit la légende; le plus souvent, c'est la réverbération de notre image; mais quelquefois aussi c'est une autre figure. Beaucoup de contemporains, parmi les poètes et les rêveurs, ont cru voir vaguement cette silhouette. Lamartine disait que, seul à minuit, il n'osait braver cette apparition dans un miroir. Alfred de Vigny, Roger de Beauvoir, Théophile Gautier avaient pareillement peur de leur ombre nocturne. Tous ceux qui ont hanté l'inconnu ont peur de l'inconnu!

Quand Lucia pensa à son image incorporelle, elle se sentit glacée. "Et pourtant, dit-elle encore, je ne suis pas comme ma grand-mère, je ne crois pas aux visions." Mais elle était inquiète et n'osait se regarder ni dans le miroir de la cheminée ni dans une grande glace qui était au bout du salon. Enfin elle voulut être brave: elle hasarda un regard dans le miroir.

Elle se vit comme elle était, pâle et triste, pensive avec des yeux inquiets. "Je le savais bien, dit-elle, ce n'est pas mon ombre." Mais quand elle regarda de l'autre côté, dans la grande glace où elle se voyait en pied, il lui sembla que ce n'était plus elle.

Elle voulut braver cette vision, elle s'en approcha toute frémissante.

Non, ce n'était pas elle qu'elle voyait, c'était une femme en blanc qui pleurait. "Ma mère, murmura-t-elle." Mais ce n'était pas non plus l'image de sa mère.

Je vous peindrai mal tout l'effroi de Lucia, elle tomba à genoux et pria sans pouvoir détacher ses yeux de la vision. Elle s'imagina que cette femme en blanc qui pleurait l'accusait de ne pas avoir écouté les dernières paroles de sa mère: Elle devait épouser un soldat, elle aimait un comédien.

"Je retournerai au couvent," dit-elle.

La vision s'évanouit tout en souriant.

## VI

Le lendemain, Lucia qui avait maintenant peur de la solitude, invita a diner le cure du village et une voisine de campagne. Elle fut quelque peu surprise de voir arriver Henry Malville. Il lui dit que, passant par Orleans, il avait voulu lui serrer la main; c'était d'ailleurs un adieu, puisqu'il allait repartir pour l'Algerie. Il s'invita a diner. Au cafe, pendant que le cure et la voisine de campagne babillaient ensemble, Henry dit a Lucia qu'il n'épouserait pas sa cousine.

--Pourquoi?

--Parce que je vous aime.

Et ce mot fut dit avec abondance de coeur.

--Mais vous aimez ma cousine?

--Je ne l'aime plus.

--Pourquoi?

--Parce que M. de La Grange vous aime. C'est la force des choses; le jour ou je vous ai vu lui sourire avec trop de douceur, j'ai senti mon coeur battre pour vous.

--Et moi je n'aime ni M. de La Grange ni vous. Depuis hier je suis resolue a retourner au couvent; j'ai joue la comedie des autres, mais j'ai peur que ma comedie a moi ne soit un drame.

Henry voulut continuer la conversation, mais Lucia l'arreta court en parlant haut a sa voisine de campagne. Le lieutenant eut beau faire, il n'obtint pas un mot de plus. Il partit deux heures apres, emmene par le cure qui le pria de le reconduire au presbytere.

## VII

Pendant quelques jours, Lucia fut toute en priere; elle fit le voyage d'Orleans pour embrasser la superieure du couvent et lui annoncer que sous peu de jours elle allait rentrer en grace; ce qui fut une grande joie parmi ses compagnes.

Mais, comme disait encore le livre qu'elle avait ouvert la nuit de la vision: "Nul n'est maitre de sa destinee, parce que tout le monde obeit aux ames en peine qui ont la mission de nous conduire a travers tous les perils de la vie."

Voici ce qui se passa: Un matin Lucia recut une lettre de sa cousine qui lui apprenait sans preambule que son joli amoureux, M. de La Grange, venait d'etre a peu pres tue en duel par Henry Malville.

Mlle d'Harcours croyait avoir vaincu sa passion; mais elle reconnut que c'était sa passion qui l'avait vaincue. Le nom M. de La Grange passa vingt fois sur ses levres, vingt fois elle essuya ses yeux sans savoir qu'elle pleurait.

Pourquoi M. de La Grange et M. Henry Malville s'étaient-ils battus? on ne le disait pas, ou plutot on disait que c'était pour une comedienne. Or la comedienne, c'était Lucia.

Lucia ne se demanda pas le nom de celle qui avait mis l'épee a la main.

Son cœur lui dit que c'était elle, car elle n'avait pas oublié les regards de travers que se jetaient les deux jeunes gens quand elle repétait son rôle devant eux.

Lucia était de celles qui devinent tout.

Une heure après, elle prenait, à Orléans, le train de Paris et descendait à l'hôtel du Louvre. "La, dit-elle, il n'y a que des étrangers, on ne me reconnaîtra pas."

Mlle Agnès eut beau lui prêcher qu'elle devait descendre chez sa tante, elle n'en fit rien, la force de son amour brisait tout. Elle ne craignait pas qu'on l'accusât de folie, tant son cœur était pur; aussi, le soir même, elle allait seule, toute seule, sonner à la porte du blessé. Elle croyait qu'il allait mourir, elle voulait le revoir et lui dire adieu; d'ailleurs, s'il mourait, c'était pour elle. Pouvait-elle moins faire pour lui? pour un homme qui l'avait aimée sans oser le lui dire? car elle ne s'y était pas trompée. Et puis, n'était-ce pas cet amour qui lui avait mis l'épée à la main?

C'était un peu avant la nuit; une sœur de Charité vint ouvrir. M. de La Grange, comme autrefois l'ami de Molière, avait des sentiments religieux. Dans son pieux souvenir pour sa mère, qui était morte jeune, il n'avait pas quitté Dieu, croyant se sentir plus près d'elle. Lucia fut heureuse, dans son chagrin, de voir cette sœur de Charité.

--Comment va-t-il, demanda-t-elle?

--Une horrible blessure, un peu plus il était frappé au cœur.

Lucia s'avança chancelante au lit du blessé.

"C'est vous!--Oui, c'est moi, parce que je veux vous empêcher de mourir."

Lucia fut si douce et si charmante que la sœur de Charité, en la reconduisant, lui dit: "Depuis une heure que vous êtes avec lui, c'est une résurrection. Surtout revenez demain."

Elle y retourna le lendemain, puis le surlendemain, puis toute la semaine, puis toute la semaine qui suivit. On avait jugé la blessure mortelle, mais la jeunesse fait des miracles.

Quand M. de La Grange fut sur pied, Lucia lui dit: "Je ne reviendrai plus.--Helas! pourquoi ne suis-je pas mort de ma blessure, dit le comédien avec désespoir." Le lendemain elle ne revint pas. Lui, à son tour, il alla sonner à sa porte à l'hôtel du Louvre. Comme elle était seule, elle refusa de le recevoir. Mais elle avait ouvert la porte, il lui prit la main, elle palpitait et elle ne ferma la porte qu'après qu'il fut entré. Que se dirent-ils? Il lui parla avec l'éloquence du cœur. Il se maudit d'avoir pris le métier de comédien plutôt que celui de soldat. Il mit en jeu de si beaux sentiments que Lucia fut touchée jusqu'aux larmes. Une femme qui pleure est sauvée, mais une femme qui pleure est perdue.

--Nous ne nous reverrons jamais, dit Lucia, quand le comédien s'en alla; d'ailleurs, je pars ce soir, car je ne veux pas que ma tante ou mes cousines me trouvent à Paris, ou je me suis cachée pour vous.

M. de La Grange eut beau supplier, elle partit le soir même, croyant se dégager ainsi du réseau de feu qui la brûlait. Mais plus elle s'éloignait de lui, plus elle le sentit dans son cœur et dans son âme. L'amour nous fait encore croire à la fatalité des anciens: quand il nous touche il est notre maître, à la vie, à la mort.



Un comedien qui a de l'esprit et de la figure n'est pas homme a laisser une passion en chemin. Il tente jusqu'a l'impossible. Voila pourquoi, un jour que Lucia, toujours attristee, cueillait des roses dans le parc, elle vit arriver M. de La Grange, plus beau que jamais, dans sa desinvolture de haute lignee. Elle fut subjuguée et n'eut pas la force de prendre un masque severe.

--Ou allez-vous? demanda-t-elle.

--Ou je vais? Vous le voyez bien, je ne puis pas vivre sans vous voir.

--Chut! dit Lucia, ma mere est morte, mais il me semble qu'elle vous entend.

--Si votre mere savait comme je vous aime, elle me pardonnerait.

--Mais que va-t-on dire si on vous voit ici?

--Ne pouvez-vous pas recevoir un ami?

--D'ailleurs, que dirai-je, moi?

--Que vous importent vos gens et votre gouvemante, votre vertu est au-dessus de tout cela; si vous me condamnez a ne plus vous voir, je n'ai plus qu'une ressource, c'est de m'engager dans l'infanterie de marine et de me faire casser la tete au Tonkin.

--Non, je ne veux pas vous savoir si loin!

En ce moment, Mlle Agnes descendait le perron.

--De grace, monsieur, partez!

--Eh bien, Lucia, je baise vos roses et je pars, mais je reviendrai ce soir, la sous cette tonnelle, vous dire adieu pour toujours.

--Ayez pitie de moi!

--Ce soir, n'est-ce pas? Je passerai comme tout a l'heure par la grille du parc.

--La grille sera fermee.

--Que m'importe la grille?

Lucia alla au-devant de sa gouvemante et l'entraîna vers le chateau, pendant que M. de La Grange s'enfonçait sous les arbres du parc.

## VIII

Lucia se promit de ne pas aller le soir au rendez-vous; mais M. de La Grange etait bien sur de ne pas l'attendre longtemps sous le berceau de charmille.

La nuit fut toute noire, un orage eclatait a l'horizon. Lucia arriva haletante, croyant toujours qu'elle n'irait pas si loin.

Quoique tres emu lui-meme, le comedien n'oublia rien des ressources de son jeu. Il parla encore de cette guerre lointaine d'ou il ne reviendrait pas. "Qu'importe! n'aurai-je pas eu le supreme bonheur de respirer vos cheveux en vous appuyant sur mon coeur? L'amour, c'est une secousse de joie inesperee, je vous emporterai dans mon souvenir, je mourrai en disant votre nom."

Lucia n'entendait plus rien, tant elle était éperdue. "Pourquoi suis-je venue?" murmura-t-elle. Elle n'avait plus la force de lutter dans ce terrible moment où deux âmes éperdues n'en font plus qu'une seule.

Quand elle s'arracha des bras de M. de La Grange, elle lui dit: "Portez-moi jusqu'au perron, car je suis morte."

Il la reprit dans ses bras et la porta doucement dans l'antichambre.

Elle retrouva la force de lui dire adieu et de marcher jusqu'au grand salon.

La, elle tomba sur un fauteuil où elle demeura quelques heures toute anéantie, ne trouvant ni une idée ni un mot.

Elle se croyait dans un rêve horrible et doux. La première parole qui lui vint aux lèvres fut:

"C'est impossible! c'est impossible! c'est impossible!" Et elle pressait sur son cœur les roses baisées par le comédien.

## IX

Il était minuit quand Lucia se leva du fauteuil. Il ne restait plus que deux bougies allumées dans les candelabres. Elle prit son bougeoir et l'alluma.

--Trois bougies, se dit-elle, cela porte malheur. Mais quel malheur plus grand pourrait entrer ici maintenant?

Elle éteignit les lumières du candelabre.

Sans le vouloir, elle s'approcha de la glace où elle avait vu la femme en blanc. Tout à coup elle fit un pas en arrière.

--Cette femme!

Elle avait détourné les yeux, mais elle regarda encore.

--C'est elle! toujours elle! Pourquoi cette croix qui me frappe au front? Ma mère! ma mère!

Lucia tomba à la renverse, pendant que le bougeoir allait frapper une table de marbre.

La porte du salon s'ouvrit: c'était Mlle Agnes qui accourait, toute inquiète, et qui s'enfuit épouvantée, croyant avoir vu un fantôme.

Le lendemain, Mlle Agnes osa entrer dans le grand salon: elle trouva la jeune fille morte devant la glace.

[Illustration: 198.png]

IL NE FAUT JURER DE RIEN

[Illustration: 201.png]

## X

IL NE FAUT JURER DE RIEN

I

Qui ne connaît le banquier Karl Oberbach, venu pauvre a Paris il n'y a pas longtemps, ambassadeur extraordinaire de M. de Bismarck, comme Vonbergher et autres bonshommes de Francfort ou de Hambourg qui font les gentilshommes a la Bourse de Paris? M. de Bismarck leur a dit: "Allez, mes enfants; la France ne nous a donne que cinq milliards, mais il n'en faudra pas beaucoup comme vous pour achever la ruine de nos voisins."

Une fois en France, ces bonshommes plus ou moins barons se sont figures qu'ils etaient princes chez nous parce qu'ils avaient les mains pleines d'or parisien. Comme, grace a Dieu, ils ne sauront jamais le francais, ils se sont dit entre eux: "Nous sommes quelques-uns," croyant dire: "Nous sommes quelqu'un."

Oui, bonshommes de Francfort et de Hambourg, vous etes quelques-uns, vous avez continue les exploits des grands chemins, moins la bravoure de M. de Cartouche. Mais ceci ne vous empeche pas d'avoir chez nous pignon sur rue et de nous prendre nos femmes--celles qui se vendent--par le mariage ou a cote du mariage.

Karl Oberbach ne s'etait paye qu'une maitresse. Elle est aussi jolie qu'il est laid--les extremes se touchent, dans le pays de l'amour comme partout.--C'est d'ailleurs la loi de la nature.

La maitresse du banquier lui donnait des lecons de savoir-vivre et des lecons de francais. Une belle Hollandaise, que je felicitais de parler le francais des Parisiennes, me repondait en souriant: "C'est le Francais qui m'a appris l'amour--et c'est l'amour qui m'a appris le francais." Mais Karl Oberbach aura beau faire, il n'apprendra ni l'amour ni le francais, meme avec une adorable creature comme Lili. (Son nom de famille est tres connu.)

Lili s'ennuie dans ce somptueux hotel de la place de l'Etoile, tout rempli de sa grace, de son babil et de ses chansons. Quoi! direz-vous, une si jolie fille avec un pareil malotru? Quoi! des chansons devant ce bonhomme qui ne fait que compter son argent?

Eh! mon Dieu, oui, la femme s'arrange de tout sous une pluie d'or et devant un miroir. Lili est emprisonnee, par ce geolier qui croit que l'Arc-de-Triomphe n'a ete eleve que comme point de vue de son hotel; mais il n'y a point de prison pour le coeur.

Une comedienne, ancienne amie de Lili, vint la voir un matin.

--Ah! Lili, comme tu es heureuse d'habiter un pareil hotel, dans un luxe inoui.

--Heureuse! oui, heureuse a en pleurer! repondit la maitresse du baron.

La comedienne lui sauta au cou.

--Eh bien, je te comprends. N'est-ce pas que les vanites n'etouffent pas le coeur? Et pourtant, voila une bien jolie cage pour une gentille fauvette comme toi. Est-ce que tu chantes toujours?

--Oui, quand je chante, je ne pense pas. Et puis j'espere bien rentrer au theatre.

--Ou rentrer dans ton amour.

--Oh! tu le connais bien. Avec lui, c'est le bonheur qui traine la misere.

--Qu'est-ce que cela fait, si c'est la misere doree et adoree! Et puis tu l'aimais tant!

--Oui, mais n'est-ce pas lui qui m'a abandonnee?

Lili cacha une larme.

Les amis du bonhomme, qui le savent embranche dans les caprices d'une femme a la mode, se moquent de lui a sa barbe teinte; mais il leur proteste qu'il est aime pour lui-meme. "D'ailleurs, dit-il en leur montrant une petite clef d'argent, voyez plutot: Voici la clef du coeur et de la chambre a coucher:"

Lili est baronne a peu pres comme il est baron. C'est lui qui, en la prenant sous son toit, lui a donne ce titre pour imposer a ses gens. M. le baron ne pouvait pas dechanter, il fallait bien que madame fut baronne!

--Vous ne perdez jamais votre clef? dit un jour a maitre Karl un de ses camarades de Bourse.

--Je perdrais plutot ma fortune. Songez que, si je n'avais pas ma clef quand je rentre passe minuit, la petite baronne n'ouvrirait pas. Quelle joie pour elle d'entendre bruire dans la serrure ce petit passe-partout d'argent.

--Et si un autre avait la clef? Ce serait un passe pour tous.

--Je vous dis que c'est un dragon de vertu.

--Comme c'est commode de sortir des brouillards du Rhin ou de la mer du Nord. Et comment l'avez-vous capturee?

--Elle etait allee chanter en Amerique; a son retour, je l'ai enlevee.

--A la force du poignet? Combien y avait-il d'or dans la main?

--Pas un sou, mon ami.

Et le banquier fit une pirouette de talon rouge. Comme il est voue au ridicule, il glissa et roula comme un tonneau.

Quelques jours apres, Oberbach etait au cercle. On soutenait avec impertinence que toute femme douee du demon parisien devait succomber a la tentation.

--Excepte celle de Karl, dit le camarade du banquier.

--Est-ce qu'il vous a mis dans son jeu? demanda un malin.

Le banquier leva la tete.

--Vous parlez de ma femme; la connaissez-Vous?

--D'abord ce n'est pas votre femme, c'est votre maitresse.

--Si elle est ma maitresse, elle est ma femme. Je parie dix mille louis qu'elle ne passera pas sur son balcon pour ecouter vos serenades.

Un joueur effrene prit gravement la parole:

--Dix mille louis! ce n'est pas la mort d'un homme. C'est un coup de carte. Je tiens le pari si vous voulez, mais a la condition de passer la main.

--Vous ou les vôtres, vous pouvez dresser vos embouches.

--Messieurs, vous êtes témoins.

Le banquier se recria:

--Nous n'avons pas besoin de témoins; notre parole vaut de l'or.

--Oui; une poignée d'or, mais pas dix mille louis.

--La belle affaire, j'en ai gagné cent fois autant contre l'Union générale.

--Eh bien! je joue contre l'Union conjugale.

--C'est dit! même si vous passez la main à Paris, ou à Alfonso, ou à Carolus, ou au prince.

A cet instant, on vit apparaître un jeune homme blond, gardenia à la boutonnière, sourire aux lèvres, bien sculpté pour les batailles de l'amour.

--Voilà mon homme, pensa celui qui avait parié contre la vertu de Lili Lalouette.

Il se leva et entraîna le nouveau venu dans un autre salon.

--Veux-tu gagner deux cent mille francs?

--Toujours.

--Eh bien! mets-toi en campagne et enlève Lili Lalouette.

--C'est impossible.

--Pourquoi?

--Parce qu'elle aime mieux l'argent que l'amour.

Et le jeune homme se dit, en soupirant:

--Après avoir mieux aimé l'amour que l'argent.

L'autre avait entendu.

--Allons donc, ne vas-tu pas faire des manières. Songe, mon cher ami, que je viens de parier deux cent mille francs que Lili se laisserait prendre d'assaut. Tu la prendras par toutes les roueries du cœur, car le cœur est encore plus malin que l'esprit. Or, tu aimes Lili. En campagne, morbleu; cent mille francs, c'est quelque chose pour un homme qui n'a pas le sou.

--Comment, cent mille francs! tu disais deux cents?

--Nous partagerons. Je ne parle pas de Lili.

--Pourquoi partagerions-nous?

--N'est-ce pas moi qui ai parié? N'est-ce pas moi qui perdrais si tu ne triomphais pas?

Pourquoi M. Alphonse\*\*\*, connu dans le monde litteraire par un pseudonyme sonore, etait-il, en avril 1883, rue de Tilsitt, en face d'un des hotels massifs que les embellissements de Paris doivent au lourd crayon de l'architecte Hittorff? Il ne faisait pas un temps a se promener la sans parapluie, deja deux gibourees avaient eclate sur l'Arc-de-Triomphe. Alphonse\*\*\* s'abritait comme il pouvait sous les appuis des fenetres, tout en se tordant les moustaches avec impatience.

Il ne fallait pas beaucoup de penetration pour deviner un amoureux qui attendait un signal; mais les croisees etaient impassibles, pas une ne s'ouvrait pour lui dire bonjour. Il y a des maisons qui sourient comme il y a des maisons qui pleurent. Celle qu'Alphonse\*\*\* devorait des yeux semblait dormir.

A la troisieme giboulee, il frappa du pied et decida qu'il n'attendrait pas plus longtemps. Mais sans doute il vit remuer un rideau, car il leva son mouchoir en signe de joie.

Il rentra chez lui et se mit a ecrire cette lettre d'une main fievreuse:

\_Lili, Lili, je meurs de ne pas vous voir; car je n'appelle pas cela vous voir quand vous passez au Bois ou sur le boulevard avec cet homme qui est un geolier. Lili, souvenez-vous! Avez-vous oublie ces jours rapides ou vous etiez heureuse quand je vivais a vos pieds?—Ne t'ai-je pas aimee avec idolatrie? N'est-ce pas avec toi que j'ai mange mes quatre sous en te faisant princesse pendant six semaines? Est-ce ma faute si la fortune m'a mis a pied, quand j'etais si heureux, niche avec toi dans ce petit coupe qui etait encore le lit nuptial? Oh! les doux propos. Tu commençais a chanter un grand air d'opera que j'etouffais sous mes baisers. Tout cela s'est evanoui comme un reve. Dieu m'est temoin que j'ai tout tente pour devenir directeur de la Banque de France. Un peu plus, je faisais de la fausse monnaie. Oh! n'avoir pas d'argent et vivre dans l'enfer du luxe avec une femme qui veut des diamants.\_

\_On dit que je suis un homme d'esprit, je ne suis qu'une simple bete, puisque je n'ai pas le genie de changer de carte dans le jeu perpetuel qui s'appelle la vie. Lili, ma Lili, de grace! reviens a moi, ne fut-ce que pendant une heure. Je meurs de t'aimer et je meurs de ne pas te prendre dans mes bras. Je t'attendrai toute cette nuit a l'hotel d'Albion. Si tu ne dois plus etre a moi, viens au moins me le dire par un dernier baiser.\_

ALPHONSE\*\*\*.

A cette lettre, Lili ne repondit pas. Ce jour-la, Alphonse\*\*\* la rencontra au Bois, comme tous les jours. Elle regardait de l'autre cote. Non pas cependant du cote du banquier, qui n'etait pas loin de la. La dignite de ce bonhomme l'empochait de se faire trainer dans la meme voiture que sa maitresse. Mais il l'accompagnait au Bois a sa maniere, lui lançant des oeillades idolatres et fronçant le sourcil chaque fois qu'il voyait ses yeux en conversation criminelle avec un sportsman a cheval; car il etait jaloux comme le Rhin allemand des sources vives du vin de Champagne.

Alphonse\*\*\*, sans s'inquieter du banquier, jeta un bouquet de violettes dans le landau de Lili Lalouette. Sans s'inquieter du banquier, elle prit le bouquet et le respira en toute effusion de coeur. Alphonse\*\*\* fut si heureux qu'il en devint tout pale. Enfin elle embrassait les violettes qu'il avait baisees lui-meme!

III

On etait au bout de l'avenue des Acacias; l'amoureux rencontre le

parieur, qui lui dit en lui offrant un cigare:

--Eh bien! notre pari?

--Notre pari va bien. Je vais trouver ton cigare exquis.

--Tu as parle a la dame?

--Non.

--Tu lui as ecrit et elle t'a repondu?

--Non.

--Eh bien! alors?

Alphonse\*\*\* etait si heureux qu'il avait peur en parlant de faire evanouir son bonheur. Mais, comme le parieur insistait:

--Voila ou j'en suis: je lui ai ecrit ce matin une lettre a attendrir les rochers. Tout a l'heure je lui ai jete un bouquet et elle y a mis ses levres en me souriant.

--Bravissimo! bravissima! je n'attendais pas moins de toi et de Lili. En avant! a la baionnette!

--Helas! je la connais: celle-la ne se laisse pas enlever tambour battant.

--Nous ne pouvons pas remettre notre pari aux calendes grecques. Ne vas-tu pas tomber dans un amour platonique?

La dame repassa devant Alphonse\*\*\*, et elle respirait encore le bouquet de violettes.

Le lendemain, a l'heure de la Bourse, la petite baronne envoya chercher un serrurier de M. le baron.

--Madame, le serrurier est la, que faut-il lui dire?

--Dites-lui que j'ai perdu la clef de mon chiffonnier.

Il n'y avait pas un mot de vrai dans ces paroles. Le serrurier entra; Lili lui dit de fermer la porte, apres quoi elle le pria de lui faire une petite clef d'argent toute pareille a celle qu'il avait deja ciselee.

Que voulait faire Lili de cette petite clef? Son protecteur avait-il perdu la sienne?

Quelques jours apres, le banquier dinait dans le faubourg Saint-Germain. Sa place a table, au milieu de quelques grands seigneurs desargentees ne lui coutait guere qu'une centaine de mille francs. Tout se paye a Paris, non pas l'honneur, mais les honneurs. Or, pendant qu'il dinait en si bonne compagnie, Lili dinait seule, en toute hate.

En moins d'un quart d'heure elle eut touche a tout d'une levre dedaigneuse. Apres quoi elle descendit, un livre a la main, sans dire ou elle allait. Le savait-elle bien? Elle traversait une de ces phases critiques ou les femmes donnent un croc-en-jambe a leur destinee.

Pourquoi le livre a la main? Parce que le livre est un bon compagnon de voyage, meme s'il est mauvais. Et puis, elle n'avait pas pris un livre pour le lire.

A peine a cinquante pas de son hotel, elle rencontra l'homme au bouquet de violettes.

--C'est toi, ma Lili!

Un peu plus Alphonse\*\*\* la prenait dans ses bras.

--Chut! dit-elle, M. Karl Oberbach a cent yeux.

--Oui, mais j'ai la un bon fiacre ou nous serons chez nous.

Et il entraîna Lili. Devant le sapin, elle fit un pas en arriere. Il y avait longtemps qu'elle ne montait plus que dans des voitures de maitre. Elle avait peur que cet affreux fiacre ne fut plus pour elle la roue doree de la fortune. Mais l'amour leva sa jolie bottine sur le marchepied.

Et ce fut un quart d'heure delicieux. On s'etait aime follement, on s'aimait plus follement encore.

--Je n'ai jamais aime que toi, Lili!

--Je n'aimerai jamais que toi, Alphonse!

Alors pourquoi vivaient-ils separes, ces deux amoureux qui s'aimaient tant? fallait-il donc qu'un pari de cent mille francs les rejetat dans les bras l'un de l'autre?

Cependant, une heure apres, il fallait que Lili rentrat dans sa prison doree. Elle donna une petite clef d'argent a Alphonse\*\*\* en lui disant:

--Ecoute-moi bien. Je ne t'ecrirai pas, parce qu'il me faudrait porter moi-meme les lettres a la poste; mais souvent, a l'heure du Bois, nous nous rencontrerons. Si un jour je mets mon éventail sur ma figure quand tu passeras, c'est que je serai seule le soir. Et le soir a dix heures, tu viendras sous ma fenetre, comme tu es venu un matin. Si j'agite un rideau, tu monteras au premier, tu ne rencontreras personne, tu traverseras un salon, ma chambre est a gauche, tu ouvriras la porte avec cette petite clef, car une autre clef pareille m'aura emprisonnee pour trois heures, c'est-a-dire pour tout le temps ou le bonhomme va faire le beau dans le monde.

Alphonse\*\*\* ne se fit pas enseigner deux fois l'itineraire. Le lendemain, la comedie commença, et en se quittant les amoureux se dirent: La suite a demain.

Un peu plus, Alphonse, dans sa joie, ne disait rien a son ami le parieur. Enfin il parla apres huit jours de bonheur. On decida qu'au premier rendez-vous deux temoins affirmeraient la verite de l'histoire. Mais on n'eut pas besoin des temoins, car voici ce qui arriva:

#### IV

Un jour, en dinant, Karl Oberbach dit a Lili: "Sais-tu pourquoi je ne suis pas gai? Noblesse oblige Je suis force de partir tout a l'heure pour le chateau du prince\*\*\*, ou il y a demain chasse a courre."

Or, le soir meme, au cercle, on apprit que la chasse serait contremandee a cause du mauvais temps. Karl Oberbach rentra donc chez lui a l'heure coutumiere. Il fut tres surpris de trouver la petite clef d'argent a la serrure de la chambre a coucher de sa maitresse.

Il mit la main a sa poche, plus surpris encore d'y trouver la sienne; il y avait donc deux clefs d'argent? Pourquoi pas? Sans doute, Lili en



avait une pour elle. Simple caprice, puisqu'elle la laissait a la porte!

Le banquier ouvre la porte sans inquietude.

En croira-t-il ses yeux? Un homme est la, qui dort sur un canape, pendant que Lili dort dans un fauteuil. La legende affirme meme qu'ils dormaient tout pres l'un de l'autre.

Le banquier peut-il douter de sa mesaventure? Une femme qu'il a couchee sur l'or et qui le brave ainsi en plein minuit!

Quel est donc cet insolent qui dort sur le roti?

Tout autre que le bonhomme eut jete l'amoureux par la fenetre. Mais Karl Oberbach eut peur: Si l'amoureux reveille allait le jeter lui-meme par la fenetre? Il pouvait appeler ses gens, mais comment se donner ainsi en spectacle? Il rougit de sa lachete, il pensa a M. de Bismarck et se decida a affronter le peril.

Il avanca d'un pas vers le dormeur.

--Monsieur, que faites-vous la?

Alphonse\*\*\* ouvrit les yeux et eclata de rire en voyant la mine effaree du bonhomme.

--Monsieur! pourquoi me reveillez-vous quand je dormais si bien?

Le banquier recula d'un pas.

--Mais, monsieur, je suis chez moi!

L'amoureux avanca d'un pas.

--Et moi, monsieur, je suis chez ma femme.

Le banquier eut un cri dechirant:

--Sa femme!

Lili s'etait reveillee.

--O Lili! quel est ce va-nu-pieds?

La verite est qu'Alphonse n'avait pas encore mis ses bottines.

Lili, comprenant que tout etait perdu ou que tout etait sauve, dit en le prenant de haut:

--Oui, monsieur, c'est mon mari.

Il n'y eut plus de doute pour le banquier, il perdait tout a la fois sa maitresse et son pari.

Il fut si doux aux amoureux qu'un peu plus il leur abandonnait l'hotel.

Pendant quelques jours, M. Karl Oberbach n'osa retourner au cercle. Comment reparaitre devant tous ces rieurs sans avoir lave cette offense a son blason de baron allemand!

Mais une idee, lui vint, qui le decida a faire bonne figure au cercle. On le vit arriver un soir d'un air important.

--Eh bien! lui dit le parieur, vous m'apportez mes deux cent mille francs?

--Point du tout.

--Comment, point du tout!

--Oh! je ne fais pas de facons pour avouer que cette coquine m'a trompe.

--Eh bien?

--Eh bien! c'etait son mari!

[Illustration: 220.png]

LA FEMME COUCHEE

[Illustration: 223.png]

XI

LA FEMME COUCHEE

I

Il n'y a que les histoires invraisemblables qui soient vraies.

Une belle, femme qui sait toutes ses beautes lisait le \_Sopha\_ de Crebillon dans une galerie de tableaux, avenue du Bois-de-Boulogne.

--Pourquoi seule? Elle y etait venue deja deux fois, mais avec une amie du maitre de la maison. Ce maitre de la maison, M. Georges Marmont, un huitieme d'agent de change qui ne va jamais a la Bourse, est un raffine qui touche a tout d'une main legere, mais avec la passion de ce qui est beau dans l'art, dans les lettres, dans la vie en action.

Il fait toujours deux parts dans la femme, la part de l'ideal et la part du diable. Il prend la part du diable le plus souvent possible, mais il n'effarouche pas les oiseaux qui entrent par megarde dans la voliere. Ils n'ont qu'a crier pour qu'il leur ouvre la porte a deux battants.

La jeune dame qui lisait le \_Sopha\_ de Crebillon dans la galerie,--Mme la marquise de Marcy,--attendait qu'il descendit pour lui parler. Que venait-elle lui dire? Moins que rien. Elle passait par la et elle venait lui dire bonjour.

Je ne serai pas bien indiscret en vous confiant qu'elle l'aimait--sans le vouloir.--C'est que son mari ne l'aimait plus et la malmenait, tandis que Georges Marmont lui parlait de sa beaute avec religion.

C'etait l'apres-midi, par un beau soleil d'automne, quand l'ame, se recueille deja pour la rude traversee de l'hiver, quand l'esprit, qui part toujours en avant, voit la neige apres les rayons.

Aussi, quand descendit le maitre de la maison, la jeune dame parut attristee.

--Pourquoi ces nuages sur le front?

--C'est que le soleil s'en va trop vite; c'est que toutes ces belles dames qui vivent dans votre galerie ne sont plus de ce monde! A quoi sert-il d'etre belle s'il faut mourir?

--Je vous comprends. Si j'étais M. de la Palisse ou son petit-fils embourgeoisé qui s'appelle M. Prud'homme, je vous dirais que le monde n'existe qu'à la condition de mourir, mais je suis aussi bête que vous et je me révolte à cette idée que Dieu, le Maître des maîtres, crée des chefs-d'œuvre qui vivent bien moins longtemps que les créations du premier peintre venu.

--N'est-ce pas désespérant de voir, accrochées ça et là, des figures aussi jeunes que moi quoique vieilles de cent ans et qui me survivront?

--Oui, mais il leur manque la parole!

--N'ont-elles pas la parole des yeux?

--Oui, des yeux comme les vôtres qui parlent mieux que Dieu lui-même.

Naturellement la jeune femme paya ce mot d'un sourire.

--Vous êtes souverainement belle, madame; pourquoi n'avez-vous pas encore un portrait de vous, car il y a des figures comme la vôtre qui appartiennent au monde de l'art.

--Allons donc! je ne suis ni courtisane ni comédienne, je ne suis pas même princesse, je n'ai aucun titre à être accrochée dans une galerie.

--Je vous jure que si vous vouliez poser comme la princesse Borghese, dans le simple appareil d'une femme qui sort du bain, un artiste qui voit bien--et qui ne vous connaît pas--ferait de vous une immortelle, à moins que....

--A moins que?...

--A moins que ce qui est caché ne soit pas digne de ce que je vois.

Mme de Marcy se révolta. Elle avait trop le sentiment de sa beauté corporelle pour ne pas braver ce doute offensant qui d'ailleurs n'était qu'une tactique pour la décider.

--Comment, lui dit-elle, vous ne me voyez pas à travers ma robe?

--Pas du tout, je suis comme saint Thomas.

Un silence.

La marquise s'arma de toute sa bravoure.

--Eh bien, si j'étais sûre qu'un peintre de talent me fit comme je suis, je prendrais bien un bain pour avoir mon image.

Elle rougit et voulut battre en retraite, mais M. Marmont ne laissa pas tomber sa parole dans l'eau. Il se hâta de lui dire qu'elle était de la pâte des déesses qui n'ont peur de rien. Il connaissait un peintre discret--Erpikum--qui ne signerait pas son œuvre et qui la peindrait telle qu'elle était, sans rien souligner.

Mme de Marcy sentait bien qu'elle s'embarquait dans une aventure scabreuse, mais la vanité de se montrer belle de la tête aux pieds lui ferma les yeux. Elle pensa qu'elle était assez enracinée dans sa vertu pour ne pas craindre les coups de vent. Elle avait quelque liberté d'esprit qui lui permettait de croire que la pudeur n'était pas outragée quand la vertu ne l'était pas. Aussi dit-elle gaillardement:

--A quand la première séance?

--Demain, si vous voulez. Il y a la-haut une chambre qui n'est jamais ouverte; vous vous coucherez, chastement toute nue sur le lit, ou bien on y transportera une baignoire.

--Non, non, je prends mon bain dans le silence du cabinet de toilette.

--Eh bien! vous vous coucherez et on vous couchera dans le grand livre de la posterite.

II

Le lendemain, le peintre etait a l'oeuvre. La marquise, drapée de sa pudeur, un masque sur la figure, avait pris une pose aussi abandonnée que les Venus du Titien, cheveux ruisselants jusque sur le sein gauche et jusque sous le bras droit, replie pour soutenir la tete.

Cette belle chevelure blonde avait des reflets d'or et de feu sur ses ondes soulevees. Le corps etait un miracle de blancheur, avec les adorables tons de rose the epanouie, releves par deux fraises mures sur les beaux seins marbre et chair. Le dessein des hanches, des cuisses et des jambes courait dans toute la grace raphaellesque avec je ne sais quel abandon corregien.

Après avoir cherche, le peintre et Georges s'etaient decides a encadrer Mme de Marcy dans des draperies jaune vieil or qui donnaient encore plus de relief aux etincelles de la chevelure. On sait d'ailleurs que les couleurs amies font une harmonie plus poetique.

La marquise, toute masquee qu'elle fut, voulut indiquer la noblesse de sa figure par une couronne de marquise surmontant des armoiries imaginaires.

Tout cela etait beau comme l'inspiration, aussi le peintre ne perdit pas de temps; apres deux heures de seance, il avait largement ebauche toute la figure sur un fond safrane. On pouvait deja juger qu'il creerait une oeuvre vivante. Mme de Marcy posait dans le nonchaloir des sultanes, sans s'inquieter des regards plus ou moins ardents du jeune peintre. Georges Marmont, cachant son emotion, apparaissait de loin en loin pour donner un conseil avec l'air d'un homme qui ne se preoccupe que de l'amour de l'art.

Il se passa un episode qui appartient, non pas a l'histoire, mais a l'histoire de la pudeur. Voici:

Quoiqu'il y eut un beau feu dans la cheminee et deux brazeros de chaque cote du lit--un lit de milieu--Mme de Marcy eut quelques tressaillements de froid. "Manque d'habitude, lui dit le peintre. Il faut aller vous chauffer a la cheminee."

Elle resista d'abord. Enfin elle se decida a descendre du lit.

--Eh bien, Raphael, laissez-moi seule.

Le peintre obeit. Elle denoua son masque et marcha vers la cheminee.

Or, si le nu a toute sa pudeur dans l'immobilite, il la perd dans le mouvement.

La marquise le sentit bien, car en marchant vers la cheminee ses joues s'empourprerent, ce que vit tres bien M. Marmont qui survenait pour la troisieme fois.

En effet, quand il ouvrit la porte, il apercut Mme de Marcy dans la psyche, plus belle encore sous cette rougeur de jeune fille.

--Allez-vous-en! lui cria-t-elle. Vous voyez bien que je rougis, meme toute seule.

Il ne fallut que cinq seances pour achever ce demi-chef-d'oeuvre, car le peintre n'etait pas un grand peintre, mais il avait saisi la verite, et il peignait les chairs avec une touche voluptueuse. Il etait impossible, grace au masque et a la teinte allumee des cheveux, de reconnaître la jeune dame, a moins qu'on ne la connut bien. Aussi l'artiste, content de lui, demanda-t-il la permission d'exposer cette figure.

Mme de Marcy fit quelques facons, mais croyant a la discretion absolue du peintre, elle consentit.

--Surtout, lui dit-elle, pas de mention honorable, ce qui me deshonorerait.

On encadra la toile dans un cadre execute par une main savante--le style Louis XIII--, dore en or eteint avec un filet noir sur la peinture.

Quoique ce portrait parut tres beau au jury par le charme du dessin et par les eblouissements de la couleur, on le refusa tout net, parce que la dame etait masquee et qu'elle avait insolemment mis sur le rideau sa couronne de marquise. Le portrait revint donc vierge encore dans la galerie de Georges ou il passa tout l'ete, pour s'habituer aux figures du voisinage et pour prendre le ton des oeuvres qui survivent.

III

Vint l'hiver. On donna une fete dans l'hotel de Georges. Tout Paris y alla, et Mme de Marcy ayant voulu etre de la fete, il fallut bien inviter son mari. Reconnaitrait-il sa femme? Elle etait bien sure que non, car, selon elle, il ne l'avait jamais regardee, ce en quoi elle se trompait. Quoiqu'il ne fut pas un dilettante, il avait fait, sans trop y prendre garde, quelques etudes dans la geographie lumineuse de ce beau corps.

--C'est etonnant, dit-il a une dame de ses amies qui le retenait comme par malice devant \_la Femme couchee\_.

--Oui, lui dit-elle, cette femme couchee ressemble a la votre. Est-ce que Mme de Marcy est aussi belle?

--Pourquoi pas?

--Est-ce qu'elle a aussi un grain de beaute sous le sein?

Le marquis tressaillit.

--Je ne me souviens pas.

Mais M. de Marcy se souvenait tres bien. Une secousse de jalousie l'emporta vers sa femme; dans sa colere, il ne pouvait plus parler.

--Madame....

--Monsieur....

Il l'entraîna sous \_la Femme couchee\_.

--C'est vous qui etes la?

--Moi. Vous etes fou.

Sa main tenaillait la main de sa femme.

--Ce grain de beauté?

Ce maudit grain de beauté s'était accentué peu à peu dans la blancheur du sein, quoique le peintre l'eût à peine indiqué.

--Est-ce que j'ai un grain de beauté? demanda Mme Marcy en jouant la surprise: C'est sans doute votre maîtresse qui a un grain de beauté?

Le soir même, le mari commença son enquête, oubliant un peu trop qu'il avait scandalisé le monde parisien avec une trainée, une maflue, une déplumée des Folies-Bergères.

Le lendemain, cet homme qui ne se croyait pas jaloux se réveilla un Othello, décidé à se venger cruellement s'il apprenait que sa femme eût posé pour la galerie.

IV.

M. de Marcy voulait envoyer deux témoins à Georges; mais, après réflexion, il comprit que si on avait peint sa femme toute nue, c'est qu'elle avait posé toute nue. Il ne voulait donc s'en prendre qu'à sa femme.

Et puis un duel, ça fait du bruit. Et puis on risque de ne plus voir le grain de beauté.

Ce qui n'empêcha pas M. de Marcy d'aller tout seul, coûte que coûte, frapper à la porte de Georges pour revoir en plein jour la Femme couchée. Georges, trop distrait, ne fit pas de façons pour le recevoir et ouvrir la porte de la galerie, sous prétexte de fumer une cigarette.

À seconde vue, M. de Marcy ne douta pas que ce ne fut sa femme; mais comment était-elle venue là?

--Belle creature! dit-il au maître de la maison; d'où diable cela vous est-il venu?

--Tout bêtement de l'hôtel des Ventes. Je crois, d'ailleurs, que cela vient de loin; on m'a dit que c'avait été peint à Venise par un élève de Fortuny.

M. de Marcy parla d'autre chose. Mais il s'en alla convaincu que c'était sa femme, quoiqu'elle ne lui eût pas permis, depuis la fête, de la regarder de trop près.

Plus d'une fois, elle lui avait demandé, à lui-même, de la faire peindre non pas toute nue, mais presque, c'est-à-dire dans le joli deshabillé des femmes qui vont au bal. Il y a peu de robe, à la vérité, le plus souvent pas de chemise. Or, tout en reconnaissant la souveraineté de ce beau corps, il avait jugé superflu de le transmettre non pas à la postérité--il ne voyait pas si loin--mais à la curiosité des amateurs d'art qui sont presque toujours des amateurs de femmes.

Il lui restait à peine un doute, et il songeait déjà à sa vengeance, quand, un jour au cercle, un de ses amis lui dit sans préambule:

--Tu devrais prier Georges, sans être Tartuffe pour cela, de jeter un mouchoir sur le sein nu de la Femme couchée, car on dit qu'elle ressemble à ta femme ou à ta maîtresse.

Le marquis faillit jeter son ami par la fenêtre, mais il cacha son jeu--jeu cruel, comme vous allez voir.

Rentre chez lui vers minuit, il alla droit a sa femme qui etait couchee.  
"Madame, il vous a plu de vous faire peindre toute nue, eh bien!  
desormais, vous irez toute nue!"

V

A peine eut-il parle qu'il souleva le drap du lit, déchira la chemise de sa femme, l'arracha par lambeaux et la jeta dans l'atre ou le feu brulait encore.

Ce n'etait que le commencement. Pendant que Mme de Marcy s'indignait en se recouvrant, il saisissait la robe qu'elle venait de defaire--laquelle robe eut le sort de la chemise--ce qui etait bien dommage, car c'etait la deux oeuvres de fee--une chemise transparente toute enrubannee comme pour la Belle au bois dormant, et une robe de velours, frappe au lys ayant coute une nuit d'insomnie a Worth.

Apres ce sacrifice a sa colere, M. de Marcy devasta toutes les armoires pour continuer son auto-da-fe.

Ce fut un rude travail; il lui fallut allumer encore deux feux de joie dans le salon et le petit salon.

La marquise avait sonne, mais lui saisissant la main, il arracha le cordon de sonnette. Elle avait appele, mais a l'apparition de sa fille de chambre, il se contenta de lui montrer un revolver pour qu'elle rebroussat chemin.

Sa femme le sachant aveugle dans ses fureurs, se tint coi, moitie riant, moitie pleurant, jouant le dedain et la raillerie pour cacher ses angoisses. Tant de belles robes qu'elle ne reverrait plus! Mme de Sevigne ne disait-elle pas: "Hormis leurs robes, les femmes n'ont point d'amies!" Et puis, pour la premiere fois, Mme de Marcy voyait le peril de son equipee.

Au bout d'une heure,--un siecle pour la pauvre femme,--toutes les robes etaient brulees. M. de Marcy, content de son oeuvre, dit a la marquise:

--Maintenant, allez vous promener!

--Monsieur, lui repondit-elle, croyez bien que j'irai me promener. Si on me voit toute nue, ce ne sera pas ici; je vous jure que ce beau corps, dont vous etes indigne, sera vu par tout le monde, excepte par vous.

Et elle descendit du lit pour braver son mari. Ce que voyant, et plus furieux encore, il saisit un éventail pour fouetter la marquise.

Au premier coup, l'éventail se brisa, comme s'il se refusait a ce crime de lese-beaute. Le mari prit ensuite une ombrelle, qui ne fit pas un plus long service.

Et toujours sa femme le bravait, le frappant de ses yeux, qui pointaient comme deux epees.

--Brisez tout sur moi, mais ne me touchez pas de vos mains, ou j'ouvre la fenetre pour appeler tout le monde au spectacle!

M. de Marcy etait au bout de ses coleres; il se sentait chanceler, comme s'il dut s'evanouir; il sortit pour aller se recueillir chez sa maitresse, qui etait son conseil de famille.

La marquise se couvrit d'un chale et marcha a pas de loup a la rencontre de sa fille de chambre. En effet, elle la vit reparaitre aussitot.

--Antonine, vous allez me retrouver une robe noire parmi celles que je vous ai donnees.

Antonine comprit et revint bientôt avec une robe noire a la main.

Mme de Marcy la mit en toute hate et descendit l'escalier quatre a quatre, nouant son chapeau, sans avoir noue ses souliers. Ou alla-t-elle?

Ne le devinez-vous pas? Elle alla tout droit chez M. Georges Marmont. Jusque-la c'etait le seul homme qui eut ose parler d'amour a cette impeccable. Il l'aimait follement, mais il cachait son coeur, meme a Mme de Marcy.

--Mon mari, lui dit-elle, m'a condamnee a aller toute nue par la vie, je viens vous demander si vous voulez etre du voyage?

Georges tomba tout emu, plus amoureux encore, aux pieds de la marquise.

Je ne sais pas la suite de la conversation. Je crois qu'elle fut criminelle.

Vous en jugerez: le lendemain Georges appela le peintre; on lui avait donne cinq mille francs pour peindre Mme de Marcy toute nue, on lui donna cinq mille francs pour lui mettre une robe.

Voila les hommes. Georges voulait bien exposer toute nue une femme qui n'etait pas la sienne, mais des que Mme de Marcy fut sa maitresse, il voulut qu'elle fut habillee.

[Illustration: 240.png]

## L'INCOMPARABLE LEONA

[Illustration: 243.png]

XII

## L'INCOMPARABLE LEONA

I

J'ai cognu une tres honneste dame qui a pris toutes les figures pour charmer son monde. Aussi elle a toujours beaucoup d'amoureux comptant pour rien, un mari qui voyage et peut-etre un amant, a moins qu'elle n'en ait deux--simple jeu d'eventail!--Elle defie la fortune et les hivers, quoiqu'elle soit nee pauvre et que bien des printemps aient passe sur sa figure. C'est que la fee la plus souriante l'a douee a son berceau d'une vertu qui domine toutes les autres: la charmerie!

On ne peut pas la voir sans l'aimer, pour mille et une amorces. Elle est belle quand elle n'est pas jolie, et elle est jolie quand elle n'est pas belle. Dieu lui a donne une de ces figures parisiennes venues de Dijon, de Reims ou de Rouen, qui prennent les coeurs, parce qu'elle reflete, par je ne sais quel art savant, toutes les figures aimees, la Joconde comme la Pompadour.

Le regard bleu est noye dans une volupte magnetique qui grise les sceptiques; la bouche a des sourires qui vous prennent par leur charme



cruel et divin. Et, dans l'attitude, des serpentements inouis, des ondulations perfides, des calineries de bete fauve, des abandonnements qui jettent un homme a ses pieds comme un feu de mousqueterie.

Ceux qui ne sont pas la disent du mal d'elle; mais, des qu'ils lui ont baise la main, ils deviennent des adorateurs. Quelques-uns veulent faire les beaux, tout en prenant le grand air dedaigneux; mais, dans son coffret d'ebene, elle a plie des lettres qui prouvent leur servage cache.

Un prince celebre disait d'elle: "La premiere fois que je l'ai vue, il m'est venu l'idee de la battre et de l'aimer."

Il l'a aimee, elle l'a battu.

Un peintre celebre voulut la représenter en Diane ou en Venus, pour mieux accentuer sa grace de deesse.

--Oui, dit-elle, mais debout.

--Pourquoi pas couchee.

--Non, debout.

--Dites-moi pourquoi?

--Pour me reposer.

Elle se calomniait pour faire un mot. Elle se calomniait, parce qu'elle a ete plus souvent Minerve que Venus. Cependant, elle ne joue pas a la femme savante. Un de ses amis lui disait: "Vous avez trop d'esprit."

--Chut, dit-elle, ne dites pas ca tout haut, car on ne m'aimerait plus.

Moliere et Goethe eussent applaudi a ce mot charmant, si feminin et pourtant si profond: Il faut dire a l'homme: Cache ton bonheur; il faut dire a la femme: Cache ton esprit.

La Bruyere aurait du plaisir a peindre cette adorable et irritante creature, vraie femme de la cour de Versailles et de Trianon, quand les Aspasies etaient de la cour; mais n'a-t-elle pas elle meme une cour? Aujourd'hui qu'on a brule les Tuileries, ou trouverait-on un salon plus royalement habite? Tous les jours, de cinq a six heures, ce qu'il y a encore du tout-Paris de l'esprit, des arts, de l'armee et du sport, vient dire son mot et prendre l'air de la mode: il y a la des princes,--et des princes du sang,--des philosophes, des poetes, des artistes, des sportsmen, des diplomates; mais non pas les premiers venus, meme parmi les princes; il faut avoir marque par une oeuvre ou par une action d'eclat pour avoir droit de cite chez l'archideesse.

Le vendredi, diner temporel et spirituel; beaucoup de fleurs, beaucoup de railleries, beaucoup d'imprevu. Elle conduit elle-meme a causerie, non pas sur la carte du Tendre, mais a travers tous les abimes, tous les precipices, tous les casse-cou; tire-toi de la comme tu pourras. Au dernier diner, Renan et Rochefort ont fait sauter Dieu et la societe; aussi a-t-on dit que les diners de l'incomparable continuaient les diners du vendredi de M. de Sainte-Beuve.

II

Mais ne nous attardons pas trop a vouloir peindre cette femme, que nul ne connait bien et qui ne se connait pas elle-meme. Le philosophe a dit: "Toutes les femmes sont la meme;" ce qui veut dire que dans toutes les femmes, il y a une parcelle de la femme; car, au fond, l'ennemie de

l'homme est ondoyante et diverse.

Un soir, au dessert, notre tres honneste dame parut s'ennuyer.

--Vous avez beau rire, nous dit-elle, j'ai des nuages dans mon ciel, toute la journee je me suis embetee academiquement; il me semblait, comme disait Alfred de Musset, que j'etais sous la coupole de l'Institut.

Renan defendit sa paroisse et promit a la dame de lui amener deux ou trois academiciens de la plus haute gaiete.

--Eh bien! non, dit-elle, ce n'est pas mon esprit qui s'ennuie, c'est mon coeur.

Son voisin de gauche mit doctement sa main sur le coeur de l'incomparable, en lui disant:

--Il y a donc toujours quelque chose la?

Elle repondit par un coup d'eventail.

--Deux impertinences, dit-elle. Me croyez-vous de l'autre cote de l'eau, comme les douairieres?

--Oh! pas du tout, vous etes la plus vaillante parmi les batailleuses de la vie, mais je vous croyais revenue des betises du coeur.

--N'en revient pas qui veut, dit-elle avec un profond soupir.--Ou plutot, reprit-elle en jetant tout autour un regard de flamme,--je sens que pour etre belle il faut aimer.

--Comme il faut etre belle pour aimer, dit un prince en s'inclinant.

--Quand on veut aimer et qu'on a des amoureux, dit Henry, on est deja a moitie chemin.

--Il y a, dit un general, beaucoup de femmes qui trouvent que c'est bien assez d'etre aime.

--Quelle betise! dit Leona; etre aime c'est un supplice, et aimer c'est une benediction. Etre aime, c'est a la portee de tout le monde. Mon perruquier est adore de ma femme de chambre, comme mon cocher. Mais aimer, voila l'oiseau rare, qui ne vient pas quand on l'appelle; allez voir un peu si le rossignol qui chante dans les bois se fera prendre pour chanter en votre cage!

--Eh bien! madame, aimez-nous, dit un jeune diplomate qui avait pris ses grades chez Leonide Leblanc ou chez Alice Regnault.

La dame parut se recueillir.

--Je sens, reprit-elle, que je ne prendrai pas feu au premier coup de foudre; j'ai deux fois vingt ans; mon coeur ne se donnera qu'a un homme etrange qui aura fait une grande chose.

--Aimez M. de Lesseps.

--Non, j'aurais trop peur des enfants.

--Aimez M. de Brazza.

--Il est parti.

--Aimez Riviere, qui vous enchinoisera.

--C'est mon ami; je n'aime pas mes amis, ou plutôt j'aime trop mes amis pour les aimer, car vous savez que je suis fatale à ceux qui sont tombés sous mon éventail.

Leona rappela que, dans les contes de fées, les princesses étaient bien heureuses, puisque trois paladins partaient pour elles du même pas à la conquête de l'impossible.

Or, ce soir-là, tout le monde jura de tenter l'aventure et de se surpasser, qui par un beau tableau, qui par un beau poème, qui par une victoire sur l'ennemi, qui par une victoire sur le champ de courses, qui par ceci, qui par cela.

Renan promit d'avoir une entrevue avec Dieu, Rochefort jura qu'il chasserait les vendeurs du temple.

Moyennant ces promesses, et beaucoup d'autres, Leona s'engagea sinon à aimer, du moins à faire croire qu'elle aimerait celui d'entre ses convives qui, au bout d'un an et un jour, aurait accompli la plus belle œuvre ou la plus belle action.

Ceci n'est pas un conte du vieux temps, c'est de l'histoire de 1882.

III

Au bout d'un an et un jour, c'était encore le vendredi. Tout le monde se retrouva. Pas un qui ne répondit à l'appel, hormis Rivière.

On s'était remis à sa place accoutumée. Le commencement du dîner fut quelque peu solennel. Quoiqu'on n'eût pas pris au sérieux les serments de l'an passé, chacun de nous, pour amuser Leona, était décidé à lui dire: "J'ai fait ceci, j'ai fait cela."

Leona prit la parole:

--Je commence par donner une larme à notre ami Henri Rivière mort en héros. Lui donner une larme, c'est lui donner le prix. Mais puisqu'il faut vivre avec les vivants, causons de notre tournoi, quoique le mot soit bien démodé. Il y a aujourd'hui un an et un jour, vous m'avez promis, sans doute pour vous moquer de moi et pour m'amuser, de revenir ici les mains pleines de vos hauts faits et de vos chefs-d'œuvre inspirés par moi. J'ai pris cela au sérieux. Qui d'entre vous s'en souvient?

Plus d'un avait oublié, mais naturellement tout le monde affirma son esclavage.

Le voisin de droite commença:

--Voulez-vous savoir....

--Chut! dit-elle, je sais. Vous avez fait un beau livre ou vous vous êtes peint vous-même avec tout l'accent de la vérité--qui se voile;  
--aussi je vais vous embrasser avec tout l'accent du cœur--qui se cache.

Le philosophe fut embrassé sur les deux joues par ces lèvres rebelles qui ne donnaient presque jamais et qui se donnaient moins encore.

--Eh bien! mon philosophe, reprit-elle, j'aimerai votre livre, ce qui vous fera plus de plaisir que si je vous aimais moi-même.

Elle se tourna vers son voisin de gauche:

--Et vous, mon general?

--Moi, j'ai conduit mes soldats au feu; ils ont tous ete braves, il n'y a pas de quoi se glorifier; mais, un jour, les journaux vous l'ont dit; je me suis trouve avec un capitaine et trois soldats, ce qui faisait en tout quatre hommes et un caporal, dans une nuee d'Arabes, qui nous ont assaillis comme des abeilles en fureur. J'ai perdu deux hommes, le troisieme est aux Invalides, mon capitaine est defigure, j'ai ete blesse a quatre reprises; mais les Arabes que j'ai touches ne se portent pas bien. J'avais jure de diner ici, me voila; je n'ai fait que mon metier, et je ne veux pas etre aime.

Leona embrassa le general:

--Eh bien! mon general, je vous aimerai plus en vous aimant moins; d'ailleurs, que feriez-vous de moi, puisque vous allez repartir pour le desert?

Et se tournant vers un romancier:

--Je sais ce que vous avez fait, le meilleur de vos romans; aussi je vous ai aime toute une nuit.

--Oui, mais je n'etais pas la; donnez-moi ma revanche.

--Ah! c'est fini! Il fallait venir avec votre livre a la main.

--Oui, mais alors vous ne l'auriez pas lu et...

Et ainsi chacun eut son tour et son mot, chacun eut son baiser de consolation.

--Vous, dit Leona a un peintre de marque, je vous ai aime tout un jour au dernier Salon. Vous savez, mon ami, que votre Venus me ressemble beaucoup.

--Je crois bien; je ne pensais qu'a vous.

--C'est risquer ce que vous avez fait la, car j'ai l'air d'etre deshallee sur le rivage.

On put croire un instant que le peintre allait l'emporter et qu'elle se deshallerait pour lui sur le rivage. Ce n'etait certes pas le premier venu. Il avait la figure de l'emploi; on parlait de ses succes dans le monde comme de ses succes au Salon. Le ministre avait mis une fleur rouge a son habit noir par amour de la couleur.

Ceux qui regardent bien, lisaient deja sur le front de Leona les pensees amoureuses d'une belle desoeuvree qui trouve a peu pres son homme. Le peintre, qui n'est pas fat a demi, dit a un de ses voisins, comme il avait l'habitude de dire devant ses tableaux: \_Ca y est\_. Mais dans le pays de la galanterie on batit toujours sur le sable.

IV

--Oh! mon Dieu, dit tout a coup Leona, j'oubliais Gontran.

C'etait un tout jeune Parisien, qui portait un nom celebre et qui ne savait pas encore son chemin dans la vie.

Il leva la tete et regarda l'incomparable avec de beaux yeux qui jetaient des flammes.

--C'est tout naturel qu'on m'oublie, dit-il tristement, puisque je n'ai rien fait.

--Rien du tout?

--Rien du tout!

Il nous fut aise a tous de voir que ce jeune homme etait amoureux de la dame, car depuis le commencement du diner, son regard avait rayonne sur elle comme le soleil frappe le lac quand il a soif.

Gontran avait la paleur de ceux qui ont le coeur inquiet.

Il se troublait chaque fois que Leona disait un mot.

--Voyons, mon ami, reprit-elle, expliquez-moi pourquoi vous n'avez pas suivi le programme de la maison; qu'avez-vous donc fait depuis un an et un jour?

Gontran repondit:

--Je vous ai aimee.

L'incomparable n'alla pas embrasser celui-la, mais....

Mais a minuit, quand tout le monde fut parti, elle lui offrit de chanter, avec elle \_Plaisir d'amour\_.

[Illustration: 256.png]

DIANE AU BAIN

[Illustration: 259.png]

XIII

DIANE AU BAIN

I

Mr Arnold de Montmartel se ruina avec les actrices, mais surtout avec Nina la rousse. Que voulez-vous! Il ne respirait bien que dans les coulisses et les avant-scenes.

Vous la connaissez cette Nina qui se croit comedienne et qui joue tous ses roles avec ses yeux. On frappa Arnold d'un conseil judiciaire; ce qui l'obligea bientot a retourner dans ses terres. C'est la supreme ressource de tous ceux qui veulent vivre en se croisant les bras.

Noblesse oblige--a ne rien faire--hormis le metier de soldat. Arnold s'y etait risque par son volontariat, disant qu'il se ferait heros si l'occasion s'en presentait; mais son annee de prise d'armes fut toute pacifique, et il jugea comme tant d'autres qu'il etait ridicule de monter a cheval et de porter un sabre pour ne tuer que le temps.

Il revint a Paris et se jeta tete perdue dans le monde ou l'on s'amuse, faisant du jour la nuit--et de la nuit le jour. On vit son nom trois ou quatre fois dans les \_Echos\_ de Paris, parce qu'il eut deux duels et qu'il fut de deux steeple-chase.

Le vrai steeple-chase, c'était la course à la comédienne dont il avait eu le malheur de faire le bonheur, c'est-à-dire la fortune. Maintenant, il ne lui restait qu'à faire le tour de ses terres ou le-tour de son château,--ou le tour de lui-même pour se juger.

Il vécut seul pendant trois mois au château de Montmartel. Sa mère était chez une de ses filles à Biarritz; son père, ministre de France en Amérique, ne voulait plus qu'on lui parlât d'un tel fils.

Arnold n'aimait pas les livres, ne voulant lire que le livre de la vie; aussi il s'ennuyait comme la nuit sans étoiles. Il méditait une nouvelle bordée, sur Paris. Il écrivait des lettres tour à tour railleuses et éplorées à Mlle Nina, laquelle ne lui répondait jamais que par le télégraphe, cette admirable invention qui nous prive au moins de lire des romans par lettres.

J'ai voulu, par ces quelques mots, peindre l'état de l'âme de M. de Montmartel, que j'ai connu chez une femme à la mode, qui donnait à dîner et qui panachait sa table de viveurs, et de philosophes, dans son insatiable curiosité.

Arnold se demandait s'il lui faudrait, en attendant qu'une vraie poignée d'or lui retombât dans la main, se résigner à vivre ainsi en cenobite dans le château silencieux où l'on s'ennuyait en famille, témoin ses ancêtres en peinture qui semblaient tous jouer le rôle des chevaliers de la triste figure.

Dans son désespoir, il appela un de ses amis, un décafé comme lui, qui profita de l'invitation pour dire à ses créanciers--et surtout à ses créancières des coulisses--qu'il allait faire un tour dans ses terres: ce qui reconstitua presque son crédit, car jusque-là on ne savait pas de biens au soleil à ce Gascon, point hableur, ce qui lui donnait un caractère.

Voilà donc les deux amis bras dessus bras dessous dans l'avenue du château.

--C'est merveilleux! ton manoir.

--Oui, mon cher, et bâti sur les plans de Du Cerceau.

--Rien que ça? C'est amusant de vivre ici.

--Si amusant, que je m'y ennuie à mourir; mais puisque te voilà, nous nous ennuierons à deux.

--Ou à trois, reprit M. de Versillac, car Nina est bien capable de pousser une pointe jusqu'ici.

--Oh! il ne faut pas qu'elle s'y hasarde.

--Pourquoi donc?

On était arrivé au haut du perron.

--Tu vas comprendre.

Arnold conduisit Versillac dans l'ancienne salle des gardes, qui n'était plus gardée que par les araignées.

--Des ancêtres, s'écria Versillac.

--Tu comprends, mon ami, que ces gens-là fronceraient joliment le sourcil, si Nina venait leur faire un pied de nez.

--Oh! mon Dieu! jusqu'ici tu t'es si bien moque des remontrances de ton pere et de ta mere, que tu te fiches pas mal de tes glorieux ascendants.

Il

On dejeuna a fond de train. Versillac fit venir la cuisiniere pour la complimenter; il daigna aussi, quoique Bordelais, feliciter Arnold sur le vin de Champagne du chateau.

Apres le dejeuner, Arnold eut beau faire pour l'entrainer en pleine campagne: Versillac avait decide qu'il pecherait a la ligne, il n'en voulut point demordre, pour s'habituer aux moeurs agrestes ou pour faire penitence.

On marcha jusqu'a la riviere qui etait au bout du parc. Versillac trouva bientot un coin favorable pour jeter sa ligne. Arnold continua son chemin tout en fumant.

A une demi-lieue de la, la riviere jette un de ses bras a travers le parc du chateau de Belmarre, habite par les Saint-Amant, une ancienne famille oubliee en province. Arnold ne connaissait ce chateau que de loin, parce que les Saint-Amant et les Montmartel etaient en guerre depuis un demi-siecle pour des limites de proprietes; aussi Arnold eut-il la curiosite du fruit defendu quand il passa devant ce chateau style Louis XV, qui souriait mieux aux passants que Montmartel. Le parc, d'ailleurs, etait plus beau par le bras de riviere et plus touffu par les vieux arbres. Aussi, ce jour-la, Arnold ne se crut-il pas oblige de detourner les yeux devant une des grilles, qui n'etait pas d'ailleurs la grille de la facade.

Il arrivait a temps, car une jeune fille vetue en heroine de roman, bouquet de roses au corsage, chapeau frondeur sur une opulente chevelure, l'oeil noir perdu dans un reve bleu, traversait alors la grandeallee pour s'enfoncer dans les massifs. C'etait comme une apparition.

--Comme elle est jolie! murmura Arnold.

Mlle de Saint-Amant n'etait pas jolie, elle etait belle.

Elle marchait avec une grace supreme, parce qu'elle etait grande, mince, souple, presque aerienne. Et pourtant, quoique sa robe fut flottante, les seins et les hanches s'accusaient harmonieusement.

Elle disparut sous les ramees, sans se douter qu'elle eut ete en spectacle. Pendant tout un quart d'heure, Arnold demeura le front contre la grille, esperant que la jeune fille repasserait, mais elle ne reparut pas.

Il finit par s'arracher a cette vision charmante. Quand il s'eloigna, il retourna plus d'une fois la tete en redisant le vers de Theophile Gautier:

    Tout mon bonheur est-il enferme la?

Il retrouva Versillac endormi sur la berge, ayant abandonne sa ligne aux poissons.

--Que diable aussi, tu fais boire du vin de Champagne a un Bordelais. Et toi, as-tu dormi?

--Non, moi, je reve tout eveille.

--A quoi reves-tu?

Arnold voulait parler, mais la parole s'arreta sur ses levres. Il lui sembla qu'il ferait evanouir cette douce apparition s'il ouvrait sur elle les yeux de Versillac. Il ne s'etait jamais passionne qu'aux amours du steeple-chase, aux passions du casse-cou. Il se sentait tout emparadise par sa belle voisine, ce contraste adorable des filles a la mode.

Quand les deux amis furent de retour au chateau, Arnold prit un livre pour echapper a Versillac, qui, de son cote, s'en alla droit a la cuisine pour savoir de quoi il retournait par la, car il etait gourmand comme pas un. D'apres le menu projete pour le soir, il jugea qu'on le traitait trop sans facon; aussi prepara-t-il un plat de son metier, en envoyant une depeche a Paris.

La reponse a la depeche ne se fit pas longtemps attendre.

Le lendemain, a l'heure du dejeuner, on fit arriver au chateau un convive inattendu: c'etait Mlle Nina.

--Oui, mon ami, dit-elle en sautant au cou d'Arnold: ta petite Nina en rupture de coulisses; vois-tu, la vraie comedie est celle ou le coeur joue un role.

--Chut! dit Arnold. J'ai peur que ma mere ne revienne de Biarritz.

--Oui, cher, mais en attendant, nous allons faire sauter le chateau. N'est-ce pas, Versillac?

Le Bordelais approuva, tout heureux de retrouver l'atmosphere de Paris dans les senteurs penetrantes de Mlle Nina.

On dejeuna gaiement et tristement; a peine eut-on servi le cafe que le maitre de la maison se leva et sortit comme si on l'eut appele. C'est qu'il se sentait appele par Mlle de Saint-Amant; c'est qu'il y a des voix pour le coeur comme pour l'oreille. En moins de vingt minutes, Arnold se retrouva a la grille du chateau de Belmarre.

Il arrivait a point, car Mlle de Saint-Amant descendait du perron; cette fois elle ne revait plus et elle marchait a grande vitesse, mais toujours avec une grace ailee, avec une desinvolture ideale.

Comme la veille, elle suivit la grande allée, mais elle disparut bientôt sous les massifs.

Ou allait-elle? car on ne se promene pas quand on marche si vite. Arnold contourna la grande haie du parc pendant quelques secondes, esperant suivre la jeune fille des yeux; mais tout d'un coup, une vieille muraille se dressa devant lui. Ce n'etait pas la grande muraille de la Chine; aussi Arnold qui avait fait ses preuves au cirque Molier sauta sur la croupe comme sur celle d'un cheval. Il avait trouve sa stalle pour le plus beau spectacle du monde. Une fois monte sur le vieux mur, il fut ebloui par la reverberation du soleil sur un etang qu'il entrevoyait a travers les branches flottantes des tilleuls, des frenes et des saules. On eut dit des jeux de lumiere de Rousseau et de Diaz, tant la feuilliee riait et flamboyait.

Ce n'etait que le decor. Tout en regardant les menus details, Arnold vit se dessiner un cygne sur l'etang. Il pensa alors que Mlle de Saint-Amant etait peut-etre venue la pour le gouter du cygne, mais il ne la voyait pas.

La solitude etait charmante, le merle malin sifflait le coucou, le rossignol jaloux etouffait la voix de la fauvette a tete noire. Toute une orchestration rustique.



--La voila, dit tout a coup Arnold ravi.

Il etait deux fois ravi, car non seulement il avait entrevu, grace a un coup de vent qui detournait les branches, Mlle de Saint-Amant, mais encore il comprit qu'elle etait venue pour se baigner. Elle se trouvait a la porte d'un tout petit pavillon ou sans doute elle avait l'habitude de se deshabiller, mais ce jour-la elle se contentait d'une anfractuosite de rochers artificiels. Deja elle avait jete son grand chapeau a la Marie-Antoinette et sa pelisse de laine blanche qui recouvrait une simple robe de chambre rouge, a peine retenue par une ceinture d'argent.

La ceinture degrafee, il ne resta que la chemise, un nuage transparent.

Mlle de Saint-Amant avait trop le sentiment de l'art pour se baigner dans un parc solitaire avec cet abominable costume de bain qui deshonorait la beaute corporelle. Elle ne se croyait certes pas en spectacle; mais ne se voyait-elle pas elle-meme? Pourquoi offenser ses yeux.

D'ailleurs il lui semblait que dans la solitude il y avait toute une peuplade d'oiseaux, de papillons et de fleurs, familiere a la beaute des choses visibles.

Arnold etait aux anges, il eut paye sa place d'une annee de sa vie. A chaque mouvement de la jeune fille, il decidait que c'etait la un chef-d'oeuvre d'art vivant. On n'avait jamais modele une statue avec plus de genie; tout avait son caractere et sa grace; les lignes serpentaient en ondulations charmantes. Les hauts reliefs s'accusaient, ni trop ni trop peu, par une precision exquise. Arnold croyait voir a la fois Venus Astarte marchant sur les ondes et Diane chasserresse fuyant dans la foret.

Par malheur, selon les caprices du vent, les branches voilaient plutot qu'elles ne devoilaient ces miracles de seduction. La chemise ne fut pas plus tot jete sur l'herbe que Mlle de Saint-Amant se precipita dans l'etang, dont l'eau toute fremissante la baisa de ses mille levres, la cachant a demi. Mais comme Arnold l'avait vue de face, il n'etait pas fache de la voir d'un autre cote, car Dieu fit si bien tout ce qu'il fit qu'une femme est belle a voir au nord comme au midi, a l'orient comme a l'occident, temoin le groupe des Trois Graces, temoin les deux Odalisques d'Ingres, temoin le Lever de Van Loo et le Couchant de Chaplain. Un voluptueux disait: "Ce qui me fait douter d'un autre monde, c'est que la beaute de la femme est parfaite dans celui-ci."

Pendant que M. de Montmartel etait si heureux de cette perspective adorable, Mlle de Saint-Amant etait desesperee; aussi ne la vit-il qu'a la surface?

Elle s'abritait tout a coup sous les grands roseaux. Ce n'etait pas pour chercher l'ombre: elle avait vu Arnold sur le mur. Je peindrais mal sa colere soudaine. Que faire, sinon se cacher dans l'eau et contre la rive? Elle n'avait pas, comme Diane, sa vengeance toute prete. Certes elle eut bien voulu changer M. de Montmartel en cerf, pour qu'il se sauvat a toutes jambes.

Heureusement Versillac et Mlle Nina la debarrasserent de cet importun; mais le coup etait porte.

Arnold ne detournait pas la tete lorsqu'il entendit rire a quelques pas dans la campagne. C'etaient Versillac et Nina. Il aurait voulu les foudroyer; on peut juger de sa fureur quand Versillac accourut pour sauter lui aussi sur le mur.

--Attends! lui dit Nina, tu me feras la courte echelle.

Heureusement Versillac etait gris: a peine sur le mur, il retomba a terre. Arnold eut beau lui dire: Chut! et lui faire signe de se tenir coi, le Gascon voulait etre de la comedie. Il tenta encore l'aventure; mais Arnold sauta a terre, le prit par les pieds et le rejeta dans sa colere a quelques pas du mur.

C'est que ce n'etait pas pour le libertinage des yeux qu'il etait reste la: il se fut offense qu'un deprave comme Versillac depoetisat ce beau corps virginal par un regard impur. Lui, au moins, temperait sa curiosite par l'adoration. Deja l'idee d'epouser Mlle de Saint-Amant lui donnait l'aureole du bonheur. Jusque-la il avait eu des femmes sans comprendre les divines pudeurs de l'amour, mais il venait, comme par miracle, d'etre initie a tous les chastes tresors que doit reveler le mariage.

Or, que faire de Versillac et de Nina? Il fallait commencer a tout prix par les eloigner de ce chateau enchante. Il leur dit qu'il etait la, etudiant la valeur des arbres du parc de Belmarre, parce que tout le domaine etait a vendre. Versillac aurait bien voulu lui-meme faire son estimation, mais Arnold le prit par le bras pour l'entraîner bien vite, pendant que Nina effeuillait des marguerites.

Au diner, on trouva bien morose le maitre de la maison, on menaca de le laisser a sa solitude, il prit la balle au bond, sous pretexte qu'il avait peur d'une surprise de sa mere. Le lendemain matin, les oiseaux s'envolerent, aile dessus aile dessous: Versillac avec dix louis que lui preta son ami, Nina avec une miniature de Beaudouin et deux éventails anciens qu'elle avait trouves dans sa chambre. Il ne faut jamais perdre son temps.

### III

Cependant, des que Mlle de Saint-Amant avait vu disparaitre Arnold, elle s'etait hatee de remettre sa chemise tiede encore et sa robe flottante pour reprendre le chemin du chateau. Elle etait si confuse et si desolee qu'elle passa par les sentiers les plus sombres, presque a travers les aulnaies et les epines, tant elle avait peur de la lumiere. Elle n'osa pas se montrer au perron. Elle rentra par la porte de l'office et courut s'enfermer dans sa chambre. La fille de Jephte gravissait la montagne pour aller pleurer sa virginite: Mlle de Saint-Amant, qui se sentait violee par le regard d'Arnold comme Nausicaa par le regard d'Ulysse, cacha sa honte dans le coin le plus obscur de sa chambre.

Au diner, sa mere fut effrayee de la voir si pale; Diane parla d'une migraine. Le lendemain, sa figure etait plus ravagee encore, car elle n'avait pas dormi. Elle ne pouvait s'habituer a cet effeuillement de sa pudeur. Elle aurait voulu mourir, mais, meme dans la mort, il lui semblait que son linceul serait profane, tant elle avait au plus haut degre le sentiment de la splendeur virginale.

Comment avoir raison de cet outrage? Comment se venger de cet homme qu'elle croyait, comme tous les siens, l'ennemi de sa famille? Elle pria Dieu, comme si la justice de Dieu frappait de telles felonies.

Diane avait ses cahiers roses et ses cahiers bleus: des confidents muets de ses joies et de ses peines. Ce jour-la, elle prit un cahier noir. Elle se confessait bien plus a elle-meme qu'a son confesseur. Voici une page ecrite aux premieres secousses de son indignation.

"Je suis exasperee! j'ai vecu dans la fièvre depuis cette apres-midi. Je me croyais dans le parc comme dans une salle de bain; ma mere m'avait pourtant avertie du danger. Un etranger, un ennemi m'a surpris au moment ou je descendais dans l'etang. C'en est fait de toutes mes

illusions. Je suis empêchée à tout jamais d'être heureuse, car je ne me sens plus dans l'atmosphère virginale des jeunes filles. Je me hais et je hais M. de "Montmartel! O mes larmes! mes larmes!"

Le désespoir de Mlle de Saint-Amant fut si profond qu'un peu plus elle se réfugiait au couvent pour trouver une retraite inaccessible.

#### IV

Des que Nina et Versillac furent partis, Arnold s'en fut tout droit chez le cure de Belmarre qui avait été un instant son précepteur.

--Mon cher maître, je renonce à Satan, à ses pompes, à ses oeuvres. Je suis éperdument amoureux de Mlle de Saint-Amant. Nos familles sont des Capulet et des Montaigu, il faut effacer ces haines par un mariage qui sauvera ma jeunesse et qui fera la joie de mon cœur.

Le cure, quelque peu surpris, demanda à Arnold où il avait vu Mlle de Saint-Amant. Un peu plus Arnold répondait "au bain", mais il se reprit et dit "à la messe". Ce mot lui regagna le cœur de l'homme en soutane.

--Vous a-t-elle vu?

--Jamais! Mais je sens à mon cœur qu'elle daignera m'écouter; sa mère non plus ne sera pas bien féroce, car vous vous souvenez qu'il y a sept ou huit ans, je l'ai sauvée d'un grand péril en me jetant à la tête de ses chevaux.

--Oui, mais depuis vous avez chassé sur ses terres. Enfin, puisque c'est pour le bon motif, je veux bien me mettre en campagne.

--Vous direz à la jeune fille....

--N'allons pas si vite, vous prenez feu et flamme comme un fagot de la Saint-Jean. Je vous promets d'aller tout à l'heure au château.

--Dites à la mère que je fais mes Paques.

Le cure ne put s'empêcher de sourire.

--Taisez-vous, profane, ou je ne prêche pas pour vous.

Le soir, le cure de Belmarre vint au château de Montmartel et conta à Arnold que tout n'était pas désespéré. La mère avait jeté de hauts cris et la fille avait dit qu'elle sacrifierait bien tous ses aspirants pour devenir la comtesse de Montmartel. Elle était offensée de la vie endiablée de M. Arnold à Paris, mais elle avait une raison pour vouloir l'épouser. "Quelle raison? avait demandé la mère.--C'est mon secret," avait répondu la fille.

Quelle pouvait bien être cette raison? Arnold y perdit son latin et celui de M. le cure.

#### V

Je ne dirai pas le mot à mot des préliminaires du mariage. Arnold s'évertua à triompher de tous les obstacles. Ce ne fut pas sans peine; il fallut d'abord rapprocher les familles, ce qui se fit grâce au génie de Mlle de Saint-Amant qui mit en avant un grand personnage à qui on n'avait rien à refuser. On fit dix fois par jour jouer le télégraphe; les haines s'adoucirent à distance. M. de Montmartel, qui n'était pas content d'un fils prodigue, fut presque heureux de le savoir à mi-chemin d'un mariage avec Mlle de Saint-Amant.

Mme de Montmartel qui etait revenue de Biarritz en toute vapeur presenta son fils, apres avoir fait une visite quelque peu humiliante a Mme de Saint-Amant. Beaucoup d'obstacles, beaucoup de \_va-et-vient\_, des remontrances de la mere, des larmes de la fille. L'eloquence des larmes l'emporte toujours. Le mariage fut decide et fixe au jour de la fele de Mme de Saint-Amant, sur la fin de novembre.

Arnold, qui ne quittait plus Montmartel, ne vint a Paris que pour la corbeille. Naturellement il y rencontra Versillac.

--On dit que tu te maries? chanta le Gascon; je t'en fais mon compliment.

--Pourquoi?

--Ta fiancee est adorablement belle.

Quoique Arnold, mecontent du sejour de Versillac chez lui, voulut le tenir a distance, il ne put s'empecher de lui demander ou il avait vu Mlle de Saint-Amant.

--Tu ne te souviens pas?

Arnold semblait chercher.

--Voyons, tu as oublie le jour ou je t'ai vu juche sur un mur? Te figures-tu donc que je n'ai pas eu l'esprit de chercher a voir ce que tu voyais....

--Je ne comprends pas.

--Eh bien, j'ai vu comme toi Mlle de Saint-Amant qui se baignait plus blanche que son cygne--non pas dans la pose de Leda.

Arnold se retint pour ne pas sauter a la gorge de Versillac. Apres tout, le soleil luit pour tout le monde, meme quand les femmes sont au bain.

--Tu sais que je m'invite aux noces, reprit Versillac, car je veux voir ta femme en robe de mariee?

Arnold pensa qu'en parlant de robe, Versillac faisait allusion au deshabile de Mlle de Saint-Amant au bord de l'etang, prete a aller retrouver son cygne.

De son gant il souffleta Versillac.

--Je vous defends de parler ainsi.

Le lendemain Mlle de Saint-Amant apprit par une depeche que son fiance avait donne un coup d'epee a un de ses amis dans un duel sans merci apres trois reprises sanglantes.

Versillac fut laisse pour mort. Il eut alors un bon mouvement: il mentit pour la premiere fois de sa vie. Il ecrivit a Arnold:

"Si je t'ai offense, c'est sans le vouloir, mon cher ami. C'etait donc un crime de voir Mlle de Saint-Amant, tout habillee, jetant du pain a son cygne?"

Arnold alla embrasser Versillac qui lui dit:

--Vois-tu, Arnold, il faut etre bon diable dans l'amitie. Ainsi si Nina se jetait a travers ton mariage, je l'enleverais!

Ce duel jeta pourtant un nuage sur les jours qui précéderent le mariage. "Pourquoi vous êtes-vous battu?" demandait sans cesse la fiancée à Arnold. Il répondait invariablement: "Pour une offense."

Le jour des noces, le nuage fut dissipé, le soleil des beaux jours rayonna sur les épouses.

VI

Le lendemain, au point du jour, Mlle de Saint-Amant se souleva sur le lit nuptial et regarda le feu qui brûlait encore, car on avait jeté dans l'âtre des bûches de Noël.

--Dieu soit loué! dit Arnold qui se réveillait d'un demi-sommeil; j'avais peur que ce ne fut qu'un rêve.

--Et si ce n'était qu'un rêve?

Arnold regarda Diane avec inquiétude. Elle se leva majestueusement, dans l'attitude où il l'avait vue toute nue au bord de l'étang.

--Arnold, le jour où je vous ai donné ma main, je ne vous ai pas donné mon cœur, car je ne vous aimais pas.

--Vous ne m'aimiez pas?

--Non, parce que vous m'avez surpris au bain.

Elle rouvrit ses bras à Arnold:

--Mais maintenant je vous aime.

--Pourquoi, Diane?

--Parce que vous êtes dans mon lit.

Moralité du mariage selon Xenophon.

[Illustration: 282.png]

TABLE

MADemoiselle SALOME

JANINA

LE HUITIÈME PÊCHE CAPITAL

LE STOICISME D'UNE PARISIENNE

TROIS PAGES DE LA VIE DE VALLIA

LE VIOLON VOILÉ

L'HOSPITALITÉ ÉCOTTAISE

LA SIXIÈME LUNE DE MIEL

LES VISIONS DE LUCIA

IL NE FAUT JURER DE RIEN

LA FEMME COUCHEE

L'INCOMPARABLE LEONA

DIANE AU BAIN

GRAVURES

\_On ne donnera pas ici les titres ni les sujets des gravures qui enrichissent ce recueil. Le lecteur les devinera dans le crayon charmant de H. de Hem, qui si longtemps a ete le Gavarni de la\_ VIE PARISIENNE; \_de Ferdinand Bac, de Mars, de Mlle de Solar, qui avec H. de Hem representent si spirituellement les belles mondaines de\_ L'ART ET LA MODE. \_Ils ont acheve de donner a ces\_ Douze Nouvelles \_nouvelles l'expression toute parisienne des aventures romanesques des dernieres saisons.\_

[Illustration: 284.png]

End of Project Gutenberg's Les douze nouvelles nouvelles, by Arsene Houssaye

**\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES \*\*\***

**\*\*\*\*\* This file should be named 11928.txt or 11928.zip \*\*\*\*\***

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/9/2/11928/>

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

**\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

**1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm** electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

**1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be** used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

**1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"** or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

**1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern** what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

**1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:**

**1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate** access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)

**1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived** from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or **1.E.9.**

**1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted** with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

**1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm** License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

**1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this** electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

**1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,** compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.net](http://www.gutenberg.net)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

**1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,** performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

**1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing** access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- **You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from** the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you



prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

**1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm** electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## **1.F.**

**1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable** effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

**1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right** of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

**1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a** defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

**1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth** in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

**1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied** warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

**1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the** trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pglaf.org>.

## Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit **501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the** state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at **809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org)**. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

#### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

#### Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)